U d'/of OTTAWA
39003003321311

L
3A
26

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudessurlalitt01doum

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PREMIÈRE SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Portraits d'écrivains. — Alexandre Dumas fils. — Emile Augier. Victorien Sardou. — Octave Feuillet. — Edmond et Jules de Goncourt. — Emile Zola. — Alphonse Daudet. 3e édition. 1 volume in-16..... 3 fr. 50

Écrivains d'aujourd'hui. — Paul Bourget. — Guy de Maupassant. — Pierre Loti. — Jules Lemaître. — Ferdinand Brunetière. — Emile Faguet. — Ernest Lavisse. 3e édition. 1 volume in-16..... 3 fr. 50

Les Jeunes. — Edouard Rod. — J.-H. Rosny. — Paul Hervieu. — J.-K. Huismans. — Maurice Barrès. — Paul Margueritte. — Léon Daudet. — Robert de Montesquiou. 4e édition. 1 volume in-16..... 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (*1re série*). — Froissart. — Saint-François de Sales. — Montaigne. — L'Opéra et la Tragédie. — Diderot. — Chamfort et Rivarol. — Florian. — Joseph de Maistre. — Benjamin Constant. — Mérimée. — La duchesse de Broglie. 1 volume in-16 ..... 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (*2e série*). — Marguerite de Navarre. — Brantôme. — Madame Geoffrin. — Madame Roland. — La marquise de Condorcet. — Châteaubriand. — George Sand et Alfred de Musset. — M. Emile Zola. — Edmond de Goncourt. — M. François Coppée. — M. Anatole France. — La question du vers libre. 1 volume in-16..... 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (*3e série*). — La manie de la modernité. — Les voyages de Montesquieu. — La préface de Cromwell. — Les lettres de Mérimée. — Une apothéose du naturalisme. — L'œuvre d'Alphonse Daudet. — M. Pierre Loti. — M. René Bazin. — Les idées du comte Tolstoï sur l'art. — M. Maurice Barrès. — MM. Paul et Victor Margueritte. 1 volume in-16..... 3 fr. 50

Études sur la Littérature française (*4e série*). — La carrière diplomatique de Voltaire. — Le Journal de Sainte-Hélène. — George Sand. — Balzac. — Michelet. — Francisque Sarcey. — L'œuvre du Symbolisme. — Tolstoï. — Paul Adam. — Marcel Prévost. 1 volume in-16..... 3 fr. 50

Hommes et Idées du XIXe siècle. 1 volume in-16... 3 fr. 50

De Scribe à Ibsen (Causeries sur le théâtre contemporain). — Scribe. — Alfred de Musset. — Alexandre Dumas père. — Alexandre Dumas fils. — Emile Augier. — Victorien Sardou. — Meilhac et Halévy. — Labiche. — Jules Lemaître. — Henri Lavedan. — F. de Curel. — Ibsen, etc., 3e édition. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 volume in-16..... 3 fr. 50

Essais sur le théâtre contemporain. — Alexandre Dumas. — Edouard Pailleron. — Victorien Sardou. — Henri de Bornier. — François Coppée. — Alexandre Parodi. — Jules Lemaître. — Henri Lavedan — Maurice Donnay. — F. de Curel. — Richepin. — G. Rodenbach. — Maurice Barrès, etc. 1 volume in-16. 3 fr. 50

La Vie et les Mœurs au jour le jour. 1 volume in-12. 3 fr. 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

RENÉ DOUMIC

ÉTUDES

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PREMIÈRE SÉRIE

Boyer
M.

FROISSART. SAINT FRANÇOIS DE SALES. GOURVILLE.
MONTAIGNE L'OPÉRA ET LA TRAGÉDIE.
DIDEROT. CHAMFORT ET RIVAROL. FLORIAN.
JOSEPH DE MAISTRE.
BENJAMIN CONSTANT. MÉRIMÉE. LA DUCHESSE DE BROGLIE.
LITTÉRATURE ET DÉGÉNÉRESCENCE.
L'ENSEIGNEMENT DU LATIN.

UNIVERSITÉ D'OTTAWA
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1905

Tous droits réservés

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
139
.D6
1902
v1

A M. FERDINAND BRUNETIÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Mon Cher Maître,

En vous priant d'accepter la dédicace de mes « Études sur la littérature française », je ne fais que reconnaître une dette. C'est vous qui, en m'appelant à la Revue des Deux Mondes, *m'avez donné occasion de les écrire. Mais, en outre, vous m'avez toujours laissé mettre largement à contribution vos conseils, vos idées, vos travaux. Ces Études vous doivent beaucoup. C'est pour moi un plaisir autant qu'un devoir de le déclarer. Je suis heureux de vous apporter ce témoignage, si faible soit-il, de mon respect, de mon dévouement et de ma profonde gratitude.*

R. D.

Les livres sont comparables à des êtres vivants. Ils développent leur principe intérieur à travers le temps. Leur essence et leur vertu nous apparaissent plus clairement à distance. D'autre part, les recherches se multiplient et les méthodes de recherche acquièrent plus de précision et de sûreté. C'est pourquoi l'étude des littératures est toujours à recommencer.

Celui qui s'y consacre ne saurait avoir un idéal trop large; mais il doit se référer à un idéal.

La littérature n'est pas, comme on l'a dit d'une façon trop abrégée, l'expression des sociétés. Mais elle exprime la vie supérieure des sociétés,

leurs rêves, leurs aspirations, leurs déceptions, leurs inquiétudes, la protestation de l'idée contre le fait. C'est par là qu'elle touche à l'histoire. — Une œuvre a d'autant plus de valeur qu'elle est plus significative du travail d'esprit d'une époque.

C'est dans les œuvres littéraires que les hommes inscrivent les réponses qu'ils apportent à mesure aux problèmes qui font leur commun et leur éternel tourment. La littérature réalise les idées qui ne sont qu'ébauchées dans la vie, ou encore auxquelles l'expérience donne trop de démentis. Elle témoigne du constant effort que fait l'Humanité dans sa recherche du Vrai et du Bien. C'est par là qu'elle touche à la morale.— Une œuvre a d'autant plus de valeur qu'elle témoigne de plus hautes aspirations.

La littérature a des moyens de traduction qui lui sont propres. En outre, elle révèle dans chaque peuple des qualités d'esprit qui lui sont particulières et qui font son unité intellectuelle. A travers les œuvres de l'intelligence, de l'imagination, et de la sensibilité d'un peu-

ÉTUDES
SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

I. LES CHRONIQUES DE FROISSART
ET LES DÉBUTS DE L'HISTOIRE EN FRANCE

L'attention, en ces derniers temps, a été ramenée vers nos vieux chroniqueurs. On s'est occupé de donner de leur œuvre des éditions plus conformes aux manuscrits soigneusement étudiés et classés ; on a discuté la valeur de leur témoignage ; on s'est occupé de faire pénétrer jusque dans l'enseignement classique quelques morceaux choisis parmi ceux qui ont le plus de valeur au double point de vue de l'histoire et de la littérature. Pour ce qui est de Froissart, le mouvement a été donné par le grand travail d'édition qu'avait si heureusement commencé le regretté Siméon Luce. Depuis, M. Debidour lui a consacré une étude judicieuse [1] ; MM. Gaston

1. Debidour, *les Grands Chroniqueurs français* (Collection des classiques populaires, 2 vol. in-8 ; Lecène et Oudin.)

Paris et Alfred Jeanroy ont publié des extraits accompagnés de notices et de notes excellentes [1]. Enfin, dans la collection des *Grands écrivains français*, Mme Mary Darmesteter vient d'écrire sur l'auteur des *Chroniques* et aussi du roman de *Méliador* des pages d'une lecture très agréable [2]. Elle le suit avec une curiosité amusée à travers ses voyages et dans les cours brillantes où il a séjourné. Elle lui sait gré particulièrement d'avoir eu un si gentil esprit et une imagination si facile. Elle aime cet historien parce qu'il a été un poète ; et, comme tel, elle le traite en confrère. — C'est une occasion pour nous de reprendre l'œuvre du chanoine de Chimay, de chercher à travers ses récits comment l'histoire, se dégageant de l'épopée, s'y essaie à naître, et d'étudier par cet exemple comment un genre issu d'un autre se transforme et peu à peu se constitue.

C'est sous la forme de l'épopée que se présente d'abord l'histoire, et l'épopée n'est rien d'autre qu'un récit historique à l'usage des peuples trop jeunes pour avoir réfléchi sur les conditions du vrai. L'auditeur croit s'instruire en entendant ces récits merveilleux; le poète se considère comme un fidèle dépositaire de la tradition. L'un et l'autre ils sont de bonne foi. C'est pour avoir ignoré

1. 1 vol. Hachette.
2. 1 vol. Hachette.

cette identité primitive de l'épopée et de l'histoire qu'on s'est si longtemps mépris sur le caractère de l'œuvre Homérique. Les hommes du XVIIe siècle tenaient Homère pour un admirable inventeur ; il était à leurs yeux le magicien qui d'un coup de sa baguette et par un effet de sa fantaisie transforme toutes choses, transpose les faits, agrandit les hommes, et prête à la réalité les couleurs séduisantes de son imagination. C'est sur les ressources créatrices de son art qu'ils s'extasiaient. Il a fallu du temps pour qu'on en vînt à comprendre qu'Homère raconte ce qu'il sait, décrit ce qu'il voit, que la simplicité est la marque essentielle de sa poésie et que le trait caractéristique de son art en est le réalisme.

Il n'en va pas autrement pour nos chansons de geste. Leur nom même l'indique. Geste signifie histoire; ce sont des « chansons d'histoire ». Non seulement elles reposent sur des faits vrais, mais souvent ce sont elles qui ont conservé et versé dans l'histoire le souvenir de ces faits. C'est à travers l'épopée que nous est arrivée l'histoire des Mérovingiens; Charlemagne n'a fait que rendre plus intense le mouvement de création poétique dont ses prédécesseurs avaient déjà profité. Il n'est pas indispensable d'ailleurs que les faits, pour être haussés aux proportions de l'épopée, soient aperçus dans le recul des temps et embellis par cet optimisme qui nous

porte instinctivement à croire que le passé valait mieux que le présent, que l'humanité y était plus forte, la terre plus féconde, et la vie plus digne d'être vécue. Il arrive que l'épopée soit contemporaine des événements. Dans sa vigoureuse jeunesse l'imagination des peuples a une force plastique qui ne peut rester sans emploi. Elle est incapable de refléter sans les modifier les choses et les êtres. Elle fait subir aux données de l'expérience un travail immédiat. Elle altère les faits en y mêlant son principe et les organise en légendes.

Ce travail irrésistible et spontané serait pour nous surprendre si nous n'en retrouvions jusqu'à côté de nous l'analogue. Mais c'est en ce siècle, dans celui qui est par excellence un siècle de critique, que nous avons vu se former autour du nom de Napoléon une légende pareille à celle de Charlemagne et qui eut, comme l'autre, la consécration de la littérature. Le peuple, quel que soit son âge, a toujours l'âge d'un enfant. A mesure que l'histoire redescend jusqu'à lui, il la revêt des couleurs sous lesquelles elle lui devient acceptable. Il défait à mesure le travail de l'érudition. Les élèves de l'École des chartes auront beau s'évertuer, aux yeux de la foule leur histoire ne prévaudra jamais contre celle d'Alexandre Dumas. De même, chaque fois qu'il se produit un événement de quelque importance, en ce temps de renseignements précis et de communications rapi-

des, qu'on songe aux transformations qu'a subies la nouvelle avant de se répandre dans la masse illettrée! Il en est ainsi. La croyance au merveilleux est seule vraisemblable. Il nous faut de longs efforts, toute une lente éducation, pour arriver à dissiper les mirages qui nous cachent le réel et pour acquérir le sens du vrai.

Cette éducation de l'esprit se fait chez nous entre le xe et le xive siècle. La fécondité épique de notre race est épuisée. L'épopée cesse d'être un genre vivant, donnant satisfaction aux tendances de la société, et, à l'exemple des êtres de la nature, réunissant dans sa complexité organique des éléments divers. Ces éléments se dissocient et chacun s'en va vivre de sa vie propre. Dans l'épopée, les données du réel et l'apport de l'imagination se mêlaient intimement. Histoire et fiction se confondaient. Voici qu'elles se distinguent. Le poème peu à peu se vide de son contenu historique. La matière se réduit presque à rien. La part de mise en œuvre s'augmente d'autant. Le poète est de moins en moins dépendant des faits; il laisse un libre cours à sa fantaisie personnelle; il n'a plus foi dans ses récits, où ceux qui les écoutent ont aussi bien cessé de chercher un enseignement, pour n'en plus attendre qu'un amusement. Il est devenu un inventeur, et les inventions qui lui plaisent le mieux sont les plus romanesques et les plus folles. Cependant la curiosité

des hommes désireux de savoir ne cesse pas d'être éveillée. Elle demande à un autre genre les satisfactions qu'elle ne trouve plus dans l'épopée. Par là même elle crée ce genre. C'est l'histoire, désormais distincte de l'épopée. Mais l'histoire ne rompt pas brusquement les liens qui longtemps encore la rattacheront à la poésie. Ce n'est pas en un jour qu'on se débarrasse d'habitudes ou de servitudes séculaires. La forme des chansons de geste s'impose aux premières histoires, comme on le voit par les chansons d'Antioche et de Jérusalem, qui contiennent l'histoire de la première croisade, et par les Romans de Brut et de Rou, dans lesquels Robert Wace a relaté l'histoire des Bretons et celle des Normands. Vers le même temps c'est en prose qu'écrivent les clercs qui dans les monastères rédigent en latin leurs annales ; c'est la prose qu'a adoptée Villehardouin pour écrire dans la *Conquête de Constantinople* ses mémoires personnels. L'histoire est définitivement constituée le jour où, grâce à ces exemples, elle substitue le langage de la prose au langage des vers. Elle va être pour les hommes du XIVe siècle ce qu'avait été l'épopée pour ceux du Xe. Le progrès des temps et le hasard des dates va faire un historien de celui qui, né dans une autre époque, n'aurait été qu'un merveilleux trouvère.

En fait, par le genre de vie qu'il a adopté, par la

façon dont il conçoit le métier d'écrivain, et par l'idée qu'il se fait de la littérature elle-même, Froissart est un trouvère. Encore n'est-il pas de ceux qu'on voyait jadis, hommes d'action en même temps que poètes, célébrer des exploits auxquels eux-mêmes ils avaient eu part. Fils de bourgeois, d'humeur prudente, craignant les coups et n'aimant de la guerre que les récits qu'il en fait, nullement chevalier, homme d'Église aussi peu que possible et juste autant qu'il est nécessaire pour avoir accès aux bénéfices, Froissart est un littérateur très persuadé que l'écrivain doit vivre de sa plume, comme le prêtre vit de l'autel et le soldat du pillage. De bonne heure il s'est mis à l'école de ses prédécesseurs; il leur a emprunté leur rhétorique, leurs sujets. Il va semant sa carrière de compositions poétiques, les unes courtes et les autres interminables, depuis l'*Espinette amoureuse* et le *Joli buisson de Jeunesse* jusqu'à *Méliador*, toujours plates, romanesques et fades, suivant le goût à la mode. Son talent lui a valu tout de suite des protections puissantes. Clerc de la chambre de la reine Philippe, hôte du prince Noir, ami de monseigneur Guy de Blois, il passera d'une cour dans l'autre, remplissant auprès de maîtres différents des fonctions analogues. Il sait quels en sont les devoirs et quelles les corvées ; il n'a garde de s'y soustraire. A Orthez, auprès de Gaston Phébus, le mé-

tier est particulièrement rude. Le comte de Foix est un grand seigneur dilettante et décadent qui fait du jour la nuit. En plein hiver, à minuit, il faut quitter la salle commune de l'hôtel de la Lune, et s'acheminer par de mauvais chemins dans les ténèbres et dans le froid vers le château où Gaston tient sa cour et prolonge la veillée au bruit des conversations et des divertissements. C'est là, dans la salle brillamment éclairée, à la lueur de douze valets porte-flambeaux, que Froissart lit des fragments de ses derniers poèmes. Le comte, qui est connaisseur, félicite l'écrivain et envie au beau maître ses riantes imaginations. Ainsi de tout temps les faiseurs de chansons ont eu coutume de dire leurs vers, dans la grande salle des châteaux, à l'issue du repas, pendant que le vin circule, afin de charmer les loisirs des seigneurs. Cela même est l'objet de la littérature : elle a été inventée afin de divertir les barons et les princes, elle est un amusement pour les grands. Parmi les devoirs inhérents à la fonction de poète, il en est un qui même est au premier rang : c'est celui qui consiste à bien louer et flatter ingénieusement. Froissart ne manque jamais de faire honneur de toutes les vertus à l'amphitryon où il dîne. Cette docilité lui vaut de justes récompenses : dons en espèces et dons en nature, sommes d'argent dont nous retrouvons la trace dans les registres des argentiers, nobles et

florins, un godet d'argent doré d'or, un muid de blé, une haquenée, une houppelande. Que si la libéralité se fait attendre et le don espéré ne vient pas, Froissart possède l'art de stimuler la générosité de ses protecteurs; il quête avec subtilité et gentillesse : il sait mendier.

On devine que, passant des vers à la prose et du roman à l'histoire, Froissart y conservera les mêmes habitudes d'esprit. Il écrit pour les grands; il ne traduira pas d'autres sentiments que les leurs, et ne fera place dans sa chronique à rien qui ne soit de nature à les intéresser. C'est dire qu'il sera uniquement un narrateur de faits de guerre, d'actions militaires et de prouesses chevaleresques. Il s'y engage et nous prévient dans son prologue. Il retracera les « honorables emprises » et les « nobles aventures ». Il mettra en mémoire « les grandes merveilles et les biaus fais d'armes avenus par les grandes guerres de France et d'Engleterre ». Par là il a conscience de faire œuvre utile; en proposant aux guerriers de l'avenir les illustres exemples du passé, il les instruira de leur métier, excitera leur émulation et leur apprendra à « mieux valoir ». Son sujet, tel qu'il l'a lui-même nettement circonscrit, n'est que le récit d'un duel gigantesque, Anglais contre Français, d'une de ces luttes héréditaires qui se poursuivent de génération en génération, comme dans la *Geste des Lorrains* ou dans

Raoul de Cambrai : « après les pères, la reprendront les fils. » Les épisodes de cette vaste lutte se succèdent pareils et différents, batailles rangées, assaut des places, pillage des villes ou simples escarmouches, chevauchées isolées et défis individuels. Sur ces matières Froissart ne tarit pas. Nul détail ne lui paraît insignifiant ou superflu : « Les ordenances et manières des assauts, comment et de quoi, je vous les voel déclarer et plainement devisier. » Ces formules reviennent à chaque instant sous sa plume, rappelant celles qui commencent les laisses épiques : « Or vous dirai une grant apertise d'armes, laquèle doit bien être recordée et tenue à grant proëce... Or vous parlerons dou signeur de Faukemont qui fu uns moult rades chevaliers, d'une grant apertise d'armes qu'il fist... Là peust on veoir d'une part et d'autre belles envoyes, belles rescousses, biaus fais d'armes et des belles proëces grand fuison... » Ces brillantes actions, Froissart véritablement nous les fait voir. Il décrit avec précision et avec éclat. Il montre les enseignes « qui bauloient au vent et venteloient et frételoient ». Il compte les coups et nous fait entendre les cris des combattants : « Quant il deurent approcier, ils ferirent chevaus des esperons tout d'un randon, et se plantèrent en l'ost le duch en escriant : Faukemont! Faukemont! et comencièrent à coper cordes et à tuer jus et à abatre tentes et pavillons

par terre et à occire et à décoper gens, et d'y aus metre en grant meschief. Li hos se comença à estourmir, et toutes gens à armer et à traire celle part où la noise et li hustins estoit. » Ce ne sont pas seulement les mouvements des troupes que Froissart nous fait suivre, mais il évoque et ressuscite l'animation elle-même du champ de bataille. Appliqués au récit de grandes journées telles que Crécy ou Poitiers, ces procédés aboutissent à des chefs-d'œuvre de narration militaire. Rien n'y manque, ni l'aspect extérieur, ni l'âme du combat. On s'est demandé comment il se faisait que maître Jean, curé paisible, eût traduit comme personne l'enthousiasme de la guerre et l'ivresse de la mêlée. Cela tient d'abord à la méthode de l'historien, qui se borne à transcrire les récits qu'il a recueillis par la tradition orale et qu'il tient la plupart du temps des acteurs eux-mêmes. C'est ensuite et surtout que Froissart s'est mis à l'unisson des sentiments de ceux pour qui il écrit. Écrivain impersonnel, accessible à toutes les influences et façonné exactement par le milieu, il s'est fait une âme à la ressemblance de celle des seigneurs à qui il s'adresse. Ce qui rend ses récits animés et vivants, c'est qu'on y sent passer le frémissement qu'ils devaient soulever dans un auditoire chevaleresque.

Le courage militaire est toute la religion du XIVe siècle. Comme on l'a fait justement remarquer,

c'est le seul principe actif de ce culte de « l'honneur » qui peu à peu s'est vidé du sentiment religieux et de la courtoisie. Aux personnages qu'il met en scène, Froissart ne demande rien sinon de faire preuve de bravoure. Peu importe que cette bravoure soit inutile et folle, comme celle de ce roi de Bohême, Jean l'Aveugle, qui à Crécy se fait conduire au plus fort de la mêlée pour y mourir après avoir frappé de grands coups au hasard. Peu importe qu'on soit vainqueur ou vaincu : Jean le Bon peut se consoler de sa défaite, et dans le désastre général il a droit de se réjouir, ayant conquis pour lui-même le haut nom de prouesse et « passé tous les mieux faisans de son côté. » La bravoure se concilie très bien avec la cruauté : Gaston Phébus peut être le meurtrier de son fils et avoir fait périr dans des supplices raffinés les compagnons innocents du jeune homme, il n'en est pas moins pour cela un prince « si très parfait qu'on ne le pourroit trop louer ». Le métier d'homme d'armes ainsi entendu a de fortes analogies avec celui de routier et de brigand. Aussi est-ce un sentiment tout voisin de la sympathie qu'éprouve l'historien pour ces « povres brigands » qui, gagnant leur vie à « escheler » les châteaux, dérober et piller, sont parfois si mal récompensés de toute une existence de labeur et finissent leurs jours dans les prisons ou sur l'échafaud. On se souvient en quels

termes d'une éloquence attendrie Aymerigot Marcel regrette les beaux jours d'autrefois : « Il n'est temps, esbatemens, or, argent ne gloire en ce monde, que de gens d'armes et de guerroier, ainsi que par cy devant avons fait ! Comment estions-nous resjouis quand nous chevauchions à l'aventure et nous pouyons trouver sur les champs ung riche abbé, ou ung riche prieur, ou ung riche marchant. Tout estoit nostre ou raenchouné à nostre voulenté. Tous les jours nous avions nouvel argent... Par ma foy ceste vie estoit bonne et belle. » Aymerigot Marcel se fit prendre. Il eut tort. S'il eût su se retirer à temps, et mettre en lieu sûr le fruit de ses rapines, comme le Bascot de Mauléon et comme tant d'autres, il eût goûté une vieillesse paisible, obtenu l'estime de ses contemporains et l'absolution de l'histoire.

Écrivain aristocratique, Froissart méprise les petits, bourgeois ou gens du peuple, et il les ignore. Il s'égaie à leurs dépens et s'amuse à nous les montrer dans des postures ridicules. Les bourgeois de Bruxelles s'en vont en guerre, cavaliers grotesques, avec tout un attirail de cuisine, munitions de bouche et paquets de mangeaille. Ceux de Caen se sauvent, rien que pour avoir aperçu la belle prestance et l'armement magnifique des gentilshommes : « ils eurent si grant paour que tout chil del monde ne les eussent retenus que il rentraissent en leur ville. »

A Crécy les gens des communes brandissaient leurs épées à plus de deux lieues de l'ennemi, criant : « A mort ces traîtres anglais ! » ils s'enfuirent avant de les avoir vus. Tout cela d'ailleurs est inexact ; la part des milices des communes devient chaque jour plus grande dans le sort des batailles. Mais c'est une vérité que les nobles vaincus avaient trop d'intérêt à méconnaître. — Si les vilains pressurés par les seigneurs se révoltent, ce n'est pas l'effet de la misère, mais celui seulement de leur mauvais naturel : il n'est que juste de courir sus à ces « meschantes gens », à ces « forcenés », et de donner la chasse à ces « bêtes féroces » et à ces « chiens enragés ». Le peuple paie les frais de la guerre ; il les paie de son argent quand il s'agit de fournir à la rançon du seigneur, il les paie de son sang les jours d'assaut et de pillage. Froissart décrit, sans s'émouvoir que rarement, les plus épouvantables tueries. Il trouve que tel est le droit de la guerre ; il estime au surplus qu'un bel incendie est beau. Il vit dans une société où, pour un temps encore, la force est du côté des seigneurs et le droit du côté de la force. Il s'y trouve bien et n'en souhaite pas d'autre. Il sait d'ailleurs qu'il ne fait pas bon discuter avec les maîtres. Il se borne à présenter à cette société brillante et brutale une image d'elle-même où elle se mire et elle s'admire.

Récits d'aventures, tableaux de batailles, pein-

tures de fêtes, joutes et tournois, enthousiasme belliqueux, idéal chevaleresque, c'est précisément ce que l'épopée a légué à Froissart. Et c'est ce dont on a coutume de le louer; mais c'est par ailleurs qu'il est historien, c'est pour d'autres causes qu'il a contribué au développement du genre et marqué une étape dans la marche en avant de l'histoire.

D'abord Froissart a voulu faire œuvre d'historien. Un Villehardouin se bornait à raconter les événements dont il a été le témoin; un Joinville écrivait l'histoire édifiante de son saint maître, à la manière des hagiographes; Froissart fait rentrer dans son récit trois quarts de siècle, toute une société, les affaires de l'Occident tout entier. Par l'étendue son livre excède les dimensions d'une simple chronique; il en diffère encore par la méthode que l'auteur s'est proposé de suivre. Froissart s'exprime sur ce point avec une netteté qui prouve qu'à tout le moins il avait réfléchi sur les conditions de son art, et que ses intentions étaient bonnes, si l'exécution a laissé à désirer. « Si je disoie : ainsi et ainsi advint en ce temps, sans ouvrir n'esclaircir la matière... ce seroit chronique et non pas histoire; et si m'en passeroie très bien, se passer m'en vouloie. Or ne m'en veuil je mie passer que je n'esclaircisse tout le fait au cas que Dieu m'en a donné le sens, le tems, la mémoire et le loisir de chroniquer et historier au long de la matière. » Que l'histoire con-

siste moins à raconter les faits qu'à en rendre compte, à les expliquer et à les voir naître dans leurs causes, c'est une idée juste ; si Froissart n'a pas eu assez de vigueur d'esprit et de pénétration d'intelligence pour s'y conformer rigoureusement, encore faut-il lui savoir gré de l'avoir aperçue. C'est ainsi qu'ayant pris au lendemain de Poitiers la résolution d'écrire l'histoire de la guerre franco-anglaise, il a cru devoir remonter jusqu'à l'origine des faits : il la suit jusque dans le temps du règne d'Édouard II. Pour mener à bien le projet qu'il avait formé et la tâche qu'il s'était assignée, il n'a rien épargné; simple homme de lettres, sans situation officielle, sans autorité, sans patrimoine, il s'est créé, à force d'activité et d'ingéniosité, des ressources inespérées ; il s'est mis tout entier dans son œuvre : il y a dépensé cinquante années de sa vie et une fortune.

On sait quel est le procédé de Froissart, celui qu'il applique invariablement et uniquement : c'est celui de l'information personnelle. Il interroge les témoins des faits et s'en tient à leurs dépositions. Il ne s'est pas servi des documents écrits, sauf pourtant de la chronique de son prédécesseur, Jean le Bel; pour ce qui est de celle-ci, il ne se contente pas d'y faire des emprunts, il se l'approprie, il l'incorpore à son œuvre avec un admirable sans-gêne et sans ombre de scrupule, appartenant à une

époque où l'art est anonyme et dont les chefs-d'œuvre, étant collectifs, sont sans signature. Quant aux pièces d'archives, ordonnances, édits, chartes privées et papiers d'État, il les néglige, soit qu'il ait conscience qu'il en saurait mal tirer parti, ou soit par instinct de littérateur et parce qu'il comprend que rien ne remplace l'impression directe et rien ne vaut la parole animée et vivante. C'est ce procédé qu'on a tôt fait de flétrir du nom de « reportage ». Mais il convient de distinguer les époques. Qu'on songe à la difficulté des communications dans l'Europe du XIVe siècle! Sur toutes les routes de France et d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie, en Flandre ou dans la sauvage Écosse, on est sûr de rencontrer Jehan Froissart, « en arroi de souffisant homme », juché sur sa haquenée grise et menant en laisse son lévrier blanc. On le trouve à Londres, à la cour d'Édouard III; en Écosse, auprès du roi David Bruce et dans le château des Douglas; en Languedoc, auprès du prince de Galles; en Italie, à la suite de Lionel, duc de Clarence; auprès de Robert de Namur, de Wenceslas de Luxembourg et du comte de Blois; en Auvergne, en Béarn, en Avignon comme à Paris; à Bruges, en Zélande, et dans l'Angleterre de Richard II. Ce qui le pousse à entreprendre ces voyages, c'est le besoin où il est de recueillir sur les lieux les matériaux de son histoire. S'apercevant qu'il n'a

sur les « lointaines besognes », c'est-à-dire sur les guerres de Gascogne, d'Espagne et de Portugal, que des renseignements insuffisants, il profite d'une trêve qui vient d'être conclue entre la France et l'Angleterre et part pour les Pyrénées. Alors commence ce fameux voyage de Béarn, où il n'est pas de mur historique ni de tour démantelée qui ne livre son secret à l'enragé questionneur. Sur la route Froissart a eu la bonne fortune de « s'accointer » d'un chevalier du comte de Foix, messire Espaing de Lyon, dont la mémoire est riche et l'imagination est aussi fertile que la mémoire. Mais ces bonnes fortunes-là n'adviennent, comme on sait, qu'à ceux qui ont l'art de les faire naître. C'est le mérite de Froissart de s'être toujours renseigné auprès de ceux qui avaient chance d'être les mieux informés. Il s'est enquis des guerres d'Écosse auprès du roi David, de Crécy auprès d'Édouard III, de Poitiers auprès du Prince Noir, de la bataille de Rosebecque auprès de Guy de Blois, qui y avait participé, de Wat Tyler auprès de Robert de Namur qui l'avait vu tuer, des campagnes de Frise auprès d'Aubert de Bavière et des troubles de Flandre auprès des bourgeois de Gand. Il a interrogé les croisés de Tunis et de Nicopoli, comme les hérauts d'armes Faucon, Windsor et Chandos, et comme les routiers des grandes Compagnies. A cette curiosité toujours en quête d'in-

formations nouvelles plus détaillées et plus précises, il n'est que juste de restituer son vrai nom : c'est la probité de l'historien.

Le défaut le plus ordinaire des reporters est qu'ils défigurent les récits qu'on leur fait. Leurs rapports sont au rebours de la vérité : il semble que c'en soit le caractère et la condition essentielle du métier. L'exactitude de la transcription chez Froissart n'a jamais été contestée. Il ne se fie pas à sa mémoire, étant d'avis « qu'il n'est si juste retentive que de mettre par escript ». C'est un assidu preneur de notes ; soir ou matin, dès qu'il est rentré dans sa chambre, il confie au papier la moisson de ses renseignements ; au besoin il écrit sous la dictée. Cela est au point qu'on retrouve dans la trame même de son récit la marque particulière du conteur qu'il a écouté, reconnaissable à l'allure du style et pour ainsi dire à l'accent de la parole. Jamais il ne se permet de mêler aux dépositions qu'il a reçues ses inventions personnelles. Il n'intervient pas. Il se borne à être le plus fidèle des échos. Cela même, — et quoi que vaille d'ailleurs la vérité recueillie, — s'appelle le souci de la vérité.

Enfin, cette vérité, Froissart ne l'a pas altérée dans un intérêt de parti. Ici il est nécessaire d'indiquer les nuances et de ne pas faire au bon chroniqueur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Frois-

sart s'est maintes fois défendu de céder à aucune complaisance, faveur ou considération intéressée : « Cette histoire... n'est corrompue pour faveur nulle que j'aie à monseigneur Guy, conte de Bloys, qui me commanda de la ordonner comme veoir povés et qui bien m'en a payé tellement que je m'en contente grandement... Nennil vraiement, car je ne vueil parler que de la vérité et aler parmy le tranchant sans coulourer ne l'un ne l'autre. » Voilà de nobles déclarations. Froissart, comme toujours, est de bonne foi. C'est également de la meilleure foi du monde qu'il incline toujours vers qui « bien l'en a payé ». Reprenant à plusieurs années de distance la rédaction d'un même récit, il ne se fait nullement scrupule d'y effacer un nom qui a cessé de plaire et de le remplacer par celui du protecteur d'aujourd'hui. Nul n'a subi plus que lui les influences du milieu et du moment. Du moins les a-t-il subies toutes, tour à tour, et corrigées l'une par l'autre. C'est ainsi qu'à travers les rédactions successives il a atténué l'anglomanie de son premier livre. Anglais avec les Anglais, Français chez les Français, cet Hainuyer n'a pas de patrie : il n'a que des résidences. Et il en change souvent. Il est sans passions. Il est indifférent, ce qui est une manière d'être désintéressé. C'est la forme rudimentaire de l'impartialité.

Qu'est-ce donc qui a manqué à Froissart pour être, au sens complet du mot, un historien? Quelles sont les parties du métier qui après lui restent encore à créer? Il en est d'essentielles, nous l'avouons. Et il y aurait lieu de reprocher à Froissart de ne s'en être pas avisé, — s'il n'était vrai qu'il a fallu des siècles et le progrès de plusieurs sciences pour que la méthode historique arrivât à se constituer de façon définitive. Froissart est d'abord dépourvu de sens critique ; mais il l'est à un rare degré et à un point tout à fait surprenant. C'est icile trouvère qui a nui à l'historien. Il avait trop le goût de l'extraordinaire et voire du fabuleux. Il avait trop lu de *Lancelot du Lac*. Sa mémoire était encombrée du souvenir des merveilles inventées par les poètes. Il croyait aux enchanteurs, aux chevaliers métamorphosés, aux ours qui parlent, aux génies qui font quatre cents lieues en une nuit et se changent en truie ou en fétu de paille, aux statues de la Vierge qui font des miracles, aux cloches qui se mettent à sonner d'elles-mêmes, aux châteaux mystérieux dont les souterrains furent creusés par le paladin Roland, aux devins, aux astrologues, et aux femmes-fées de l'île de Céphalonie. Cela ne le préparait pas à discerner l'origine exacte et la tournure véritable des faits. Il est crédule au delà de toute expression. Il est la proie de tous les Gascons, dans un temps

où tout le monde était Gascon. Il manque totalement de ce scepticisme qui est le commencement de la critique. Il ignore également l'art de vérifier les dates et celui de contrôler les renseignements. Il ne s'essaie même pas aux problèmes de la discussion des sources. Au surplus, ce sont encore aujourd'hui ceux qui offrent le plus de difficultés.

Après qu'on a précisé la nature des faits, il reste à en montrer l'importance. Les faits ne signifient rien par eux-mêmes : ils ne prennent de sens qu'autant qu'on les rapporte à un ensemble. Les plus minces peuvent être fertiles en conséquences ; toute leur valeur est relative. Telle bataille perdue ou gagnée a été sans influence sur la destinée d'un peuple qu'il suffira pour bouleverser de quelques deniers ajoutés à un impôt. C'est ce que Froissart ne soupçonne même pas. Les épisodes brillants de l'histoire sont les seuls auxquels il s'attache. Il en mesure l'importance à l'éclat qu'ils ont eu et au bruit qu'ils ont fait; le lien qui les unit lui échappe. Il laisse dans leurs ténèbres et il néglige les intervalles obscurs, n'ayant souci que des parties lumineuses. Cela est rendu sensible par la manière même dont il compose. Il passe d'un sujet à un autre, quitte celui-ci pour le reprendre, s'arrête en route, revient en arrière, non pour nous montrer la complexité de la ma-

tière et le contre-coup des événements, mais pour nous présenter autant de faits isolés. Ce qu'il n'en a su jamais voir, c'est l'enchaînement et la suite.

C'est une première raison pour que Froissart n'ait compris que médiocrement cela même qu'il a le mieux décrit. Il y en a d'autres et de plus graves. Content de décrire, Froissart ne s'est pas soucié de comprendre. Il n'a rien vu que par l'extérieur : tout l'intérieur lui est resté fermé. Ses personnages ont l'air de vivre. Ils agissent ou ils s'agitent ; ils sont remuants, emportés, violents ; ils se provoquent, ils se défient, pareils aux héros des Chansons, et, comme eux, dessinés d'un trait et marqués d'une épithète. Quel est d'ailleurs leur caractère ? et s'ils en ont un, qu'y a-t-il derrière la parade de leur héroïsme et sous l'étalage de leurs vertus feintes ? quels intérêts les ont déterminés, et comment leurs passions ont-elles été cause de beaucoup de maux ? Ce sont autant de points d'interrogation que Froissart ne se pose pas. Inhabile à analyser le caractère des hommes, il est aussi mal instruit du caractère des peuples. On lui a fait honneur en ce sens de quelques lignes qu'il a ajoutées dans la dernière rédaction de son premier livre touchant le caractère du peuple anglais : elles ne lui ont été dictées que par l'horreur que lui inspirait le meurtre de Richard II. Elles sont sans

valeur et sans portée générale. C'est de même qu'il est sévère pour les Allemands parce qu'ils ne se conforment pas à l'idéal de convention de la chevalerie. C'est par leurs institutions que se traduit le caractère des peuples ; ce sont elles qui contiennent les germes de la grandeur ou de la décadence des nations. A lire Froissart on serait tenté de croire que l'Europe du moyen âge obéissait tout entière aux mêmes lois et qu'elle n'était qu'un vaste champ clos où retentissait la voix des hérauts d'armes pour décerner le prix aux « mieux faisants ». Autour de Froissart tout se transformait, le mode des armements comme les rapports des classes, les maximes de la politique comme celles de la morale, les conditions de la fortune et l'idéal de la vie. Il n'a rien vu ; nul signe ne l'a averti que l'édifice où s'abritait son optimisme menaçait ruine. — Expliquer et comprendre, cela mène à juger. Tel est le dernier terme de toutes les démarches de l'esprit humain et sans lequel le reste n'est rien. L'histoire elle-même ne serait qu'une pâture donnée à la plus vaine curiosité, si ses renseignements n'étaient des enseignements et s'il ne s'en dégageait de grandes leçons. Froissart n'a ni conception politique, ni doctrine morale. Il n'a rien à nous dire, ni sur la fortune des États, ni sur la destinée des hommes. Il n'a vu que le matériel des faits. Il nous a donné l'histoire, mais dépourvue

de tout ce qui en fait la saveur : l'histoire sans la critique, sans la psychologie, sans la philosophie.

Le travail que nous avons fait sur Froissart, nous aurions pu le faire à propos d'un autre historien auquel on l'a souvent comparé et qui, à vrai dire, lui est très supérieur : c'est Hérodote, tout plein des souvenirs d'Homère, comme Froissart est dominé par ceux de la Chanson de geste. A Rome on sait comment l'histoire d'un Tite-Live est encore toute encombrée de légendes et ce qu'il restait à faire après lui à Tacite ou à Polybe. Les littératures étrangères nous offriraient des exemples analogues. Apparemment c'est qu'à des dates différentes et sous des latitudes diverses l'esprit humain passe par les mêmes étapes et refait le même chemin. Il est d'abord dupe de lui-même, captif de tous ses rêves et n'aperçoit que des merveilles dans le château enchanté où il s'est enfermé et dont il est le magicien. Peu à peu tombent les murs de sa prison; par les brèches ouvertes il aperçoit les faits ramenés à leurs véritables proportions et les hommes réduits à leur taille. Encore n'aperçoit-il que les premiers plans : il lui faudra du temps pour découvrir la foule massée derrière les héros et pénétrer la fausse perspective du décor. Il s'attache aux faits, jusqu'à ce que vienne le jour où leur constatation lui apparaîtra insuffisante et dé-

cevante. Car les faits ne sont que l'aboutissement des causes, parmi lesquelles les plus lointaines sont aussi bien les plus profondes. Elles ont leur lieu, ces causes, dans le cœur de l'homme; ici enfin il nous est donné de toucher quelque chose de solide, de durable et qui ne trompe pas. Tous les tableaux qui se succèdent dans le spectacle mouvant de l'histoire pouvaient être différents et ils pouvaient ne pas être. Ce qui ne change pas ce sont nos passions qu'une nécessité pousse à se satisfaire. L'ambition, l'intérêt, l'égoïsme, la vanité ne cessent pas de produire leurs effets toujours pareils. De là viennent les conquêtes et la chute des empires, et par là s'expliquent les révolutions. Encore est-il vrai de dire que nous ne faisons que passer dans un monde qui dure. Chacun de nous n'est qu'un comparse dans un drame qui se serait joué sans lui. Nous croyons agir, et nous pensons trouver la source de nos actions dans notre volonté que des mobiles déterminent : nous ne sommes que les instruments d'une volonté qui nous est supérieure ou d'une force qui nous est étrangère. On l'a appelée du nom de Providence : on l'a supposée intelligente et bienfaisante; il se pourrait qu'elle fût indifférente, aveugle et impersonnelle. Des idées qui vont à travers le monde, développant leur principe, font une œuvre à laquelle nous concourons comme des ouvriers inconscients.

Des lois s'imposent à nous, créent les faits, suscitent les hommes, lois implacables et permanentes qui sont toute la réalité et la matière vraiment digne de l'histoire.

15 octobre 1894.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE

Pieusement les religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy ont entrepris de publier les œuvres du fondateur de leur ordre d'après les manuscrits et les éditions originales. On ne manquera pas de les en féliciter, pour peu qu'on sache dans quel état est un grand nombre encore de nos textes littéraires et le dédain que nous semblons faire des richesses que nous ont léguées nos écrivains. Les trois volumes déjà parus contiennent le texte presque entièrement nouveau des *Controverses*, l'*Étendard de la Croix* et enfin l'*Introduction à la vie dévote* [1], dont on a eu l'excellente idée de nous donner les deux textes : celui de l'édition définitive publiée à Paris en 1619 par les soins de saint François, et celui de l'édition originale parue à Lyon en 1608 et datée de 1609. Nous souhaitons pour notre part que le travail de publi-

1. *Œuvres de saint François de Sales*, édition complète, d'après les autographes et les éditions originales, publiée par les soins des Religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy. Tomes I, II, III, 3 vol. in-8, Lecoffre.

cation si bien commencé s'achève de même, et non seulement qu'il « jette quelque ombre sur les éditions antérieures », comme s'en excuse la charité des filles de saint François, mais qu'il les annule tout à fait.

Peut-être alors quelque historien des lettres sera-t-il tenté d'étudier la vie et l'œuvre de François de Sales ; le sujet lui appartiendra par droit de premier occupant. C'est un chapitre qui manque, avec plusieurs autres, à notre histoire littéraire. Aux environs de 1610 ce n'est pas à la cour de France que s'écrivait la meilleure prose française. La Savoie, qui est la patrie de Vaugelas, voyait dans le même temps, unis par les liens de l'amitié, le père du grammairien, le président Favre, François de Sales et Honoré d'Urfé, et leur admirateur à tous les deux, le bon Camus, évêque de Belley, qui, mêlant dans d'étranges petits livres le romanesque de l'un au mysticisme de l'autre, en allait donner l'innocente et parfois bouffonne parodie. Avec d'Urfé commence l'étude des problèmes de l'amour et des mouvements du cœur ; c'est la veine qu'on retrouvera dans toute la littérature profane du siècle et qui aboutira à la tragédie de Racine. Avec saint François, la matière théologique entre dans la littérature ; c'est la veine qui se continuera par les écrits des jansénistes, pour aboutir aux traités de Bossuet et aux lettres spirituelles de Fénelon. La littérature classique en deux de ses prin-

cipales manifestations s'annonce et se prépare dans ce coin de Savoie.

C'est par l'*Introduction à la vie dévote* que saint François nous appartient. Non certes que le *Traité de l'amour de Dieu* soit une œuvre moindre. Il est au contraire d'une plus grande importance pour l'étude de la doctrine du saint. Mais c'est justement parce qu'il a plus de valeur comme traité spécial qu'il en a moins comme œuvre littéraire, l'objet de la littérature étant de dégager de chaque science particulière ce qu'elle contient d'éléments généraux et humains. C'est un traité de dévotion transcendante; en France, on ne s'adresse qu'à peu de gens, quand on traite du « ruminement mystique » et de « l'écoulement ou liquéfaction de l'âme en Dieu ». L'*Introduction à la vie dévote* est un livre de vulgarisation; c'en est le caractère, celui qu'aussi bien les circonstances où il est né lui imposaient.

On était au lendemain des guerres de religion : partout se faisait sentir un besoin d'apaisement. Les âmes avaient soif de se ressaisir et de se recueillir afin de travailler hors du bruit des disputes à l'œuvre intime et silencieuse de leur salut. Le siècle qui venait de s'achever avait été témoin d'un grand déchirement dans la chrétienté. Encore s'il ne se fût agi que d'une querelle de moines et si l'affaire fût restée entre croyants ! Mais l'esprit de l'antiquité, que depuis tant de siècles on croyait

mort, s'était mis à revivre, et on avait assisté à une formidable poussée de paganisme. On avait beaucoup à expier. On le comprenait. Il se faisait dans l'Église catholique de France un grand mouvement de réformation et d'épuration. Des ordres nouveaux se fondaient. Les cloîtres s'emplissaient d'hommes, de femmes, de toute une élite ambitieuse de sainteté. On ne se contentait pas d'une dévotion médiocre, et on n'était pas d'humeur à s'arrêter à mi-côte dans la montée vers la perfection. Les méthodes les plus difficiles plaisaient davantage. Les vies de sainte Brigitte et de sainte Catherine de Sienne, celles de sainte Thérèse et de Jean de la Croix servaient de modèles. Cela même était le danger. Une idée tendait à se répandre, c'est qu'à moins d'être exquise et très raffinée la piété ne vaut pas qu'on la recherche, et c'est qu'à moins de rompre violemment avec le monde, on n'a pas d'espoir d'être sauvé. « On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la cour et dans le grand monde. » Ce sont les propres expressions de Bossuet dans son *Panégyrique de saint François de Sales*. Il fallait réagir contre cette « créance pernicieuse », et, sous peine de laisser ou se décourager les simples ou se dérober les tièdes, il fallait rappeler que la dévotion n'est pas réservée à quelques-uns, mais qu'elle est accessible à tous et que

les exercices en sont compatibles avec toutes les obligations de la vie mondaine. — D'autre part, le christianisme de l'Église réformée, suivant les principes de l'*Institution chrétienne*, était d'une terrible austérité. Ne pouvait-on tirer parti contre Calvin de l'âpreté de sa doctrine? Et n'était-ce pas le bon moyen pour détourner les gens d'aller à lui que de les attirer par l'image d'une piété plus aimable? On allait « dépeignant les personnes dévotes avec un visage fâcheux, triste et chagrin et publiant que la dévotion donne des humeurs mélancoliques et insupportables ». Il y avait lieu de montrer que la dévotion n'est pas un monstre à effrayer les gens. Il fallait présenter une apologie de la religion, prise par un certain biais en conformité avec les besoins du moment; comme plus tard, après l'œuvre des philosophes du XVIIIe siècle, il sera nécessaire de montrer que le christianisme n'est pas l'ennemi des progrès de l'esprit humain, et il faudra le réconcilier avec l'art et la littérature. — Tirer la dévotion de l'atmosphère des couvents et l'amener à l'air libre, au portrait d'une piété morose en opposer un qui fût plus souriant, telle était l'œuvre à faire. C'était une œuvre sociale et presque une œuvre « de gouvernement ». Henri IV la souhaitait, et la tradition veut qu'il en ait lui-même tracé le dessein. Mais nul n'était plus capable de la mener à bonne fin que l'évêque de Genève.

Il avait le prestige que lui donnait sa réputation d'être un grand convertisseur. De fait, il avait ramené à la foi catholique tout le pays qui avoisine Genève. Sa mission du Chablais avait eu des airs de conquête, rapide et brillante. Il avait l'autorité que donne une doctrine très sûre; homme de tradition il n'aspirait qu'à répandre le plus pur enseignement de l'Église ; homme de bon sens et de mesure, on n'avait à craindre de lui ni excès ni nouveautés. Avec cela, politique habile, plein de ressources et d'une souplesse éprouvée : c'était lui qu'on avait choisi pour faire une tentative auprès de Théodore de Bèze ; il avait échoué, mais sans déshonneur. Ancien élève des jésuites, il avait appris chez eux les façons insinuantes. Ou plutôt il avait un don naturel de persuasion qui lui venait de douceur et bonté naturelles. Ce gentilhomme « aux yeux colombins et au regard amoureux » était de complexion tendre, et, comme il disait, le plus affectif du monde. Il aimait les âmes. Et dans la religion comme ailleurs, c'est l'amour qui nous fait trouver le chemin des cœurs. Il exerçait une grande action sur les femmes, ayant dans son esprit quelque chose de féminin. Et en religion plus qu'ailleurs, on n'a rien si on n'a pas pour soi les demmes. Il était très fin, très clairvoyant : il savait l'âme humaine et il savait le monde. Il savait écrire. Il avait étudié les lettres profanes. Il avait passé

par l'Italie, qui était alors la maîtresse de toutes les élégances. Il était plein de l'antiquité. C'est plus qu'il n'en faut pour expliquer que son livre, venu à l'heure propice, ait eu un si prodigieux succès. « Nous l'avons tous entre les mains, » disait plus tard Bourdaloue. Ç'avait été vraiment le manuel et le bréviaire de la dévotion.

Ce qui frappe d'abord quand on ouvre l'*Introduction à la vie dévote*, c'est la qualité de la langue. François de Sales parle la plus pure langue française et la plus moderne. A peine est-ce si on y relève quelques mots qui ne sont plus en usage et quelques tournures qui datent. Encore ces tournures semblent-elles être anciennes plutôt qu'être vieillies. Ce jeune langage a conservé sa jeunesse avec sa fraîcheur. Mlle de Gournay, à quelques années de là, rééditant les *Essais* de Montaigne, était obligée d'en « rajeunir » quelques expressions. On peut aujourd'hui réimprimer l'*Introduction* sans y faire aucun changement et sans être forcé d'y ajouter des commentaires. Avec ce livre quelque chose est né, qui est la langue du XVIIe siècle et aussi bien la nôtre. — C'est la langue la plus claire, la plus aisée, la plus coulante, et je dirais c'est le style le plus simple, si ce style n'était orné plus qu'aucun autre et continûment fleuri. Mais c'est dès les premières lignes de la préface qu'on nous fait respirer le bouquet de la bouquetière

Glycéra. Et depuis, ce ne sont que comparaisons, similitudes, métaphores, une variété, un luxe, une profusion d'images. Une étude de ce style est encore le meilleur moyen que nous ayons pour nous renseigner sur le caractère même, sur le tour d'esprit et sur la sensibilité de François de Sales.

Plusieurs parmi ces comparaisons se développent dans toute l'ampleur de leurs deux termes. C'est la grande comparaison épique venue de Virgile et que Lamartine reprendra. Véritablement saint François est de la famille de ces poètes : c'est plus qu'une analogie superficielle. Et encore il nous plaît de nous souvenir que l'idylle de *Jocelyn* s'est déroulée dans les mêmes sites sur lesquels sa vue se reposait habituellement. Quoi qu'il dise, l'expression chez François de Sales revêt un tour pittoresque, la pensée se présente en image. Il en est parmi ces images de singulièrement vives et saisissantes. Elles sont empruntées pour la plupart à la nature. Le spectacle des saisons en fournit quelques-unes. Le vol des abeilles, leurs mœurs, leur miel en a fourni le plus grand nombre. L'imagination de François de Sales est attirée vers ce qui est ailé et vers ce qui est doux. Elle se plaît encore aux objets familiers, aux aspects de la vie domestique, à ce qui est intime et tout près de nous. Ce n'est pas une imagination puissante, hardie et de large envergure : elle ne hante pas les sommets ; elle séjourne à ras de terre

ne s'élevant qu'à peine et tout juste à la hauteur où fleurissent les fleurs de Dieu.

Gracieuses le plus souvent, les images chez François de Sales ne sont pas toujours d'un goût irréprochable. Il y a de l'afféterie déjà à tenir les bons livres pour « des lettres missives que les saints vous eussent envoyées du Ciel pour vous montrer le chemin ». Il y a de la mièvrerie dans ce conseil : « Avant votre souper il vous faut faire un petit souper, au moins une collation dévote et spirituelle. » Mais quelle étrange comparaison lui inspirent les sécheresses de cœur : « Ne pouvant présenter à notre cher Époux des confitures liquides, présentons-lui-en de sèches! » Que dire de ceci : « Il y a des fruits comme le coing qui pour l'âpreté de leur suc ne sont guère agréables qu'en confiture... Ainsi les femmes doivent souhaiter que leurs maris soient confits au sucre de la dévotion, car l'homme sans dévotion est un animal sévère, âpre et rude? » Toutes ces gentillesses nous choquent plus qu'elles ne nous étonnent; nous ne les connaissons que trop pour les avoir retrouvées dans la littérature spéciale des confréries et des Sacrés-Cœurs. — Il est surtout un répertoire de comparaisons où il nous fâche bien que François de Sales ait tant puisé : ce sont les livres de Pline l'Ancien. Qu'il acceptât les données fantaisistes de l'histoire naturelle de son temps,

nous ne saurions lui en vouloir. Mais il semble qu'il ait collectionné les singularités les plus bizarres et les particularités les plus saugrenues pour en faire comme autant d'arguments en faveur de l'excellence de la dévotion. On est surpris d'entendre comme il se peut que la nécessité de la vertu soit prouvée par l'herbe *aproxis*, qui reçoit et conçoit le feu aussitôt qu'elle le voit; par le miel d'Héraclée, qui est vénéneux; par la salamandre, qui éteint le feu dans lequel elle se couche, et par les perdrix de Paphlagonie, qui ont deux cœurs. Les curiosités de l'histoire naturelle jouent dans l'œuvre de François de Sales le même rôle que dans celle de Bernardin de Saint-Pierre la préoccupation des causes finales. On entre en défiance; on est mis en garde contre un auteur qui, malgré tout, accepte avec trop de complaisance tant d'histoires extraordinaires. Comme il arrive, ce premier scrupule en amène d'autres. On se demande s'il n'y a pas dans tout cela bien de la mignardise et bien de la coquetterie, s'il convient de charger de tant d'ornements la parole sacrée, s'il n'y a pas désaccord entre l'ordre des idées et l'expression, et si la morale évangélique ne réclame pas un style plus dépouillé, plus sévère et plus grave.

Or, autant l'objection porte contre tous ceux qui, venus après saint François, se sont fait de sa

manière un procédé, autant elle est vaine quand il s'agit de l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote*. Car chez lui il n'y a pas même l'apparence d'un procédé. Il se laisse aller à sa pente naturelle, il s'y abandonne; c'est tout ce qu'on peut lui reprocher. Il déclare qu'il ne fait pas profession d'être écrivain; et il est vrai que nul n'eut moins que lui de vanité littéraire. Il sait quel est le défaut qu'un goût sévère pourrait reprendre dans son style : c'est ce surcroît d'images. Au moment qu'il l'avoue il y ajoute une image nouvelle, et non pas la moins charmante : « Ce sont des surcroissances qu'il n'est presque pas possible d'éviter à celui qui, comme moi, écrit entre plusieurs distractions. Mais je crois bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature même, qui est une si sage ouvrière, projetant la production des raisins, produit quant et quant, comme par une prudente inadvertance, tant de feuilles et de pampres qu'il y a peu de vignes qui n'aient besoin en leur saison d'être effeuillées et esbourgeonnées [1]. » Pour lui il n'a jamais effeuillé ni esbourgeonné ses phrases. Il ne s'est pas soucié de réformer son imagination; il l'a acceptée telle qu'elle était en lui. C'est celle même de tous les mystiques, qui aperçoivent entre le monde extérieur et le monde

1. Préface du Traité *de l'Amour de Dieu*.

spirituel d'intimes correspondances et une mystérieuse harmonie. Son ami l'évêque de Belley nous conte qu'il avait coutume, à propos de tous les spectacles de la nature, de se reporter vers les choses de l'âme et de la religion. Dans le livre de la nature, ce qu'il lisait c'était la pensée du Créateur : à vrai dire, le monde matériel n'était pour lui qu'un symbole de l'autre. C'est pourquoi, par un semblable retour il passait sans effort des sentiments à leur transcription imagée. Le merveilleux ne lui était pas suspect, et il ne s'étonnait pas de rencontrer des miracles dans cette création qui n'est elle-même qu'un grand miracle sans cesse renouvelé. Il découvrait partout le miracle, comme font les enfants et les véritables croyants. C'était chez lui un effet de « cette incomparable candeur et simplicité qui fait un de ses plus beaux caractères [1] ». Et c'est par là que se retrouve l'exacte convenance entre le caractère de son style et celui de sa foi, entre son imagination et son cœur.

Par un autre côté, et par là plus encore que par son style, François de Sales est un écrivain du XVIIe siècle : c'est par son tour d'esprit de moraliste. Il avait lu Montaigne ; il établit la transition entre lui et ceux qui plus tard écriront des *Pensées*, des *Maximes* et des *Caractères*. Il a d'abord le

1. Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*, VIII, 1.

goût de l'observation mondaine. Il observe les figures et les attitudes, le train des conversations et des usages. Il sait à quelles frivolités s'attache l'honneur du monde : « Il y en a qui se rendent fiers et morgans pour être sur un bon cheval, pour avoir un panache en leur chapeau, pour être habillés somptueusement... Les autres se prisent et regardent pour des moustaches relevées, pour une barbe bien peignée, pour des cheveux crespés, pour des mains douillettes, pour savoir danser, jouer, chanter... Les autres se pavonnent sur la considération de leur beauté, et croyent que tout le monde les muguette. » Il s'amuse à noter comme on pare ses défauts de prétextes généreux et qu'on s'excuse, par exemple, de l'avarice ou de l'âpreté au gain, sur la charge des enfants ou sur une légitime prévoyance. Il surveille les manèges de la médisance, ces protestations et ces « préfaces d'honneur » par où on prélude aux pires sévérités et aux trahisons elles-mêmes. Il considère, non sans effroi, l'inhumaine physionomie de ceux qui sont absorbés dans le jeu : « Y a-t-il attention plus triste, plus sombre et mélancolique que celle des joueurs? C'est pourquoi il ne faut pas parler sur le jeu, il ne faut pas rire, il ne faut pas tousser, autrement les voilà à disputer. » De l'extérieur, du costume et de la mine, il passe aux caractères, et il définit en des termes dont il semble que se soient

souvenus ceux qui les ont dépeints après lui « ces cœurs aigres, amers et âpres de leur nature qui rendent pareillement aigre et amer tout ce qu'ils reçoivent », et ces « esprits arrogants et présomptueux qui, s'admirant eux-mêmes, se colloquent si haut en leur propre estime qu'ils voient tout le reste comme chose petite et basse. » L'un des offices les plus ordinaires d'un moraliste consiste à déjouer les artifices de l'amour-propre et à le découvrir sous tous les déguisements dont il s'affuble. François de Sales n'y manque pas : il retrouve l'orgueil jusque dans l'humilité même. Il y a en ce sens dans l'*Introduction* quelques maximes qui, si elles étaient plus courtes et plus ramassées, auraient leur place à côté de celles que nous lisons chez La Rochefoucauld, et parmi les plus pénétrantes. Un moraliste doit ensuite distinguer les sentiments, séparer ceux qui s'avoisinent et parfois se confondent, puisqu'en effet c'est du jour où on se rend compte de l'infinie complexité de nos cœurs qu'on commence à être renseigné sur la vie morale. Il reste enfin à analyser chacun des sentiments. Nul n'est plus fertile en nuances que l'amour ; mais celui-là ne doit rien ignorer de l'amour humain qui entreprend de nous guider dans l'amour divin. Il est dans l'*Introduction* telles descriptions minutieuses des manèges de la galanterie, des progrès de l'amour, des commencements d'une passion

qu'on ne s'étonnerait pas de trouver dans le livre sur « l'honneste amitié ». Par là Philothée est sœur d'Astrée. C'est cette expérience du monde, et c'est cette connaissance du cœur qui vont faire de saint François un admirable directeur de conscience.

La méthode de l'*Introduction à la vie dévote* est essentiellement pratique. François de Sales n'oublie jamais qu'il ne doit pas tendre à l'idéal de la piété du cloître. Sa Philothée est du monde; il ne lui interdit rien de ce qui dans la vie du monde peut s'accorder avec l'honnêteté. Il ne proscrit pas les amitiés particulières, et il recommande même les conversations. Il autorise les divertissements et amusements, non pas sans doute les jeux de hasard et d'argent, mais les fêtes, les spectacles et le bal. D'autre part, il se déclare nettement l'ennemi des austérités corporelles, jeûnes immodérés, haires et disciplines. Il redoute tous les excès et l'excès d'abord de la dévotion. Il ne veut pas d'une piété ambitieuse et signale le danger des voies extraordinaires. Ces prétentions si hautes et si relevées lui semblent grandement sujettes aux illusions, tromperies et déceptions; et il n'ignore pas à quoi on s'expose pour avoir voulu faire l'ange. Quelques-uns pensent qu'il n'est pas de piété sans les extases et les ravissements en Dieu. Or, ce ne sont pas là des vertus, mais bien plutôt des récompenses, qu'à peine peut-on souhaiter et auxquelles

en tout cas on ne doit pas prétendre. « Laissons les suréminences aux âmes surélevées. » Cherchons les moyens sans plus d'être gens de dévotion, hommes pieux, femmes pieuses. Ces moyens sont tout près de nous, et comme à portée de la main. Au lieu d'aspirer aux vertus sublimes et sans usage, contentons-nous des vertus moindres qui sont d'un emploi journalier. Soyons humbles, patients et serviables, acceptons avec résignation les menues épreuves et les ennuis quotidiens; cela même est déjà la dévotion. Encore cette dévotion varie-t-elle d'après les individus. Elle suit le rang que nous tenons dans le monde, s'accommode aux devoirs de notre profession, différente pour le soldat, pour l'avocat, pour le médecin. Elle varie d'après le degré de perfection où nous sommes arrivés. Ce qui est mauvais chez l'un peut être bon chez l'autre. François de Sales est très persuadé de ce que nous appellerions la relativité de la dévotion. Il ne veut pas tomber dans l'erreur de saint Bernard, qui « sollicitait tellement les pauvres apprentis à la perfection qu'à force de les y pousser il les en retirait ». Il ne veut pas trop demander d'abord, afin d'obtenir tout ce qu'il demande, et afin de pouvoir chaque jour demander un peu davantage. Guidée par cette sage et prudente méthode, l'âme s'acheminera pas à pas et par progrès vers un état de plus en plus voisin de la perfection, pour

arriver quelque jour à la complète union avec Dieu.

Ce qu'il y a à la base d'une pareille méthode de direction, c'est la croyance que nous avons une inclination naturelle à aimer Dieu, ou, pour tout dire, que la nature humaine est bonne. Certes, François de Sales nous dit qu'il a fait choix d'une âme qui a déjà le désir de la dévotion. Mais qui ne voit combien serait diminuée la portée du livre s'il ne s'adressait qu'au pécheur déjà plus d'à moitié converti ? Philothée nous intéresserait médiocrement si elle n'était qu'un pseudonyme de Mme de Charmoisy. Elle ne nous intéresse complètement que si elle personnifie l'âme humaine tout entière, avec la diversité de ses instincts, avec son mélange de bonnes et de mauvaises inclinations. En fait, c'est bien de quoi il s'agit. L'auteur de l'*Introduction* est d'avis que dans notre nature les bonnes inclinations prédominent. La nature humaine, de façon générale, est bonne ; elle l'est particulièrement en chacun de nous. Il arrive que nous soyons mécontents d'être tels que nous sommes, et que nous regrettions de n'avoir pas meilleur esprit et meilleur jugement. Ce sont vains regrets et désirs frivoles. Il n'est pour chacun que d'accepter le naturel qu'il a reçu et de « cultiver le sien tel qu'il est ». Nous n'avons pas le droit d'être rudes à nous-mêmes ; si nous avons mal fait, il ne faut pas nous

courroucer et nous dépiter; mais la douceur est un devoir envers nous autant qu'envers les autres. Enfin il ne faut jamais perdre courage. Il se peut qu'il y ait dans notre marche vers la perfection comme des temps d'arrêt. Parfois nous nous trouvons sans force et sans goût pour la vertu. Nous avons des sécheresses et des stérilités d'âme. N'ayons pour cela ni inquiétude ni tourment. Attendons en patience le retour des consolations. Suivons notre train... Aussi bien l'attrait par lequel la vertu nous séduit est l'attrait lui-même du plaisir. « Les vertus ont cela d'admirable qu'elles délectent l'âme d'une douceur et suavité non pareilles, après qu'on les a exercées... O vie dévote, que vous êtes belle, douce, agréable et souefve ! Vous adoucissez les tribulations et rendez souefves les consolations. Sans vous, le bien est mal et les plaisirs pleins d'inquiétudes, troubles et défaillances. » La dévotion est une volupté comme les autres, différente seulement en ce qu'elle est plus complète et qu'elle n'est pas trompeuse. L'âme est bonne; c'est pourquoi elle trouve satisfaction dans le bien. Telle est la conclusion où aboutit François de Sales, et tel avait été pareillement son point de départ. C'est la doctrine elle-même de l'optimisme.

Cette considération d'un optimisme foncier, c'est par où tout s'explique chez François de Sales et jusqu'aux sourires de son style. C'est la source

également des objections qu'on lui a adressées. Les jansénistes s'émurent du succès d'un livre qui allait recommandant une dévotion aisée. On a pu dire qu'il y avait une sorte de filiation de l'auteur de l'*Introduction* à Fénelon, et par delà jusqu'aux philosophes du XVIIIe siècle. La question est trop grave et elle va trop loin pour qu'on songe ici à l'examiner à fond. Je me borne à présenter quelques remarques, non certes pour justifier ce « docteur de l'Église », qui n'a pas besoin qu'on le défende, mais pour faire mieux entendre la véritable signification de son œuvre.

D'abord on se tromperait étrangement si l'on croyait que pour avoir prêché la dévotion aux gens du monde il se soit résigné à leur recommander une dévotion mondaine. Il n'en est rien. François de Sales n'est pas de ceux qui diminuent, qui amoindrissent et qui abaissent la dévotion afin de la faire passer. Il n'est pas de ceux qui mettent des coussins sous les coudes des pécheurs. S'il tient compte de notre faiblesse, il ne lui fait pas de concessions. Il ne faudrait pas ici se laisser tromper par l'agrément de la forme et par la douceur insinuante du langage. En lisant les lettres de François de Sales à Mme de Chantal, on s'aperçoit aisément qu'il n'était pas un directeur indulgent. D'ailleurs il suffit pour s'en convaincre de lire avec quelque attention l'*Introduction à la vie dévote*. Il n'admet

sur aucun point de défaillance; il ne compose pas avec nous, et, bien loin d'affaiblir le ressort de la volonté, ce qu'il demande et ce qu'il exige, c'est un effort de tous les instants et c'est une continuelle surveillance. Nul n'a vu mieux que lui les dangers de la contemplation. Nul n'a raillé d'une façon plus implacable je ne sais quel sentimentalisme religieux et quelle dévotion larmoyante. Nul ne s'est élevé avec plus de force contre les surprises de l'imagination et des sens. La piété qu'il recommande est une piété raisonnable, et saine, et bien portante.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que l'auteur de l'*Introduction* s'adresse à tout le monde et qu'il désire amener à la pratique d'une vie religieuse le plus grand nombre de personnes possible. Cela même déterminait par avance le caractère de son enseignement. Ils ne sont pas nombreux ceux qu'attirent les rigueurs de l'ascétisme, et il faut s'attendre à ne réunir que peu de gens quand on les invite à chercher Dieu en gémissant. Au lieu de désespérer le pécheur par le spectacle sans cesse renouvelé de son impuissance, peut-être le moyen est-il plus efficace qui consiste à lui faire prendre conscience des meilleures inclinations qui sont en lui, afin de les développer par là même et de les fortifier. — Sans doute il serait tout à fait à souhaiter qu'on pût parler aux hommes du devoir seulement et point de la récompense, de la vertu toute seule et

point du bonheur. Hélas ! c'est l'infirmité de notre condition que nous y aspirions toujours. En vain la religion a déplacé cet objet de tous nos rêves et elle l'a rejeté dans l'au delà d'une autre vie. L'âme humaine a gardé le désir d'un bonheur terrestre qui serait comme l'avant-goût des félicités qui l'attendent plus tard et ailleurs. Que faire donc? Et n'est-ce pas encore ce qu'on peut trouver de plus relevé que de placer le bonheur dans l'accomplissement du devoir et la volupté elle-même dans la dévotion ?

Aussi bien est-ce sur ses effets que se juge un livre de morale. Peut-être n'est-il pas très difficile d'imaginer ce que serait la Philothée de saint François prenant visage et prenant corps, et de voir comme elle marcherait parmi les femmes de chair. Soit qu'il ait eu réellement devant les yeux l'image de celle à qui s'adressaient d'abord ses conseils, ou soit qu'à la manière des poètes il l'ait créée avec l'étoffe de ses rêves, on se la représente telle qu'elle pourrait être. Ce n'est pas l'ignorante, l'ingénue aux yeux sans regard où rien des choses ne se reflète, ni ce n'est l'orgueilleuse dont la hautaine piété n'est qu'un nom qu'elle donne à son amour-propre et à la sécheresse de son cœur; et ce n'est pas davantage la mystique dont les ardeurs inquiétantes laissent à redouter le jour où, changeant de direction, elles s'égareraient vers la créature. On ne lui

a pas enseigné que, pour aimer Dieu, il fallût d'abord mourir au monde. Elle s'occupe du train de ce monde, et parfois même elle s'en amuse. Elle sait que la santé est un bien, et qu'il est d'autres biens encore pour lesquels il serait puéril ou dangereux d'affecter un dédain trop complet. Certes elle met les perfections de l'âme fort au-dessus de celles du corps; mais elle ne croit pas qu'elle ait le devoir de travailler à se faire laide et malpropre. Elle est active et elle est gaie. Elle cause, et à l'occasion même elle plaisante. Seulement, tandis que pour les autres toute la vie tient dans ce mouvement ou dans cette agitation, elle ne fait que se prêter où les autres se donnent, et elle se retrouve, le moment venu, dans l'intime retraite où elle n'admet avec elle que les pensées sérieuses. Elle n'a pas renoncé aux attachements humains; elle n'aurait pas les yeux secs en conduisant le deuil de son enfant, et elle déteste comme nous ce stoïcisme contre nature et ces scandaleuses bravades de résignation. Elle est mère aussi tendre. Elle est épouse non moins aimante. Mais elle sait aimer sans inquiétude. La piété qu'elle a ne fait que rendre plus aimables ses vertus; elle n'a garde d'ailleurs d'être sans défaut, et elle a conscience de sa faiblesse. Jusque dans sa piété elle est femme, elle met de la tendresse dans sa dévotion avec quelque ingéniosité. Et vraiment ce qu'elle aura eu de meil-

leur dans la vie, c'est de là qu'il lui sera venu. Car l'heure sonne pour toute créature, et un moment arrive dans les existences les plus unies où il semble que tout nous manque à la fois et où nous cherchons vainement une raison qui nous rattache à cette vie trop douloureuse. C'est alors qu'elle se réjouit de n'avoir pas laissé se perdre le seul bien qui ne trompe pas. Elle se trouve forte dans l'épreuve ; souffrante sans doute, mais non du moins sans recours contre la souffrance. Et qui sait? L'homme s'imagine longtemps qu'il fait œuvre d'esprit viril en faisant montre d'esprit fort : il ne se confie qu'à sa raison dont il est fier, et ne croit qu'à la science dont il est vain, jusqu'au jour où, frappé par beaucoup de ruines et surpris de s'être trouvé débile quand il se croyait sûr de son courage, il s'abandonne à celle qu'il a reconnue meilleure que lui, afin qu'elle le ramène à Dieu...

L'*Introduction à la vie dévote* n'est pas seulement un livre du XVIIe siècle. C'est encore un livre d'aujourd'hui. Il n'a pas cessé d'être dans beaucoup de mains. Tandis que presque tous les livres de piété, dont peut être faut-il excepter un traité de Bossuet et quelques lettres de Fénelon, n'appartiennent plus qu'à l'histoire des lettres ou à l'histoire de la religion, le livre de saint François continue d'initier à la spiritualité celles qui y aspirent et qui en sont dignes. Il est encore efficace et

salutaire. Il agit et il vit. Or on sait qu'à mesure qu'ils vivent les livres se transforment et s'enrichissent. Les œuvres de l'esprit reflètent les esprits par où elles passent. Nous ne les voyons plus seulement en elles-mêmes, mais aussi à travers les émotions et les sentiments qu'elles ont éveillés. C'est pourquoi peut-être était-il impossible de parler du livre de saint François sans quelque prévention favorable et sans une sorte de tendresse. C'est qu'à travers ses pages flotte un peu de l'âme de toutes ces femmes qui depuis trois siècles les ont méditées, — des plus distinguées d'entre nos femmes et des meilleures.

15 avril 1894.

« L'ÉGOÏSME » DE MONTAIGNE

Il y a de très grands écrivains, qu'on a lus, qu'on ne cesse pas d'admirer, auxquels on revient à l'occasion, dont on commente la pensée quand le moment s'en présente, mais dont l'œuvre vous reste comme extérieure. D'autres, qui peut-être ont moins de puissance, ont un charme qui s'insinue, en sorte que désormais et pour toujours on sent leur pensée vivre au plus intime de soi. Montaigne est l'un de ces charmeurs, et le premier d'eux tous. Pour s'être une fois prêté à la séduction de son esprit, on en devient le prisonnier. Parmi ces fidèles qu'il a captivés on compte peu de femmes ; car, pour être aimé des femmes, il ne suffit pas d'en avoir médit : il y faut encore la manière. Les jeunes gens non plus ne fréquentent guère chez lui. Mais ceux qui sont engagés déjà sur l'autre versant de la vie, qui ont éprouvé la vanité de beaucoup de choses et ne veulent plus être dupes, qui s'approchent du terme, sans illusions comme sans colère, sans appréhensions tragiques et sans un attachement assez ferme aux suprêmes espérances, ceux-là

trouvent dans la sagesse de l'auteur des *Essais* le modèle dont leurs yeux ne se détournent plus. Nous trouvons un témoignage de cette sorte d'attrait dans le livre que M. Stapfer vient de publier sous ce titre : *la Famille et les amis de Montaigne* [1]. S'étant fait, voilà deux ans, le biographe de Montaigne, M. Stapfer n'a pu se résoudre à prendre congé de lui. Faute de pouvoir s'éloigner définitivement du sujet, il a trouvé ce biais d'y revenir dans des « causeries autour du sujet ». Ce sont des causeries en effet, autour d'un sujet et autour de tous les sujets, ingénieuses, et paradoxales de propos délibéré. L'auteur nous expose sa méthode : « c'est de scandaliser l'innocence, d'inquiéter la foi, de troubler la paix des esprits et de leur faire un peu violence afin de les forcer à la réflexion et au doute, discourant à tort et à travers, de tout et du reste. » Cette méthode, en tant qu'elle s'applique à l'enseignement, pourrait bien n'être pas la meilleure. Mais sans doute il n'y faut voir qu'un hommage de plus rendu à l'esprit de Montaigne.

La famille de Montaigne, c'est d'abord sa « maison », et ce sont ceux qu'il appelle ses ancêtres. Le premier en date de ces ancêtres vendait du poisson salé rue de la Rousselle, à Bordeaux. Il

1. *La famille et les amis de Montaigne*, par M. Paul Stapfer, 1 vol. in-12. Hachette.

en vendit tant et si bien qu'il put acheter, le 10 octobre 1477, les maisons nobles de Montaigne et de Belbeys en la châtellenie de Montravel, avec les vignes, bois, terres, prés et moulins y attenant. Cela permit plus tard à son arrière-petit-fils d'oublier son nom patronymique et roturier d'Eyquem et de peindre dans la chapelle de son château de superbes armoiries en couleurs jaune et noir : « Je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lion de même, armée de gueules, mise en fasce, etc. » Ce philosophe était d'une vanité puérile. Ce n'est pas, quoi qu'on en dise, ce qui nous le fait aimer. — Le père de Montaigne était un homme de grand mérite, esprit original et cerveau à idées ; son fils lui doit beaucoup et n'a pas manqué de le reconnaître. En revanche il ne nous a jamais parlé de sa mère, qui pourtant lui a survécu. Cette mère était d'origine juive; un frère et une sœur de Montaigne furent protestants. C'est un trait à retenir que le moraliste ait trouvé dans l'intérieur même de sa famille, avec le spectacle de la diversité des religions, le conseil de la tolérance. Il se maria, l'heure venue, sans enthousiasme mais avec conviction. Il pensait que le mariage est la maîtresse pièce de l'ordre social, et qu'il convient, là comme ailleurs, de se conformer à l'usage. On se marie non pour soi, mais pour sa postérité, pour sa famille; et le mariage est, tout compte fait, une

condition supportable, pourvu que l'amour en soit banni. Montaigne perdit des enfants en bas âge et n'éleva qu'une fille : Léonor. Elle semble n'avoir eu qu'un médiocre souci de la gloire paternelle et n'a guère de titres à notre souvenir. La fille d'alliance de Montaigne a fait tort à sa fille selon la nature.

Par eux-mêmes ces comparses ne nous intéressent pas ; c'est Montaigne que nous voulons retrouver dans ses rapports avec eux. C'est bien à lui en effet que M. Stapfer nous ramène sans cesse ; son livre n'est pas si librement composé qu'il n'y circule une idée générale. M. Stapfer s'est efforcé sinon de détruire, au moins de reviser la légende qui fait de Montaigne un égoïste. C'est une thèse qui peut se soutenir, bien entendu, mais qui a chance en outre d'être voisine de la vérité. Regardons-y à notre tour. Montaigne a parlé maintes fois de son père avec la tendresse la plus respectueuse et la reconnaissance la plus émue. S'il ne nous a rien dit de sa mère, on peut le regretter sans aller voir dans ce silence la preuve d'une exceptionnelle sécheresse de cœur ; c'est qu'il n'attribuait que peu de part à l'influence de la femme dans la formation intellectuelle et morale de l'homme, étant d'avis « qu'une femme est assez savante quand elle sait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari ». Pour ce

qui est de la fidélité conjugale, il ne se pique pas de l'avoir toujours observée; ou plutôt il tient à ce que nous sachions le contraire. Cela ne l'a pas empêché d'être un bon mari. Il savait gré à Mlle de Montaigne d'être une ménagère entendue et une bonne femme. « Il n'en est pas à douzaines, comme chacun sait, et notamment aux devoirs de mariage. » Il a eu pour elle mieux que de l'estime. Il lui donne le titre de sa meilleure amie, lui qui entendait plus qu'aucun autre à ce nom d'ami. Et quand il nous peint cette douce société de vie qu'est le mariage fondé sur l'amitié, nous pouvons croire que cette fois encore c'est son histoire qu'il nous conte. La façon dont il nous dit qu'il a perdu en nourrice deux enfants ou trois, sans se bien souvenir du nombre, ne laisse pas que de nous choquer; mais c'est que la fibre paternelle est devenue chez nous extraordinairement sensible, sans d'ailleurs qu'il soit prouvé par là que les parents d'aujourd'hui fassent leur métier beaucoup mieux que ceux d'autrefois. Montaigne ne s'est pas désintéressé de l'éducation de sa fille; il y a appliqué les mêmes principes de douceur dont il avait lui-même éprouvé le bienfait. Enfin on a tout dit sur son amitié pour la Boëtie; et ce pouvoir de mourir à soi-même pour vivre en autrui n'est certes pas d'un égoïste. Il reste cette affaire de la peste de Bordeaux; Montaigne se trouvait hors de la ville, en bon air;

il jugea inutile de rejoindre son poste et de s'exposer à la contagion. Nous n'avons garde de l'en excuser. Encore est-il juste de tenir compte de la différence des temps; ce qui d'après nos idées actuelles passerait pour désertion n'étonna ni ne scandalisa personne. Le contraire eût été tenu pour marque d'héroïsme. Montaigne ne se donne pas pour un héros : « En quelque manière qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fust-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculast. » Cette attitude évidemment n'est pas la plus noble qui se puisse concevoir. Mais la peur des coups est à l'homme un instinct naturel. Montaigne ne prétend pas être au-dessus de la moyenne. De même qu'on lui ferait trop d'honneur en lui attribuant le mérite, dont au surplus il ne se souciait pas, d'une extrême sensibilité, de même il n'a guère dépassé la mesure au-delà de laquelle l'égoïsme devient un défaut qu'on remarque.

Que Montaigne ait été un bon fils et un père attentif, cela certes ne nous est pas indifférent. Mais il y a une question singulièrement plus intéressante et d'une autre portée : c'est celle de l'égoïsme intellectuel de Montaigne. L'auteur des *Essais* se prend lui-même pour le sujet de son livre. Il se met en scène, il se raconte au public. Il étale ce moi haïssable. Jansénistes et prédicateurs le lui ont au XVIIe siècle durement reproché : « Le sot projet

qu'il a de se peindre! » s'écrie Pascal. Et les auteurs de la *Logique de Port-Royal :* « Un des caractères les plus indignes d'un honnête homme est celui que Montaigne a affecté, de n'entretenir ses lecteurs que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladies, de ses vertus et de ses vices... il ne naît que d'un défaut de jugement aussi bien que d'un violent amour de soi-même. » L'exemple de Montaigne a été abondamment suivi. Notre littérature a été comme inondée par le débordement des confessions, mémoires intimes, souvenirs personnels, et autres produits de l'outrecuidance et de la sottise. La responsabilité n'en remonte-t-elle pas jusqu'à notre moraliste? et n'a-t-il pas par avance autorisé de son nom ceux qui, avec moins de légèreté, ont fait une œuvre au fond pareille à la sienne?... C'est l'une des questions qui se posent à propos de Montaigne, et c'est le reproche dont on peut — en partie du moins — le justifier.

Je n'oublie pas que Montaigne, au cours de son livre nous donne sur lui-même des détails que nous ne lui demandions pas, que nous nous serions très bien passés de connaître, ou que peut-être nous aimerions à ignorer. Il nous fournit sur ses facultés, sur ses goûts, sur ses talents d'homme d'intérieur et ses talents de société les renseignements les plus inutiles : c'est par exemple qu'il a la mé-

moire courte et la vue longue, qu'il est inapte au ménage, ne sait compter « ny à get ny à plume » et ne fait pas la différence « d'entre les choux et les laictues de son jardin », ou encore qu'il trouve le jeu d'échecs trop difficile et n'aime pas à perdre aux cartes. Il nous dit comment il règle sa dépense et aussi ce qu'il aime chez ses maîtresses et comment il se conduit avec les femmes. Nous savons par lui qu'il est d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, qu'il a l'oreille petite, la barbe épaisse et brune, couleur d'écorce de châtaigne, les mains gourdes et les jambes velues, une peau qui de soi n'avait pas de senteur, mais à laquelle toutes les odeurs s'attachaient de la façon parfois la plus compromettante. Par lui toujours nous sommes informés qu'il a perdu une dent passé cinquante ans, qu'il aime le poisson, qu'il boit un grand coup à la fin du repas, qu'il ne peut supporter d'aller en voiture, qu'il est sujet au soulèvement d'estomac et toutefois qu'il n'a pas voulu pour remédier à cet inconvénient qu'on lui sanglât le bas du ventre. Il nous instruit de ses digestions et de ses coliques. « Il a vraiment eu raison, dit Mlle de Gournay, de montrer comme il se gouvernait en l'amour, au devis, à la table, voire à la garde-robe... » Cette vieille demoiselle était d'une intrépidité que nous admirons sans pouvoir la partager; nous nous refusons à la suivre jusque-là. Du moins

Montaigne n'a-t-il pas cherché à se faire gloire du cynisme de certains aveux. Ses confidences partent non de forfanterie, mais plutôt de naïveté. Il se peut qu'ayant formé le projet de se peindre, il ne se soit pas cru en droit d'effacer complètement du portrait les traces de la commune misère. Prenons garde aussi que notre badauderie s'amuse de ces menus détails autant que s'y complaît la vanité de l'auteur. Il ne faut pas qu'ils nous donnent le change et nous empêchent d'apercevoir le véritable dessein du moraliste.

Celui-ci a bien prévu les objections qu'on ne manquerait pas de lui faire et que peut-être lui ferait-on avec quelque apparence de raison. « La coutume a fait le parler de soy vicieux, et le prohibe obstinément, en hayne de la ventance qui semble tousjours estre attachée aux propres témoignages. » Et ailleurs : « De s'amuser à soy il leur semble que c'est se plaire en soy, de se hanter et pratiquer que c'est se trop chérir. » Pourquoi est-ce qu'il s'est s'exposé à ce reproche sinon parce qu'il a conscience à part lui de ne pas céder uniquement au plaisir mesquin et par trop indigne d'un homme d'esprit de se donner en spectacle et d'occuper la scène ? Il se rend compte qu'il fait une œuvre nouvelle : « C'est le seul livre au monde de son espèce et d'un dessein farouche et extravagant. » Pourquoi est-ce qu'il y persévère et qu'il la mène

àbout, sinon parce qu'il s'assure que l'extravagance en sera rachetée par le profit solide qu'il en retirera ?

En fait, l'un des traits qui caractérisent le mieux Montaigne, c'est sa curiosité de l'âme humaine. Il se peut bien qu'il se soit refusé à s'embarrasser de questions qui, d'après lui, dépassent la portée de notre raison et dont la recherche stérile, condamnée par avance à ne pas aboutir, ne peut nous apporter que trouble et que déceptions. Il n'en est que plus soucieux d'explorer en tous sens le champ laissé à notre connaissance. Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'âme considérée dans son essence? Quelle destinée l'attend au lendemain de la mort? C'est affaire aux théologiens de nous le dire et il est prudent de s'en remettre de ces matières à l'autorité de l'Église. Mais nous vivons et nous mourrons; nous sommes en rapport avec les hommes et en contact avec les choses; nous sommes aux prises avec la souffrance, en butte aux hasards de la fortune, et nous voulons être heureux. Comment est-ce que les hommes se comportent en présence des accidents qui forment la trame de la vie humaine, depuis qu'il y a une humanité, dans tous les temps et dans tous les pays? Quelle est la formule la plus approchante du bonheur et quel est le plus sûr moyen pour arriver sans secousse au moment qui décide lui seul de tout? A tous ces problèmes de la

vie pratique nul n'a cherché la réponse avec plus d'ardeur et de patience que Montaigne. Il s'est adressé à tous ceux qui pouvaient lui apporter quelque utile renseignement, il a varié et multiplié l'information. Il interroge ceux que le hasard met sur sa route et fait parler ceux qui passent près de son château. Il a chez lui un homme qui a demeuré dans la *France antartique*, et par son intermédiaire il lie conversation avec plusieurs matelots et marchands qui l'avaient accompagné dans ce voyage. Ce lui est un moyen de s'enquérir des coutumes de pays que nous tenons pour barbares et de les comparer avec les nôtres. Y a-t-il dans le voisinage quelque phénomène autour duquel s'attroupent les badauds ? il suit la foule. Il recueille les anecdotes qui courent le pays, et dans le récit qu'on lui en fait tâche à démêler quelque signification morale. C'est le même soin qui le guide à travers ses lectures. De là vient son goût pour les historiens et pour ceux-là surtout qui, tels qu'un Plutarque, se sont attachés moins à reproduire l'appareil extérieur des événements et à décrire le décor qu'à enregistrer ces traits par où se découvre l'intérieur de l'homme. « Les historiens sont ma droitte bale : car ils sont plaisans et aysés; et quant et quant l'homme en général de qui je cherche la connaissance y paroist plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu. » La connaissance de l'homme en général, tel est bien en effet le but

qu'il s'est proposé. Celui qui nous confesse qu'il n'a que lui pour visée à ses pensées est le même qui définit avec précision et d'un mot le sujet de son étude. Ce sujet, c'est l'homme.

Mais les rapports des historiens, les récits des voyageurs, les dépositions des témoins, ce ne sont, pour qui veut connaître l'homme, que de bien insuffisantes ressources. Tous les jugements qui se font des apparences externes sont merveilleusement incertains et douteux. Nous nous formons une opinion sur un homme d'après quelques traits que nous connaissons de sa vie; nous introduisons dans cette vie une unité factice et qui n'existe que dans notre esprit; nous faisons dépendre toutes ses actions de quelques principes, toujours les mêmes, et de deux ou trois facultés dominantes; au contraire c'est la loi de notre nature d'être ondoyante et diverse, et d'offrir des aspects toujours différents. « Pour juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace. » Cela ne suffit pas et encore faudrait-il pénétrer jusqu'aux mobiles qui inspirent la conduite de chacun et donnent à des actes, les mêmes en apparence, une signification tout opposée. C'est une remarque que nous avons faite bien des fois. On nous a fait honneur de mérites que nous n'avions pas et d'intentions dont nous ne nous étions pas avisés, on a rapporté à notre prudence ce qui était un effet du

hasard, on a mis sur le compte du courage ce qui ne partait que d'insensibilité, ou peut-être à l'inverse. « Quand on juge d'une action particulière, il faut considérer plusieurs circonstances et l'homme tout entier qui l'a produite avant la baptiser. » C'est la vie intérieure qui donne à l'autre sa signification et son prix. Mais ici nul regard ne pénètre que le nôtre, et notre témoignage est seul recevable. Nous n'atteignons directement que nous seuls. Et qui veut saisir la réalité elle-même, aperçue sans intermédiaire dans la continuité vivante de son développement, n'a d'autre recours que celui de l'observation intérieure. Cette étude est la seule qui ne trompe pas et d'où nous puissions rapporter des documents dont on ne contestera pas la valeur. Car le monde est plein de gens qui nous font des contes de pays où ils ne sont pas allés; mieux feraient-ils de nous entretenir d'un coin de cette terre si petit qu'il fût, mais qui fût leur coin familier. « Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils veulent jouir du privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudraye que chacun écrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait : non en cela seulement, mais en tous autres subjects. » Parti du désir d'embrasser la connaissance de toute l'humanité, Mon-

taigne est ramené à se replier sur lui-même.

Son livre lui est ici d'un grand secours; à vrai dire, c'est à quoi il lui sert, c'est à mener cette enquête qu'il fait sur son propre compte. Cherchant à se peindre pour autrui, il est obligé de se peindre d'abord à ses propres yeux et de démêler avec plus de netteté qu'il n'avait fait les traits de sa physionomie. Il y a en lui toute sorte d'idées mal débrouillées, d'aspirations encore confuses, de remarques restées vagues; il en prend peu à peu conscience et fait le jour dans ces ténèbres. Au cours de ce travail qu'il opère sur lui il devient, par là même et par suite, différent. L'auteur se modifie à mesure que son livre s'avance, en sorte qu'on ne sait s'il l'a davantage composé à sa ressemblance ou s'il ne s'est plutôt modelé sur lui. « Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict. Livre consubstantiel à son autheur. » Ils ont vécu de compagnie. Montaigne s'est envieilli depuis le jour où il avait commencé de se prendre lui-même pour objet de ses méditations. « Ce n'a pas été, nous dit-il, sans quelque nouvel acquest. J'y ay pratiqué la colique par la libéralité des ans. » Il y avait gagné quelque autre chose encore. Nous pouvons en juger. Ce serait ne pas comprendre les *Essais* que de n'y pas apercevoir le progrès qui s'y fait dans la pensée du moraliste. L'ouvrage a été composé peu à peu, les deux premiers livres d'abord,

auxquels s'en est venu par la suite ajouter un troisième; les chapitres se sont enflés de remarques ou de citations nouvelles, des passages ont été remaniés, des phrases refaites, et tout l'aspect a changé grâce aux œillades fréquentes que l'écrivain, tout insouciant qu'il en veuille paraître, ne cessa d'envoyer à son livre. En se plaçant à ce point de vue, en tenant compte des dates, en comparant les éditions, on s'aperçoit que la manière de Montaigne est devenue plus libre et sa pensée plus hardie. Cela déjà pour lui n'est pas un mince profit, et il peut se rendre le témoignage qu'il n'a pas perdu son temps.

Il reste à savoir si, par ce chemin, le moraliste s'est rapproché de son but, et si l'étude qu'il fait de lui-même lui a servi pour atteindre à cette connaissance de l'homme dont le désir est ce qui l'a d'abord sollicité à penser et qui a donné le branle à son esprit. Nous ne connaissons que nous-mêmes; mais en nous-mêmes n'atteignons-nous pas plus que nous? N'y a-t-il pas un fonds commun, qui d'un homme à l'autre ne varie pas, et qui est précisément le caractère de l'humanité? Cela ne fait de doute pour personne et pas davantage pour ceux-là qui s'amusent à soutenir qu'aucune de nos pensées ne vaut au delà d'une constatation individuelle. Mais personne aussi n'a aperçu avec plus de clarté, affirmé avec plus de conviction et de vigueur cette foncière ressemblance par laquelle nous commu-

nions tous dans une même nature. « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. » Qu'y a-t-il dans cette forme d'essentiel et d'immuable? Montaigne sait mieux qu'un autre la diversité des humeurs, la bigarrure des coutumes, tout ce qui fait que la société diffère, et qu'elle-même la vérité change d'un versant à l'autre des Pyrénées. Les conditions varient dans lesquelles travaille la pensée, et la matière sur laquelle nous exerçons notre jugement n'est pas la même; mais la faculté de penser et de juger est identique. « Les hommes sont tous d'une espèce, et, sauf le plus ou le moins, se trouvent garnis de pareils outils et instruments pour concevoir et juger. » Tout l'art devra donc consister à faire porter l'attention, non pas sur les différences individuelles, mais sur les points communs et à découvrir par delà la mobilité superficielle des apparences le fond solide. C'est aussi bien ce que Montaigne s'est efforcé de faire, et c'est là qu'il nous invite à chercher l'originalité de son œuvre. « Ce ne sont mes gestes que j'escris, c'est moy, c'est mon essence... Les autheurs se communiquent au peuple par quelque marque spéciale et estrangère : moy le premier par mon être universel : comme Michel de Montaigne, non comme grammairien, ou poète, ou jurisconsulte. » Cet être universel, voilà ce qui est d'un intérêt universel. C'est parce qu'il le porte en soi que Michel

de Montaigne devient un objet digne de l'attention de tous. Comme nous avons dépassé la réalité individuelle, nous nous élevons au-dessus de la vérité relative. Ce qui est général est objet de science. Il y a une science de la vie ; elle est incomparablement plus utile et de plus de prix que les autres. Pourquoi donc n'aurait-on pas le droit de faire part aux autres hommes de ses progrès dans cette science de l'homme et de la vie ?

Nous voilà assez loin, semble-t-il de cet égoïsme qu'on a coutume de reprocher à Montaigne. Nous touchons ici à quelque chose de fondamental. Peut-être n'était-il pas indifférent de rappeler que celui de qui se recommandent comme de leur ancêtre les dilettantes et les partisans de l'impressionnisme en littérature a porté si nettement témoignage de l'universalité de notre nature. C'est par là également qu'il diffère de la manière habituelle des faiseurs de confessions.

Ceux-ci ont pour dessein principal de se distinguer et de se mettre à part. Ils ont conscience de réunir en eux un ensemble de qualités, ou peut-être un concours de défauts dont le pareil, qui ne s'était pas encore vu au monde, ne s'y rencontrera pas une seconde fois. Ils sont un exemplaire unique. C'est pourquoi ils convient les hommes à les admirer : c'est le phénomène autour duquel on fait cercle. Aussi sont-ils portés à faire saillir ce qu'il

y a en eux d'original et de particulier ; ils l'exagèrent, ou ils l'inventent au besoin ; ils se composent une physionomie en dehors de l'ordinaire et une personnalité excentrique. Voulez-vous les désobliger? Dites-leur qu'ils ne s'écartent guère du patron commun et qu'à tout prendre ils rentrent assez bien dans l'humanité moyenne. Mais telle est justement la prétention de Montaigne. Il répète à satiété qu'il ne croit avoir aucun mérite singulier, mais plutôt une âme ordinaire. Il se tient pour être de la commune sorte, et il s'en vante. C'est de cette médiocrité même qu'il s'autorise pour entretenir de lui le public; car s'il était de complexion rare et d'une nature à faire s'exclamer les gens, on pourrait le reprendre du reproche d'ostentation ; mais tel qu'il se montre à nous, il n'est pas suspect. Il s'empresse de prévenir et de décourager dès l'abord ceux qui seraient tentés de chercher dans son livre ce qui n'y est pas. Les amateurs de sensations rares n'y trouveraient pas leur compte. Ce n'est ici un livre ni qui puisse réjouir les esprits vulgaires ni qui doive contenter pleinement les excellents esprits : les uns n'y entendraient pas assez et les autres y entendraient trop. Lecteurs et auteur doivent être faits de même, et ceux-là, comme celui-ci, logés entre les deux extrémités. Telle est cette moyenne région où Montaigne estimait que les *Essais* pourraient « vivoter ». Ils y

vivotent, en effet, assez à leur aise et en bonne santé. Et on voit bien quelle est la raison de leur succès. Ils offrent à l'humanité une image d'elle-même où le plus grand nombre peut se reconnaître. Ils sont faits de la même étoffe dans laquelle les hommes se taillent leurs vêtements de tous les jours. Montaigne est pareil à la plupart d'entre nous, sauf qu'il se connaît mieux. Il est avec plus de clairvoyance ce que nous sommes.

Par là Montaigne échappe encore à cet autre défaut de l'égoïsme, qui consiste à faire de l'individu le centre de tout. Juger de tout par rapport à soi, et se faire la mesure de toutes choses, quelle folie! « O l'asnerie dangereuse et insupportable! » opine Montaigne. Pour ce qui est de lui, il ne croit nullement qu'il ait toujours raison; surtout il n'éprouve aucun plaisir à avoir raison lui seul contre tous. A rompre en visière à tout le genre humain, il serait d'avis qu'il y a bien du mauvais goût et une affectation ambitieuse. Il se range volontiers au style commun. Il n'a pas tant de confiance dans ses opinions qu'il veuille les imposer à autrui. Il n'a pas tant de foi dans la vertu de ses idées qu'il en attende la réforme et le bonheur de l'humanité. Il n'est pas avide de renverser l'édifice pour le réédifier à sa guise. Bien au contraire. Il redoute tout ce qui est nouveau parce qu'il est nouveau. Il n'ignore pas que les mœurs sont corrompues, les lois

injustes, les usages monstrueux : « Toutefois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur état, et le danger de ce croullement, si je pouvoy planter une cheville à notre roue et l'arrêter en ce point, je le ferois de bon cœur. » Montaigne est un grand défenseur de l'ordre établi, partisan déclaré de tout ce qui peut entretenir l'harmonie et l'entente. Il n'est pas disposé à jeter l'anathème à la société, au nom de l'individu. Au rebours des égoïstes, il est éminemment sociable.

On voit maintenant quelle est exactement la situation de Montaigne. La description qu'il nous fait de son âme n'est pour lui que le moyen et non le but. Il n'étudie la réalité individuelle que pour la dépasser. C'est vers la vérité qu'il tend, mais il s'y achemine par une voie non encore frayée. Il inaugure la méthode d'observation intérieure. Il en fait, lui vraiment le premier chez nous, un procédé littéraire. On aperçoit sans doute la portée d'une telle nouveauté et comment en cette fin du XVIe siècle elle venait si bien à son heure. Le XVIe siècle est une époque d'érudition et de littérature toute livresque. On est tout à la ferveur qu'inspire l'antiquité retrouvée. On jure sur la parole des anciens et on n'aperçoit l'humanité qu'à travers ce qu'ils en on dit. Leurs sentences tiennent lieu de philosophie ; les anecdotes dont leurs livres sont pleins sont plus familières aux esprits que les événements

qui datent d'hier. Montaigne a beau s'élever contre le pédantisme de ses contemporains; il en est infecté. D'elle-même sa pensée se moule dans une phrase de Sénèque, et c'est à Plutarque qu'il emprunte ses plus beaux exemples. Il se pourrait néanmoins que, parmi tant de contes qui nous sont venus des Latins et des Grecs, il y en eût de saugrenus; et il n'est pas impossible que ces maîtres de la sagesse aient d'aventure laissé échapper quelques sottises. A tout le moins il y faudrait regarder. Il faudrait séparer le bon grain de l'ivraie. Mais quel moyen de contrôle avons-nous ? Et de quel contrôle peut-il s'agir sinon de celui de notre raison ? Il est temps de ne plus se contenter d'une science verbale et vaine, mais d'éprouver par nous-mêmes, de vérifier par notre expérience personnelle, d'éclairer de nos lumières la déposition des anciens. C'est ainsi que le trésor de leur sagesse pourra devenir notre propriété légitime. C'est ainsi que, l'union s'étant faite entre la pensée antique et la pensée moderne, on pourra bientôt comparer justement l'humanité tout entière à un même homme qui vivrait toujours en apprenant sans cesse.

Les habitudes de la pensée de Montaigne sont devenues celles mêmes de notre littérature classique, et, pour la partie morale, cette littérature date des *Essais*. Elle aussi chez les moralistes, chez les prédicateurs, chez les écrivains de théâtre, elle

aura pour instrument l'analyse, pour objet la connaissance de l'homme pris dans ses caractères généraux. Elle se pliera au joug de la raison. Elle aura avec le culte du bon sens la crainte des opinions singulières. Elle sera respectueuse de l'ordre établi, dépendante de la tradition, et se défiera des nouveautés qui ne se recommandent que par ce qu'il y a en elles de nouveau, d'inédit et d'inouï. Ainsi se développera pendant deux siècles la méthode de Montaigne, s'imposant à ceux mêmes qui le méconnaissent et qui le combattent, jusqu'au jour où, le principe ayant donné sans doute tout ce qu'on pouvait en attendre et s'étant épuisé, le moment viendra d'en changer et quelqu'un devra faire le contraire de ce qu'avait fait Montaigne. Ce quelqu'un s'appellera Rousseau.

On a coutume de considérer les *Confessions* comme une suite des *Essais*. C'est une opinion qu'il faudrait corriger en remarquant que d'une œuvre à l'autre il n'y a guère qu'opposition et contraste. Pour ma part, en tâchant tout à l'heure d'indiquer le caractère véritable des *Essais*, je le définissais par comparaison et en antithèse avec les *Confessions*. Dès les premières lignes, nous sommes avertis : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi. »

Cette emphase sonne étrangement à nos oreilles encore tout au charme d'une parole modeste. « Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. » Montaigne ne se targuait pas de ce mérite de la différence, et il aurait eu horreur d'une si farouche solitude. « Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. » Montaigne n'était pas si sûr de lui. Il n'avait pas ces airs de provocation et de défi. Il ne mettait pas sa coquetterie dans le cynisme. C'est Rousseau qui dans son œuvre ne cherche que lui-même; c'est lui qui, en écrivant ses souvenirs, bâtit le monument de son orgueil. Il aura lui seul raison contre tout le monde et contre la raison même. Il ne doutera ni de la bienfaisance de ses conceptions personnelles, ni du droit qu'il a de les faire passer dans l'ordre des faits. Entre le bon sens de Montaigne et l'exaltation de Rousseau il y a la différence de la santé à la folie. Aussi de l'œuvre politique et sociale de Rousseau sortira une Révolution; de son œuvre littéraire, une littérature consacrée à célébrer les droits de l'individu et la valeur esthétique de l'exception.

Aujourd'hui nous ne voyons l'œuvre de Montaigne qu'à travers celle de ses héritiers du XVIIIe siè-

cle; son égoïsme nous apparaît à travers celui de Rousseau, comme ce que nous appelons son « scepticisme » à travers celui de Bayle et de Voltaire. J'ai essayé sur un point d'indiquer la distinction à faire. C'était aller dans le sens où nous conviait le nouveau biographe de Montaigne, de sa famille et de ses amis. M. Stapfer est d'avis que, quoi qu'on puisse tenter pour la détruire, la légende prévaudra. Je crois bien qu'il a raison. Mais c'est que la légende ici n'est pas une déformation de la vérité, elle en est plutôt un grossissement et une simplification. Nous avons montré que Montaigne n'est pas égoïste au sens de n'être curieux que de lui-même; nous aurions été un peu plus embarrassé d'établir qu'il ait senti aucun désir de se dévouer aux intérêts de l'humanité. De même nous nous ferions fort de découvrir dans le prétendu scepticisme de Montaigne des affirmations très précises; mais nous aurions peine à constater chez lui aucun souci de répandre une idée et d'amener les hommes à des manières de penser plus conformes à la justice et au bien. Les nuances dans l'éloignement s'effacent. Ou encore les idées ont une vertu secrète qui se développe avec le temps. En dépit de toutes les différences individuelles, il n'y a que deux familles d'esprits; et Pascal l'avait bien vu. Les uns sont ennemis de la contrainte et de l'effort, soucieux de leur tranquillité toute seule et contents

d'avoir passé sans trop souffrir le peu de temps qu'il nous est donné de vivre. Les autres méprisent ces biens à portée de la main et vont les yeux fixés sur un idéal. Il faut choisir, être avec les premiers ou avec les seconds, se ranger au parti de Montaigne ou à celui d'Épictète. L'humanité va son chemin partagée en deux groupes qui se côtoient sans pouvoir s'unir, qui s'étudient sans pouvoir se comprendre et qui en viennent immanquablement à se haïr.

15 novembre 1895.

LE MOYEN DE PARVENIR

A PROPOS DES MÉMOIRES DE GOURVILLE[1]

Gourville est ce laquais devenu grand personnage qui avait commencé par porter la casaque rouge chez La Rochefoucauld et finit par épouser la fille de son ancien maître. Ses *Mémoires* n'avaient pas été réimprimés depuis longtemps. L'édition qu'on nous en donne est de tous points excellente. Il faut en remercier d'abord l'éditeur, M. Léon Lecestre, qui a revu le texte avec un soin scrupuleux et nous fait profiter dans sa Préface de recherches consciencieuses. Il faut ensuite reporter une partie de l'honneur à la *Société de l'histoire de France.* Depuis plus d'un demi-siècle qu'elle s'est fondée, cette Société n'a cessé de rendre à l'histoire les plus grands services par une série de publications qui sont pour la plupart des modèles d'érudition. Il suffit d'indiquer quelques-uns des grands ouvrages qui sont actuellement en cours de publication : les *Chroniques de Froissart,* pour lesquelles

1. *Mémoires de Gourville,* publiés pour la Société de l'Histoire de France, par M. Léon Lecestre; 2 vol. in-8°; librairie Renouard, H. Laurens, successeur.

M. Gaston Raynaud reprend le travail commencé par le regretté Siméon Luce, le *Brantôme* de M. Lalanne, les *Chroniques de Jean d'Auton* publiées par M. de Maulde, l'*Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné* publiée par M. le baron de Ruble, les *Mémoires de Villars* publiés par M. le marquis de Vogüé, d'autres encore sur lesquels nous serons heureux d'avoir quelque jour à revenir. Pour ce qui est des *Mémoires* de Gourville la critique tant historique que littéraire les a, dans ces derniers temps, un peu négligés. On se convaincra, en les relisant dans la nouvelle édition, qu'ils ne méritaient pas ce dédain et qu'ils sont dignes de l'attention qui ne va pas manquer de leur revenir.

Ces mémoires sont tout à fait agréables à lire. Non certes que Gourville soit un écrivain ; mais il n'y prétend pas. Son éducation littéraire n'avait pas été poussée très loin : « Ma mère, après la mort de mon père, me fit apprendre à écrire et me mit en pension chez un procureur à Angoulême à l'âge de dix-sept ans, où je ne demeurai au plus que six mois. » Ce fut tout. Par la suite, Gourville mena une vie suffisamment occupée : il ne lui resta pas de temps à dépenser pour les belles-lettres. Aussi, très persuadé de son ignorance, ne soigne-t-il pas son style. Il lui suffit de se faire aisément entendre. Les contemporains admiraient

le naturel de sa narration. Nous en goûtons vivement la clarté. C'est que Gourville écrit dans la meilleure époque de la langue française; c'est ensuite qu'il a dans l'esprit une précision singulière, augmentée encore par la continuelle pratique des affaires, et c'est qu'il est doué d'une mémoire surprenante. A soixante-dix ans, relevant à peine d'une attaque d'apoplexie, il ne se trompe ni sur les faits ni sur leurs dates, n'embrouille ni les événements ni leurs causes, et ne commet que des omissions volontaires.

Il écrit pour sa satisfaction particulière, afin que cela l'amuse. Il est forcé au repos, par suite d'une maladie qui lui est venue « pour s'être frotté du talon gauche au-dessus de la cheville du pied droit ». Il prend plaisir à revivre les aventures du temps où il pouvait se servir de ses jambes et où il s'en servait avec une agilité remarquable pour grimper aux plus hauts degrés de la fortune. Et il a beau ne nous conter d'autre histoire que la sienne, comme il a vu beaucoup de choses et connu beaucoup de gens, la physionomie de son temps s'y reflète assez bien. Surtout ce qui fait le charme de cette autobiographie, c'en est l'accent de sincérité. Gourville n'a pas de parti pris. Il est heureux, condition essentielle pour être impartial. Il est content de soi : il n'a donc contre les autres ni haine, ni même de rancune. Il doit trop à la vie pour en noircir le tableau, et il

connaît trop bien le cœur des hommes pour en présenter une image embellie. Il n'a pas de vanité. Il ne se compose pas une attitude. Il ne pallie pas ses fautes. Il confesse des tours pendables avec une franchise qui est non du cynisme, mais l'insouciance d'un homme resté toujours parfaitement étranger à la distinction du bien et du mal. On se sent en confiance avec lui. On a pour sûre garantie son absence complète de sens moral.

Les mémoires de Gourville sont les « mémoires d'un parvenu ». Il est toujours intéressant de voir comment un homme, à force de bonne volonté et de persévérance dans l'intrigue, a su réparer l'injustice de la destinée. Mais en outre un pareil récit a une portée plus générale qu'on ne serait d'abord tenté de croire. Car beaucoup de choses ont pu changer depuis le XVIIe siècle; tout de même, ne nous en laissons pas imposer par le changement de décor. Il est pour faire fortune des méthodes qui valent dans tous les temps. Il y a bien des façons d'être laquais, sans porter la livrée. Les *Mémoires* de Gourville restent une bonne école et qu'on peut encore recommander.

Jean Hérauld était fils de petits bourgeois de province. Il aurait pu, comme ceux de sa condition et pour son malheur, entrer dans quelque office honorable et obscur. Sa bonne étoile le conduisit chez l'abbé de La Rochefoucauld pour y être

valet de chambre. A quelque temps de là, Marcillac, le futur auteur des *Maximes*, souhaita de l'emmener à l'armée en qualité de maître d'hôtel. Cela méritait réflexion. Outre que Gourville, d'instinct peu militaire, ne se soucia jamais d'attraper de ces mauvais coups qui font mal, il était d'une famille de santé délicate; on craignait qu'il ne fût attaqué du poumon. « L'envie que je me sentis de parvenir à quelque chose me fit partir. » C'est cela même. Pour qui veut parvenir, la première condition est d'en avoir une forte envie. La seconde est de ne pas être trop scrupuleux sur les moyens. Au moins n'a-t-on pas à reprocher à Gourville d'excès de ce genre. On verra quels procédés il allait employer pour le service de son maître et pour le sien propre : ce sont précisément ceux des voleurs de grand chemin.

Voici quelques spécimens qui nous renseignent amplement sur le savoir-faire de ce fidèle serviteur. Gourville se trouve en Angoumois, fort en peine d'argent pour certaine expédition dont MM. les Princes l'ont chargé. Le hasard, qui n'est qu'un autre nom de la Providence, lui apprend que le sieur Mathière lève la taille de ces côtés-là. Il est de ces occasions qu'on n'a pas le droit de négliger. Gourville fait suivre son collecteur d'impôts, lui ayant au préalable donné le temps de recueillir une honnête recette; il cerne le cabaret où

Mathière fait ses comptes, entre dans la salle le pistolet au poing, et rafle l'argent. Au surplus, et pour la régularité de l'opération, il laisse à sa victime une quittance en bonne forme. Le bon billet! dites-vous. Voici le piquant de l'affaire : le billet fut payé. Mathière rentra dans ses déboursés. Il fit par la suite avec Gourville d'autres « affaires ». Cette première rencontre n'avait été qu'une façon un peu vive d'entrer en relations.

Il est bon de savoir à quoi servit l'argent des contribuables d'Angoulême. Il ne s'agissait de rien moins que d'enlever le coadjuteur. Retz allait tous les soirs à l'hôtel de Chevreuse, rue Saint-Thomas-du-Louvre; son carrosse longeait le quai. Gourville cache ses hommes « dans un endroit où l'on descend sur le bord de la rivière et où quelquefois on décharge des foins et autres choses. Ceux-là étaient destinés, deux pour se saisir des laquais qui portaient des flambeaux et les éteindre, deux pour arrêter les chevaux du carrosse, deux pour monter sur le siège du cocher pour le tenir, et les autres pour empêcher les laquais de descendre de derrière le carrosse pour donner avis de ce qui se passerait. Moi, je devais me présenter à la portière avec un bâton d'exempt, deux hommes à mes côtés, deux à l'autre portière avec des armes, et j'aurais dit que j'arrêtais M. le coadjuteur de la part du Roi ». Tout était préparé, jusqu'aux bottes pour faire monter le coadjuteur

à cheval, et jusqu'à un bon coussinet avec une sangle fort large pour l'homme qui devait monter en croupe. Hélas! les plans les plus ingénieusement combinés ne sont pas toujours ceux qui réussissent le mieux. La fortune se joue de notre sagesse. Ce soir-là le carrosse du coadjuteur prit un autre chemin. C'était un coup manqué.

Les Princes n'en voulurent pas à Gourville; en vérité il n'y avait pas de sa faute. Mais il était moins indulgent pour lui-même. Son échec lui avait été douloureux. D'ailleurs il était de loisir. De retour à Damvillers, il s'y trouvait « fort désoccupé ». Ajoutez que cela le fâchait de ne pas utiliser le zèle tout prêt de braves gens, choisis avec soin et dont le dévouement lui était connu. Il était dans ces dispositions quand il se souvint, fort à propos, d'une « petite rancune » qu'il avait contre Burin, directeur des postes, « homme fort riche et surtout en argent comptant ». Les estafiers qui avaient manqué Retz eurent à cœur de faire de bonne besogne. Ils réussirent si bien qu'ils amenèrent Burin à Damvillers, où il arriva extrêmement fatigué et désolé. Gourville n'est pas un méchant homme. Il se sentit tout remué par le chagrin de son prisonnier. « Je fis ce que je pus pour lui être de quelque consolation... » L'un des moyens qu'il employa pour le « consoler », ce fut de lui extorquer quarante mille livres de rançon.

Tels sont les premiers coups par où débuta Gourville sur la scène du monde. Il n'y manque ni de hardiesse ni d'esprit. Ce maître d'hôtel fait avec bonne humeur l'industrie d'un « bravo ». C'est Saltabadil doublé de Scapin.

Peut-être Gourville s'est-il attardé avec quelque surcroît de complaisance au récit de ces peccadilles et de ces tours de bonne guerre. C'est le seul endroit de ses *Mémoires* où l'on puisse, à certaines réflexions, démêler une nuance de mélancolie. Il songe que de ses compagnons d'alors aucun n'est plus là pour se souvenir avec lui. « Les vieux qui ont vu l'état où étaient les choses dans le royaume ne sont plus, et les jeunes, ne les ayant connues que sur le point que le Roi a rétabli son autorité, croiraient que ce sont des rêveries. » Ainsi va le cœur de l'homme. Les prospérités que l'âge nous apporte n'ont pas pour nous la douceur des espiègleries de jadis. C'était le temps de la jeunesse. C'était le bon temps !

Les exploits de Gourville avaient fixé sur lui l'attention du gouvernement. Les gouvernements ont de tout temps recherché la collaboration des hommes habiles. Mazarin savait discerner le mérite. La première fois qu'il vit le domestique de La Rochefoucauld, venu pour traiter de l'amnistie de son maître, il l'engagea à passer à son service. Pour l'y déterminer, il ne se perdit pas en consi-

dérations et se contenta de lui dire « que c'était là le vrai chemin de la fortune ». Il n'est qu'un argument qui serve. Gourville en comprit immédiatement la valeur. De ce jour il fut au Cardinal. Il négocia pour lui la paix de Bordeaux, et lui suggéra des expédients dont il sembla à Mazarin que la loyauté était douteuse, mais que l'utilité était certaine, et donc qu'il ne laissa pas d'employer. Entre les deux aventuriers une sorte de sympathie naturelle s'était tout de suite établie qui devait être très profitable au débutant. Mazarin rendit à Gourville de réels services, dont l'un des moins contestables fut de lui ménager quelques mois de retraite à la Bastille. Avec la sûreté de son coup d'œil, il avait bien vite démêlé ce qui manquait à cet homme de bonne volonté ou plutôt ce qu'il avait en trop. Gourville avait trop de précipitation. Il se laissait emporter par le tempérament. C'était chaleur de sang et pétulance de jeunesse ; défaut presque inévitable à qui, jeté tout de suite dans les affaires, n'a pas eu le temps de se recueillir. Il y a dans la carrière des hommes d'action un moment décisif que beaucoup laissent passer : c'est le moment de rentrer en soi-même, de faire réflexion sur ce qu'on a déjà vu, et de se mûrir par la méditation ; temps d'arrêt nécessaire avant de repartir vers des destinées plus hautes. Gourville en était à ce tournant de la vie. C'est à cette minute précise qu'il vit arriver chez lui M. de

La Bachelerie, gouverneur de la Bastille. « M'ayant trouvé que je répétais une courante, il me dit en riant qu'il fallait remettre la danse à un autre jour. » Le prisonnier n'eut pas à se plaindre de la façon dont il fut traité, quoiqu'il ait eu un peu à souffrir de l'ennui. Mais c'était pour son bien. Il n'eut garde de s'y méprendre; dès qu'il eut permission de sortir, le premier usage qu'il fit de sa liberté, ce fut pour aller remercier le cardinal. Mazarin voulut mettre le comble à ses bienfaits ; il donna à son protégé un conseil dont c'est le cas de dire qu'il valait une fortune. Ce qu'il savait des procédés de Gourville lui avait donné l'idée qu'il ferait merveille dans les affaires de finance. Il l'engagea à se tourner de ce côté. Gourville objectait qu'il ne connaissait guère le « grimoire » dont on se sert pour ces affaires-là. Mais ce sont connaissances pratiques qu'on a tôt fait d'acquérir. Gourville avait ce qui ne s'acquiert pas; il était abondamment pourvu des dons de nature qui font l'excellent financier.

« Le désordre était épouvantablement grand dans les finances... » C'est dire que le moment était bien choisi. Nombreux étaient déjà ceux qui avaient édifié leur fortune sur la détresse publique. « Ayant tous ces exemples-là devant moi, dit Gourville, j'en profitai beaucoup. » Il avait obtenu dès 1658 la ferme des tailles de Guyenne. Une affaire, fort « gaillarde » et menée gaillardement, lui avait valu

la confiance de Fouquet. Il fit avec le surintendant plusieurs opérations. Le détail en est édifiant. Il n'est pas moins instructif d'apprendre de Gourville comment il fut amené à faire apprécier à Fouquet ses talents. « Il me parlait un jour de la peine qu'il y avait à faire vérifier des édits au Parlement. Je lui dis que dans toutes les Chambres il y avait un nombre de conseillers qui entraînaient la plupart des autres, et que je croyais qu'on pourrait leur faire parler par des gens de leur connaissance, leur bailler à chacun cinq cents écus de gratification et leur en faire espérer autant dans la suite, aux étrennes. » Ces sortes de gratifications changent de nom suivant les temps et les pays; elles sont toujours de mise et bien reçues sous toutes les latitudes. Gourville est en Espagne, chargé par M. le Prince de faire valoir auprès du gouvernement des créances d'un recouvrement difficile. « Il y avait à Madrid une petite marchande française qui avait bien de l'esprit. Elle vendait de tout ce qui venait de Paris et qui était fort au gré des Espagnols. Je la chargeai de dire à la femme d'un ministre que, si elle pouvait apprendre quelque chose de particulier de ce qui se passait dans les affaires de Monsieur le Prince, pour me le faire savoir, elle lui ferait volontiers des présents de tout ce qu'elle estimerait le plus de sa boutique. Le ministre était vieux; et la femme, qui était jeune, parut d'assez bonne volonté. Elle

reçut quelques petits présents de ma part, qui lui firent plaisir. Je la fis instruire par la petite marchande qu'il fallait quelquefois, quand je la ferais avertir et que le bonhomme lui voudrait parler, faire la rêveuse et le prier de lui dire quelque chose des affaires de Monsieur le Prince... et qu'après qu'il lui aurait répondu sur cela, elle parût avoir une conversation plus enjouée avec le vieillard. » Quand un vieux mari épouse une jeune femme, il est rare que cela ne profite pas à quelqu'un. Pour l'avoir compris, Gourville ne mérite sans doute pas la réputation de grand moraliste ; mais il a droit à celle d'avoir été un homme d'affaires avisé. Grâce à sa perspicacité, et grâce aussi à « l'enjouement » de la jeune femme, il accomplit ce prodige qui jeta les contemporains dans l'émerveillement : il rapporta d'Espagne de l'argent liquide. — Les opérations de finances n'étaient pas l'unique source de gains qu'eût Gourville. Il s'occupe aussi de fournitures de blés, ce qui lui permet de fournir des blés avariés. Il est grand joueur, continuellement heureux au jeu. Il réalisa plus d'un million au trente et quarante. Cela explique qu'en très peu de temps il se soit trouvé, comme on dit, au-dessus de ses affaires.

Survient l'arrestation de Fouquet. Gourville était étrangement compromis. Il jugea prudent de changer d'air. Il partit, sans hâte d'ailleurs, au grand jour et en bel équipage. Il avait avec lui tous ses

domestiques : un cuisinier, un maître d'hôtel qui jouait de la basse, un officier-valet de chambre et deux laquais. « Ils jouaient tous trois du violon : c'en était la mode alors. » Il se retira à La Rochefoucauld, où il passa plus d'une année fort doucement. Il prenait ses repas avec le duc et Mlle de La Rochefoucauld. On se promenait, on courait le cerf, on chassait le lièvre; le soir, on dansait aux violons. Et comme, en dépit des arrêts d'assignation et de prise de corps, Gourville n'en tirait pas moins cent mille livres de Guyenne et cent mille de Dauphiné, il se serait déclaré content de son sort; n'était qu'un exempt du prévôt de l'île qu'on avait mis chez lui en garnison lui buvait d'un certain vin de l'Ermitage auquel il tenait beaucoup. — Cependant on se décide à lui faire son procès. L'issue ne pouvait faire doute. Gourville fut condamné à être pendu et étranglé « si pris et appréhendé pouvait être », sinon à être « effigié à un tableau qui serait attaché à une potence, laquelle serait à cette fin plantée dans la cour du Palais ». A deux jours de là, ayant eu occasion de venir à Paris pour régler quelques affaires, il apprit, en arrivant au milieu de la nuit, qu'il se balançait en image à la potence de la cour du Mai. Il eut la curiosité de voir son portrait. Il l'envoya décrocher par un valet. Il n'en fut pas satisfait, trouvant qu'on « ne s'était guère attaché à la ressemblance. » Puis il s'achemina à petites jour-

nées vers la Belgique... C'en était déjà la mode.

L'heure était venue pour Gourville de se transformer en honnête homme et personne de considération. Il le sentit avec son habituelle subtilité. Ce qu'il y a d'admirable dans sa vie et qui en fait une œuvre d'art, c'est qu'il a toujours su prendre les sentiments qui convenaient à son rôle et le rôle qui convenait à son âge. A l'étranger, il avait été reçu avec toute sorte d'égards. A Londres, à Bruxelles, à la Haye, on lui avait fait fête. Charles II et le duc d'York, le milord Buckingham et le milord Arlington, les ducs de Zell et de Hanovre, Guillaume d'Orange, les princes et leurs ministres, les ambassadeurs et les gentilshommes recherchaient la conversation de l'exilé. L'idée lui vint qu'il pourrait mettre à profit pour le service du roi de si belles relations. Il s'en ouvrit à de Lionne et obtint en effet un pouvoir pour négocier avec les princes de Brunswick. «Me voilà donc mon procès fait et parfait à Paris, et plénipotentiaire du Roi en Allemagne. » Si Gourville le constate, ce n'est pas pour la vanité de faire une antithèse, c'est pour fixer une date. A partir de ce moment, sa destinée prend une direction nouvelle. Chargé à plusieurs reprises de missions diplomatiques, il devient l'un des agents de Louis XIV, dépositaire des secrets de l'État. Rentré en France, il accepte d'administrer les biens des Condés qui étaient dans un incroyable désor-

dre. Il déploie dans ces fonctions une activité, une adresse et même un désintéressement dignes des plus grands éloges et qui lui valurent l'estime universelle. Les Condés voyaient en lui moins un intendant qu'un ami.

A une si brillante fortune il fallait un cadre qui fût en rapport avec elle. Gourville demanda à M. le Prince de lui céder, pour sa vie durant, la capitainerie de Saint-Maur. Cela ne fit point de difficulté. Ou plutôt il n'y eut qu'une difficulté : ce fut de faire partir Mme de La Fayette. Elle était allée à Saint-Maur passer quelques jours pour prendre l'air. Elle se logea dans le seul appartement qui fût habitable. Elle s'y trouva bien. Elle resta. « De l'autre côté de la maison, dit Gourville, il y avait deux ou trois chambres que je fis abattre dans la suite. Elle trouvait que j'en avais assez d'une quand j'y voudrais aller, et destina comme de raison la plus propre pour M. de La Rochefoucauld qu'elle souhaitait qui y allât souvent. » Un à un elle faisait descendre « chez elle » les meubles qui étaient à sa convenance. Elle s'installait. Elle recevait ses amis. Le nouveau propriétaire faisant mine de se plaindre, elle se fâcha, prétendant que cela ne pouvait qu'être commode pour lui puisque, quand il voudrait y aller, il serait assuré de trouver compagnie. Il fallut pourtant qu'elle se résignât. « Elle vit bien qu'il n'y avait pas moyen de

conserver plus longtemps sa conquête. Elle l'abandonna, mais elle ne me l'a jamais pardonné. » Entre les mains de Gourville, Saint-Maur devint la magnifique résidence que l'on sait. Cédant à la manie de bâtir qui pour lors faisait rage, il s'y livra à toute sorte de prodigalités, comme faisaient M. le Prince à Chantilly, et Louis XIV à Versailles.

Restait la vieillesse aux années souvent difficiles. Gourville la vit venir sans effroi : il sut vieillir. C'est le temps où il écrit ses *Mémoires*. Il se plaît à examiner l'état de son âme. Il n'y trouve que paix et contentement : « Depuis quelques années je compte de ne pouvoir pas vivre longtemps : au commencement de chacune, je souhaite pouvoir manger des fraises; quand elles passent, j'aspire aux pêches, et cela durera autant qu'il plaira à Dieu. » La phrase est charmante, dans son rayonnement de soleil couchant. Ce financier s'exprime à la manière des poètes. L'âme du sage s'épure aux atteintes prochaines de la mort... Gourville est en règle. Il a demandé au roi son congé et l'a remercié d'avoir eu pour lui des bontés au delà de ce qu'on peut imaginer. De même il a pris ses sûretés du côté de la religion. Il est revenu aux pratiques du christianisme; nous n'avons aucune raison de suspecter la sincérité de sa foi. Il a fait le partage de ses biens. Il compte qu'il a quatre-vingt-dix neveux et nièces, arrière-neveux et arrière-

nièces, et il s'est amusé à mettre pour chacun d'eux un louis d'or à la loterie. — Et lui aussi, il est un patriarche!

Comment de si bas qu'il était parti Gourville a-t-il pu s'élever si haut? On le comprend sans trop de peine. Encore pour le comprendre tout à fait ne suffit-il pas d'avoir lu les *Mémoires*, et ne faut-il pas s'en tenir à l'image involontairement adoucie que l'auteur nous y donne de lui-même. Il règne dans ses *Mémoires* un ton de bonhomie. On ne s'attendait pas à trouver chez un partisan tant de détachement. On croyait qu'un traitant dût être plus âpre au gain. Mais il faut entendre le témoignage des contemporains. Ils nous peignent Gourville « avide d'emploi », comme dit Mme de Motteville, « allant à ses fins par toutes voies, d'une activité brusque et infatigable », comme dit Lenet, « naturellement assez brutal, » comme dit Saint-Simon. Voilà qui remet les choses au point. Gourville est de ceux qui brusquent la fortune. Il est hardi, et il est souple. Il se plie aux circonstances. Il ne s'étonne de rien. Quand une affaire ne réussit pas, il en est quitte pour se remettre dans son train ordinaire. Il sait bien que le bonheur lui reviendra. Il a confiance dans son étoile. Il compte sur la collaboration du hasard; cela même lui garantit qu'elle ne lui fera pas défaut. Il a un tempérament de joueur et tous les traits de l'aventurier.

Mais il y a quelque chose de plus étonnant que l'étonnante fortune de Gourville : c'est l'indulgence qu'il a trouvée auprès de ses contemporains comme auprès de la postérité ; c'est la sympathie et j'allais dire l'estime qu'on ne lui a pas marchandée. Il est bien vu du Roi. Ami de Lionne et de Le Tellier, en confiance avec Louvois en même temps qu'avec Colbert, il peut dire sans se vanter qu'il a toujours été « honoré de la bienveillance de Messieurs les ministres ». Énumérer tous les hôtes de Saint-Maur ce serait passer en revue presque toute la meilleure société du temps. D'où vient tant de faveur ? — C'est d'abord que Gourville a des mérites solides, qu'on est tenté d'oublier pour ne voir que les côtés amusants du personnage. Comme négociateur et diplomate de second ordre, et quoiqu'il se soit fait à l'occasion désavouer, il a des qualités sérieuses. Il est d'une curiosité toujours en éveil. En Angleterre, en Hollande, en Espagne, il s'informe du gouvernement, des usages du pays, des ressources de l'État. Il sait voir. Il donne des renseignements précis. Homme de finances, il a sur les questions spéciales, sur le rendement et la répartition de l'impôt, sur la circulation des espèces, des idées justes. Il fait partie de ce monde des financiers d'autrefois sur le compte de qui on a longtemps accepté le témoignage de leurs pires ennemis et pour qui on commence seulement à réclamer plus de justice. Il

a rendu des services incontestables. — C'est ensuite qu'il est très séduisant. Il y a des gens qui méritent infiniment d'être aimés et qui ne sont pas aimables. Gourville est né aimable. Il le sait. « J'oserais quasi croire que j'étais né avec la propriété de me faire aimer des gens à qui j'ai eu affaire ». Il est insinuant et persuasif. Il va trouver Conti qui jure de le faire pour le moins « jeter à la rivière », et traite avec lui de bonne amitié. Il change en bienveillance l'aigreur de Mazarin. Il apprivoise Colbert. Il est dévoué à ceux qu'il aime, « estimable et adorable par ce côté-là de son cœur, » dit Mme de Sévigné. Il oblige ses amis, les secourt de son argent. Il est généreux. — Enfin il a une qualité, plus notable que toutes les autres et la plus rare qui soit chez un parvenu : il a du tact. Son succès ne lui a pas dérangé la tête, qu'il avait à vrai dire exceptionnellement solide. Il ne tranche pas du grand seigneur. Il se tient à sa place, ce qui fait qu'on n'est pas tenté de l'y remettre. Il se souvient de sa naissance et au besoin il la rappelle. Il a beau coudoyer la société aristocratique, il n'a pas la prétention d'en être. Auprès des La Rochefoucauld et des Condé, sans se tromper aux marques de leur familiarité, il reste dans l'attitude d'un homme qui leur a appartenu. Auprès des grands il garde une réserve qui n'est pas de l'humilité. Ce sont des nuances où il faut bien de la délicatesse. Par cette prudence

et à force de bon goût il a désarmé jusqu'à Saint-Simon : « Il n'oublia jamais ce qu'il avait été, remarque l'enragé duc et pair, et ne se méconnut jamais, quoique mêlé à la plus illustre compagnie. » Il ajoute : « Ce qui est prodigieux, c'est qu'il avait secrètement épousé une des trois sœurs de M. de La Rochefoucauld ; il était continuellement chez elle à l'hôtel de La Rochefoucauld, mais toujours et avec elle-même en ancien domestique de la maison. » C'est par là que Gourville se fit pardonner ses fautes et même son bonheur.

Toutefois le rôle de Gourville resterait insuffisamment expliqué s'il n'avait commencé vers ce temps de se faire dans la société des changements considérables et dont cette fortune même est l'un des signes. Ce sont les premiers craquements d'un édifice déjà condamné. Dans l'Église, dans l'armée, dans la finance, on n'en est plus à compter les parvenus. Le ministère est rempli d'hommes de rien ; c'est le scandale de ce règne de « vile bourgeoisie ». A Colbert sorti de la boutique d'un marchand, fut près de succéder Jean Hérauld, sorti d'une antichambre. Si Gourville n'eut pas la charge de contrôleur, c'est surtout qu'il ne le voulut pas et ne fit rien pour l'avoir. Il le dit, et nous sommes prêts à l'en croire. Il était admirable pour se connaître lui-même et apercevoir les lacunes de son génie. Or il manquait d'idées générales, et n'était pas né pour tenir les pre-

miers rôles dans l'État. Laissez quelques années se passer, quelques préjugés tomber, quelques barrières s'abaisser, et donnez à Gourville plus d'envergure : le voici premier ministre et cardinal, prince de l'Église et maître tout-puissant du royaume : c'est Dubois. A la fortune de Dubois répond celle d'Alberoni. Et c'est un spectacle qui ne manque pas de saveur, que de voir à la tête de deux pays de vieille aristocratie, où subsistait tout entière l'ancienne hiérarchie sociale, rivaliser d'intrigue et de génie le fils de l'apothicaire de Brive-la-Gaillarde avec le fils du jardinier de Plaisance. La noblesse eut beau se dépiter contre eux et s'indigner, elle dut se restreindre à se venger comme elle put, — en les calomniant.

Ces nouveautés devenaient si frappantes qu'il fallut bien que la littérature s'en aperçût. Déjà les *Caractères* sont remplis du tapage que font ces fortunes subites. Tout un chapitre, celui des *Biens de fortune*, est consacré à décrire les effets merveilleux de la spéculation et du jeu. On y voit les « partisans » désignés au mépris et à la haine. On y rencontre un Sosie qui de la livrée a passé par une petite recette à une sous-ferme, s'est élevé par les concussions, est devenu noble et même homme de bien ; et ce Sosie-là ressemble furieusement à certain personnage de notre connaissance. La Bruyère est impitoyable pour ces « âmes sales, pétries

Universitas BIBLIOTHECA Ottavensis

de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu.» Il a protesté contre les enrichis et les parvenus; même il a déclamé contre eux. C'est qu'il est honnête homme, et qu'il a véritablement une belle âme. Il est écrivain aussi, soucieux de l'effet et sachant sa rhétorique. Enfin il y a une antipathie naturelle des gens de lettres à l'égard des financiers ; c'est celle même que signale Gourville, sans s'en émouvoir outre mesure, lorsqu'il nous parle du « bonhomme Neuré, fort chagrin, comme le sont ordinairement les philosophes contre les gens d'affaires, à cause de leur bien ». Toutefois La Bruyère est trop clairvoyant pour ne pas comprendre qu'une révolution est en train de se faire; il en indique les causes profondes : « Pendant que les grands négligent de rien connaître, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires..., des citoyens s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le faible de tout un État, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent, deviennent puissants, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands qui les dédaignaient les révèrent ; heureux s'ils deviennent leurs gendres ! » Aussi bien cela crève les yeux. Le Persan de Montesquieu n'a pas plutôt débarqué à Paris qu'il en

fait la remarque : « Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs : c'est un séminaire de grands seigneurs. »

De ceux qui se contentent d'observer la société, d'en peindre les originaux, passons aux écrivains d'imagination qui créent à la ressemblance du monde réel un autre monde plus vrai. Le type de l'homme industrieux qui a commencé dans la boue et que travaille l'envie de parvenir est l'un de ceux qu'on retrouve le plus fréquemment dans la littérature du XVIIIe siècle. C'est à lui que le roman et le théâtre de l'époque doivent leurs deux chefs-d'œuvre, *Gil Blas* et *Figaro*. On s'est demandé si Le Sage, lorsqu'il composait les premiers chapitres de son livre, avait eu connaissance des *Mémoires* de Gourville ; il n'y a pas d'impossibilité, attendu que le manuscrit en circulait sous le manteau. Mais si la question est curieuse, on voit tout de suite qu'elle n'a guère d'importance. En effet les aventures de Gourville étaient assez connues, et sans même en avoir lu le récit de sa main on était suffisamment renseigné par le bruit public. La ressemblance est frappante. Au premier livre se trouve cette apologie du métier de laquais : « Le métier de laquais... n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander plutôt que pour servir.

Il commence par étudier son maître; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène par le nez. » C'est le fond même de l'histoire. S'attacher à quelque grand seigneur, tâcher de se mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs, telle est la recette la plus sûre pour qui a quelque ambition. Les deux héros ont même destinée, soit que Gil Blas réforme la maison du comte Galiano ou qu'il devienne chez le duc de Lerme un canal des grâces, soit qu'il réfléchisse sur le train du monde dans la tour de Ségovie, ou soit qu'il connaisse, dans son château de Lirias, les douceurs d'une vieillesse respectée. Ils ont mêmes talents, et mêmes dons de naissance : « O trop heureux Gil Blas, dont le sort est de plaire aux ministres ! » Surtout ils ont même philosophie. Ils sont gens d'esprit. C'est pourquoi, quand on les quitte, on a beau se souvenir du temps où ils étaient un peu *picaros*, on ne leur veut pas mal de mort. On leur tient compte d'une honnêteté relative. Il y a pour parvenir des moyens plus ignobles que celui qu'ils ont choisi. Qu'on lise pour s'en convaincre le *Paysan parvenu* de Marivaux! Du moins Gourville ni Gil Blas ne sont-ils pas arrivés par les femmes. Enfin ni l'un ni l'autre ils n'ont de méchanceté foncière. Ils n'ont pas de haine au cœur.

C'est par là qu'ils se distinguent de Figaro. Pour ce qui est d'eux, ils s'arrangent fort bien de l'ordre

établi ; ils ne rêvent pas de bouleverser la hiérarchie et de briser les cadres. Ils s'accommodent d'un état de choses grâce auquel ils ont fait leur fortune. Ils se contentent de regarder en souriant cette société qui n'est pas si marâtre qu'elle ne leur permette de vivre grassement à ses dépens. Même ils trouvent qu'une société a du bon où l'on peut laisser aux autres les plaisirs de vanité, en gardant pour soi tout le profit. C'est qu'ils ne s'embarrassent pas la tête de rêveries. Ils ont lu peu de livres, étant trop occupés par ailleurs ; les seuls où ils aient pris goût sont des livres de morale enjouée. Ils n'ont pas réfléchi sur l'égalité primitive des conditions, non plus que sur les beautés de l'état de nature ou sur la question de l'identité du moi. Cependant, depuis eux, le temps a marché. Les philosophes sont venus ; de leurs écrits il déborde un torrent de haine. C'est de cette haine qu'est gonflée l'âme de Figaro. Celui-ci est moins intrigant encore qu'il n'est paresseux, et moins agissant qu'il n'est bavard. Plus que tout il est déclamateur et phraseur. Mais ce sont les phrases qui préparent les actes. Toute la Révolution gronde dans le fameux monologue. Nous voilà bien loin, semble-t-il, de la bonhomie de Gourville et de la modestie de Gil Blas, et nous nous prenons à les regretter. La différence n'est que dans le ton. Gourville et Gil Blas auraient tort de désavouer Figaro. Il est leur descendant naturel. Que si maintenant

on se demande comment ces hommes de bien ont pu engendrer ce fauteur de troubles, la réponse est toute simple : c'est qu'apparemment il y a une logique des faits.

15 mai 1895.

L'OPÉRA ET LA TRAGÉDIE

AU XVIIe SIÈCLE

L'une des dernières thèses soutenues en Sorbonne a obtenu un succès un peu différent de celui qui de coutume est réservé à ces exercices généralement austères. Les chroniqueurs ont appris à tout Paris que le piano vient de faire son apparition dans la salle où l'on sacre les docteurs ; les musiciens ont constaté avec plaisir que rien n'est à l'abri de leur envahissement ; tout le monde a fort approuvé que la Faculté se décidât à sacrifier aux grâces décentes. La musique adoucit les mœurs. Cela est d'un bon augure en ce temps d'examens où la férocité des juges fait couler les larmes de tant de mères !

Cette thèse, que son auteur, M. Romain Rolland, a brillamment « accompagnée », est une *Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti* [1]. Elle contient de consciencieuses recherches sur les

1. *Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*, par M. Romain Rolland, docteur ès lettres. 1 vol., Thorin. — Cf. Nuitter, *les Origines de l'opéra français* (Plon), et Fournel, *les Contemporains de Molière* (Didot).

origines de l'opéra en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre, et sur les premiers compositeurs. Que valent au point de vue de la musique les théories, les opinions et les appréciations de M. Rolland? Ce n'est pas à moi qu'il appartient de le dire. Je n'ai pas à prendre parti pour ou contre le genre lui-même de l'opéra, non plus qu'à discuter la théorie wagnérienne de l'union de tous les arts. Je n'examinerai pas davantage la question de savoir si « Lully a contribué à fourvoyer la musique française depuis deux siècles. » Ces sujets spéciaux exigent la compétence des professeurs du Conservatoire ou de ceux de la Sorbonne. Mais le sujet du travail de M. Rolland intéresse, en partie du moins, l'histoire de la littérature. L'opéra, au temps de ses débuts, est en France un genre littéraire. Corneille, Molière, l'ont aidé à se former ; La Fontaine a ébauché deux opéras, si Racine a failli en écrire un et si Boileau s'en est tenu au prologue ; Thomas Corneille et surtout Quinault ont composé des drames lyriques qui cent années plus tard n'avaient pas lassé l'admiration de Voltaire. Tous les écrivains au XVIIe siècle se sont préoccupés de la fortune de ce genre nouveau, et ils ont deviné qu'elle ne serait pas sans action sur le destin des genres voisins. Il y a donc lieu d'examiner quelles influences ont amené l'établissement, chez nous, de l'opéra, de quels éléments il s'est formé, à quelles tendances il donnait satis-

faction. L'étude de la tragédie en sera éclairée d'autant : l'histoire de la constitution et des succès de l'opéra est un chapitre indispensable de l'histoire de la décadence de notre tragédie classique.

L'opéra, c'est-à-dire le mélange de la poésie, de la musique et de la danse, existait depuis la fin du XVIe siècle en Italie. C'est de là qu'il nous est venu en droite ligne. C'est là que l'italien Mazarin l'a été chercher pour nous l'imposer. On sait la ténacité que Mazarin apportait dans ses entreprises et qui le faisait triompher à la longue de toutes les résistances. Cette même opiniâtreté, qu'il avait maintes fois fait servir à des causes meilleures, il la mit à introduire chez nous un genre qui était pour lui national. Dès 1645 il fait venir Giacomo Torelli, décorateur machiniste, que le duc de Parme consentit à céder, il mande le maître de ballets du grand duc de Toscane Giovanni-Battista Balbi, lequel quitta Florence en poste pour arriver plus promptement en France. Les deux maîtres italiens organisèrent une représentation entièrement conforme au système des *Feste teatrali* adopté dans les cours d'Italie. On y joua la *Finta Pazza* de Giulio Strozzi, musique de Francesco Sacrati. Une partie de la pièce était encore déclamée. L'*Orfeo* de Luigi Rossi, qui fut représenté le 2 mars 1647 au Palais-Royal, dans la salle où Richelieu avait fait jouer *Mirame*, est tout à fait un opéra. Cette « tragi-co-

médie en musique et vers italiens, avec changements de théâtre et autres inventions jusqu'alors inconnues en France, » se composait, suivant un chroniqueur du temps, « d'entrées magnifiques et d'une continuelle musique d'instruments et de voix ; et tous les personnages chantoient avec un perpétuel ravyssement des auditeurs, ne sçachant lequel admirer le plus, ou la beauté des inventions, ou la grâce de ceux qui les récitoient, ou la magnificence de leurs habits ». En 1654, nouvelle représentation d'une œuvre italienne, les *Nozze di Peleo e Teti*, du compositeur Carlo Caproli. Le succès fut grand. La *Gazette* affirme que « la France n'est pas moins obligée de ces beaux divertissements à Son Éminence, qui fait venir de si excellents hommes d'Italie, que du bon succès de nos affaires ». Néanmoins il est douteux que l'opéra italien eût réussi à se faire accepter chez nous, si les voies ne lui eussent été frayées par ailleurs, et s'il n'eût trouvé, dans des genres déjà en possession de la faveur publique, un cadre tout prêt.

Le ballet de cour fut, dans l'affaire, le grand coupable. Lui aussi, il nous était venu d'Italie, d'où Catherine de Médicis l'apporta dans ses bagages. Depuis les règnes de Charles IX et de Henri III, le ballet ne cesse de progresser. Il s'épanouit sous Henri IV. Le Béarnais aimait follement la danse ; Sully ne l'aimait guère moins. Il s'était fait cons-

truire à l'Arsenal une salle de danse, et d'Aubigné nous le représente dirigeant un ballet, avec sa calotte sur la tête et un gros bâton à la main. Louis XIII « dansait assez bien un ballet » ; il composa celui de la *Merlaison*. Richelieu se sert du ballet pour traduire des idées de politique : ballet des quatre Monarchies chrétiennes, de la Prospérité des armes de France, qu'il est plus aisé de terminer les différends par la Religion que par les Armes. Mazarin y déploie une magnificence inouïe. Louis XIV, jeune, bien fait, aimant le plaisir, la flatterie et les beaux costumes, consacre à la danse dix-huit années de sa vie. C'est alors que le ballet atteint à sa perfection. Profitant du progrès du goût, il devient plus délicat et plus ingénieux. Benserade en fait un genre littéraire. Un passage d'une lettre de Mme de Sévigné nous fait assez connaître en quelle estime les contemporains tenaient l'auteur de *Cassandre* et du *Ballet des Muses*. Furetière s'étant permis de ne pas l'admirer, « je trouve, écrit-elle, que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde ni de la cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord ; on ne fait pas entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des ballets de Benserade et des fables de La Fontaine. » Le rapprochement est

significatif. Mme de Sévigné, dont on a vanté souvent l'indépendance d'esprit, est admirable pour être l'écho de son entourage et le reflet de l'opinion d'autrui. Aussi bien pour les sujets qui sont empruntés à la mythologie, pour la morale faite d'une continuelle exhortation à aimer, pour la gracieuse banalité des vers, comme pour la mise en scène et le rôle assigné à la musique et à la danse, déjà le ballet de Benserade ressemble à s'y méprendre à un opéra de Quinault.

Le voisinage du ballet ne pouvait manquer d'être dangereux pour la tragédie elle-même. On le vit bien lorsque Corneille, en 1650, donna son *Andromède*. Il s'y faisait du ciel à la terre et de la terre au ciel un va-et-vient merveilleux. C'était le soleil enlevant Melpomène, Vénus apparaissant dans une étoile, Éole descendant avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui et les deux plus éloignés sont comme volants en l'air tout contre ce même nuage, Andromède emportée par les vents, les Néréides émergeant des flots, Neptune sur son char que traînent deux chevaux marins, Junon sur le sien que tirent deux paons, et enfin Persée sur le cheval Pégase, qui fait au milieu de l'air un « caracol admirable ». Voilà de belles choses! L'honneur, ainsi que le reconnaît modestement Corneille, en revenait surtout au sieur

Torelli. Pour ce qui est de la musique, le poète s'est efforcé de la réduire à la portion congrue : « Je ne l'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs. » Cet homme assurément aime peu la musique. Il la relègue aux endroits où elle est dans l'impossibilité de nuire. Il ne prévoit pas qu'une fois entrée dans le drame, et du coin où on la confine, elle va déborder sur tout l'ensemble. Il croit, dans sa grande naïveté, qu'on fait au musicien sa place et qu'il y reste. Au surplus, il est un peu honteux d'avoir plié son génie à une pareille besogne. Il s'excuse de n'avoir semé dans ses tragédies qu'un petit nombre de « beaux vers ». Il avoue que « cette pièce n'est que pour les yeux ». Il reviendra à la charge en 1660 avec *la Toison d'Or*, jouée au château de Neufbourg chez le marquis de Sourdéac, qui avait fait les machines, en 1671 avec *Psyché*, tragédie-ballet. C'est qu'il est difficile de résister à la mode ; c'est que Corneille ne déteste pas le succès et qu'il est d'avis, comme Molière, que la grande règle est de plaire.

De même que Corneille avait ouvert la tragédie au ballet, Molière va le faire entrer dans la comédie. Un hasard l'y amena. Il voulait donner un ballet avec *les Fâcheux*, « et comme il n'y avait qu'un

petit nombre choisi de danseurs excellents, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de revenir sous d'autres habits ; de sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manières d'intermèdes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie. » Le temps manqua pour fondre parfaitement les deux arts. Dans *la Princesse d'Élide*, la partie musicale est déjà mieux rattachée à l'action. Le prologue de *l'Amour médecin* montre la Comédie tendant la main à la Musique et au Ballet :

> Quittons, quittons notre vaine querelle ;
> Ne nous disputons point nos talents tour à tour.

Il suffit de rappeler *Mélicerte*, *la Pastorale comique*, *le Sicilien*. Je n'ai garde de reprocher à Molière d'avoir suivi le goût d'une cour frivole et de lui avoir offert le genre d'amusements qu'elle réclamait. Je le plains seulement que la nécessité l'ait contraint, étant Molière, à devenir en outre un Benserade supérieur.

Il restait à trouver le ton, la couleur, l'esprit et le style du genre de poème qui s'accorderait avec la musique et les machines. Car le drame musical peut revêtir toutes les formes. Il peut être héroïque ou

religieux aussi bien qu'amoureux et profane. Mais on voit bien quelles influences présidaient à la naissance de l'opéra. Il n'allait pas donner chez nous satisfaction à un instinct national, à un besoin généralement répandu ; nos grands parents n'avaient pas pour la musique cette passion qu'on a réussi à nous inculquer à force d'importations étrangères et, je pense aussi, par suite de l'exaspération de notre sensibilité et du détraquement de nos nerfs. « Il n'y avait pas un seul homme dans le pays, dit Voltaire, qui sût faire un trio ou jouer passablement du violon. » Le goût de l'opéra est, au XVIIe siècle, une forme de la manie de l'exotisme. Il rallie tous les « snobs » de l'époque. Il se fait jour dans la période du nouveau règne où l'on est le plus enfiévré de plaisir. Il sévit tout particulièrement parmi les femmes. Dans une petite comédie, d'ailleurs insipide, Saint-Évremond met en scène une jeune fille que la passion de l'opéra a rendue folle, mais, comme vous l'entendez bien, folle à enfermer. Il indique les phases successives par où le mal a passé chez la pauvrette : « Les Astrées lui avaient donné la fantaisie d'être bergère ; les romans lui avaient inspiré le désir des aventures, et ce que nous voyons aujourd'hui est l'ouvrage des opéras. » C'est cela même, et telle est précisément la filiation de l'opéra. Il continue la littérature romanesque et la poésie de salon.

Une cour galante, le monde élégant, les femmes et les marquis, tous les doucereux et les enjoués, ceux qui préfèrent le « vain plaisir » aux jouissances de l'esprit, ceux qui ne demandent à l'art que de les amuser, tels sont ceux pour qui se prépare et au gré de qui se façonne le divertissement de l'opéra. C'est le triomphe de l'influence mondaine. Ceux-là ne peuvent déjà plus supporter ni l'héroïsme de Corneille, suranné et qui les fait sourire, ni la fantaisie de Molière, qu'ils trouvent triviale. Ce sont les mêmes qui feront à Racine une guerre implacable et ne lui pardonneront pas d'avoir exprimé la vérité de la nature humaine. Ils ne veulent rien que de factice, ils n'admettent rien que de conventionnel, ils ne goûtent rien que de fade. C'est pourquoi ils applaudissent à l'art de Quinault, dans lequel ils reconnaissent leur idéal. Les tragédies de celui-ci sont faites à leur ressemblance et à leur mesure : elles sont l'exacte expression du goût de la société. *L'Astrate*, auquel il ne manque pour braver les critiques même de Boileau que d'avoir été mis en musique, est de 1663. Désormais l'opéra a son librettiste ; il a trouvé la nature des sentiments qu'il exprimera et la langue qui lui convient.

Telles sont les complicités qui nous acheminaient à adopter l'imitation pure et simple de l'opéra italien. Du ballet de Benserade combiné avec la tragédie de Quinault, sous l'influence d'un italianisme décadent

et sous la poussée de la frivolité mondaine, s'est formé chez nous l'opéra. Comme il arrive, ses véritables fondateurs, ceux qui l'implantèrent en France, ne sont pas ceux qui en avaient tenté les premiers essais. Quinault s'obstinait dans la tragédie, faute d'avoir trouvé pour son « lyrisme » le véritable débouché. Lully n'eut pas de lui-même l'idée qu'on pût adapter la musique au vers français. Rendons au malheureux Perrin et à l'infortuné Cambert l'honneur qui leur appartient. Ce sont eux qui, en 1669, obtiennent un privilège pour la fondation d'une Académie de musique, et qui font représenter, le 19 mars 1671, *Pomone*, pastorale en cinq actes et un prologue. Ils s'étaient associé Sourdéac pour les machines et Chaperon pour la partie financière. Pourquoi n'eurent-ils pas tout le succès que méritaient leur bonne volonté et leurs talents ? Cambert possédait, au témoignage de Saint-Évremond, « un des plus beaux génies du monde pour la musique, le plus entendu et le plus naturel ». Il avait le goût le plus louable pour les mots qui ne veulent rien dire : « Nanete, Brunete; Feuillage, Bocage; Bergère, Fougère; Oiseaux et Rameaux, touchaient particulièrement son génie. » De son côté, Perrin n'était pas dépourvu de mérite. Il avait débuté dans la poésie en chantant dans des « pièces folastres » divers insectes, tels que la puce, le moucheron et le ver à soie, et continué par une traduction de l'*Énéide*

où il montrait le héros virgilien « travesty de l'habit non pas d'un barbare... mais d'un cavalier françois, avec la pompe des plumes et des clinquants ». Ce sont des titres. Par malheur il céda au légitime désir de s'enrichir en épousant une vieille femme. Ce fut pour lui l'origine de beaucoup de désagréments, et pour les débuts mêmes de l'opéra la cause de certaines entraves. Sourdéac doit être remercié pour avoir tenté de supplanter les Italiens dans l'art de la machinerie. C'était un original, s'il faut croire ce qu'en dit Tallemant : « Il se fait courre par ses païsans comme on court un cerf et dit que c'est pour faire exercice ; il a de l'inclination aux méchaniques ; il travaille de la main admirablement : il n'y a pas un meilleur serrurier au monde. » Voltaire se porte garant qu'il n'était pas complètement fou. Ce qui est certain c'est qu'il se ruina. L'association tomba en pleine déconfiture. Elle avait seulement préparé les voies à des joueurs plus heureux, ou à des combattants mieux armés pour la lutte.

C'est alors que Lully entre en scène. Baptiste était surtout réputé pour son talent de danseur. Il avait déployé dans le rôle du Muphti du *Bourgeois gentilhomme* une verve étourdissante. C'était un parfait baladin, et qui avait su entrer dans la faveur du Roi aussi avant que l'autre Baptiste, surnommé Molière. Il reprit le privilège de Perrin. Il était âpre au gain, d'une déloyauté insigne, d'humeur à

la fois souple et tyrannique, au demeurant vraiment artiste. Italien d'origine, façonné au goût français, il acclimata chez nous l'opéra florentin. Quinault est pour lui le plus docile des collaborateurs. Inaugurée en 1672 par *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus* et *Cadmus et Hermione*, l'œuvre commune se continua par une série ininterrompue de succès jusqu'au *Roland* (1685), dont une scène, celle où le héros apprend par des bergers dansants l'infidélité d'Angélique, passa pour une merveille de l'art, et jusqu'à *Armide* (1686), — le chef-d'œuvre, — dont le cinquième acte fut considéré comme un des plus beaux efforts du génie humain.

Tel qu'il nous apparaît par ces modèles du genre, l'opéra consiste essentiellement dans l'emploi du merveilleux au théâtre. Quinault met à contribution la mythologie, la fable, l'épopée antique et moderne, le paganisme et la sorcellerie. Il y ajoute l'allégorie. La Discorde, la Haine, la Victoire, les Jeux, les Ris et les Plaisirs se mêlent aux fées et aux lutins, aux dieux de fleuves, aux divinités célestes, terrestres, infernales, dans la plus incohérente des mascarades. Les *Métamorphoses* d'Ovide lui fournissent la plupart de ses sujets; il emprunte les autres à l'Arioste (Roland), au Tasse (Armide) et même à une vague tradition des romans de chevalerie (Amadis). Peu importent d'ailleurs les sources où il a puisé et les souvenirs

qu'évoquent les aventures et les personnages qu'il met en scène. Pour lui la différence des temps et des pays, des climats et des civilisations, n'existe pas. Ce n'est pas lui qui s'inquiéterait, comme un Corneille, de savoir si Andromède fut « blanche » ou « basanée ». Mystères de la vieille Égypte, claires légendes de la Grèce, prouesses héroïques du moyen âge, tout se confond dans une même teinte neutre, sous un vernis uniforme. — L'amour est l'unique ressort du drame, comme il est l'unique mobile des personnages et le thème unique du dialogue et de la déclamation. On sait assez de quels conseils est faite la morale amoureuse de Quinault : c'est une continuelle invitation à aimer, à profiter de la jeunesse, à suivre l'instinct en dépit des empêcheurs de s'aimer à la ronde.

Hélas, petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux !

Il est difficile de dissimuler plus de grossièreté sous plus de préciosité. Quand Boileau parlait de ces « lieux communs de morale lubrique », il s'exprimait à son habitude avec une franchise ingénue, mais l'expression qu'il employait n'était pas trop forte. Encore si Quinault était un peintre de la passion ou seulement un poète de la tendresse ! L'art peut profiter de ce que la morale condamne.

Si même il avait célébré le plaisir ! Mais l'amour tel qu'il le comprend, toujours charmant et souriant, agréable jusque dans ses tourments, délicieux dans ses émotions légères et à fleur d'âme, n'est que la galanterie la plus fade et la plus « dégoûtante ». Dans cette abondance de vers, de mesure inégale et de médiocrité pareille, où s'épanche la verve facile de l'auteur, il n'y a pas l'apparence d'un sentiment vrai. On a coutume, depuis le siècle dernier, d'en appeler de l'arrêt de Boileau, et de prononcer que, s'il faiblit dans le drame, Quinault a excellé dans le style lyrique. Je choisis à dessein un couplet auquel Voltaire ne craint pas de décerner l'épithète de sublime : c'est le chœur des suivants de Pluton dans *Alceste*. Le poète traduit à sa manière un des thèmes les plus riches de la poésie lyrique et l'un de ceux qui ont arraché au désespoir les cris les plus magnifiques : la nécessité de la mort inévitable.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre.
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords :
Le repos qu'on désire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici prendre place.

Sans cesse on y passe,
Jamais on n'en sort.

C'est du lyrisme de mirliton. L'œuvre d'Eugène Scribe fourmille de beautés pareilles qu'on se refuse assez ordinairement à y admirer. Peu importe d'ailleurs, puisque le musicien est chargé de réparer les défaillances du poète, et puisque, à défaut de l'un et de l'autre, on peut toujours compter sur le machiniste. Le livret de *Phaéton* est un des plus pauvres que Quinault ait écrits; mais on voit dans cet opéra Protée sortir de la mer conduisant les troupeaux de Neptune et accompagné d'une troupe de dieux marins dont une partie fait un concert d'instruments et l'autre partie danse; plus loin il se transforme en lion, en arbre, en monstre marin, en fontaine et en flamme ; les portes du temple d'Isis s ouvrent, et ce lieu qui avait paru magnifique n'est plus qu'un gouffre effroyable qui vomit des flammes et d'où sortent des furies et des fantômes terribles qui menacent et écartent l'assemblée ; enfin Phaéton assis sur le char du Soleil s'élève sur l'horizon ; la Terre consumée apparaît et supplie Jupiter ; la foudre tombe, le héros est précipité du haut des cieux. Cela explique suffisamment que Phaéton ait enchanté le public au point que huit mois de représentations satisfirent à peine sa curiosité.

On comprend la mauvaise humeur de tous ceux

qui au XVIIe siècle représentent le bon goût et défendent la tradition. Ils ont beau faire leurs réserves et mettre hors de cause Lully dont ils ne contestent pas le génie ; ils déplorent le succès de l'opéra. Le genre, tel qu'ils le voient réalisé, leur paraît exécrable. Ils en dénoncent presque tous l'absurdité et se plaignent de l'insurmontable ennui qu'il leur cause. Boileau en flétrit la morale. La Fontaine en raille les prestiges imparfaits :

> Souvent au plus beau char le contrepoids résiste ;
> Un dieu pend à la corde et crie au machiniste ;
> Un reste de forêt demeure dans la mer,
> Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.

Si d'ailleurs il goûte séparément les trois genres de la comédie, du ballet, du concert, il lui semble qu'ils ne peuvent en s'unissant que se nuire. Tel est aussi l'avis de Saint-Évremond dans sa curieuse *Lettre sur les opéras :* « Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un opéra, je vous dirai que c'est un travail bizarre de poésie et de musique, où le poète et le musicien, également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage. » Il conclut sans ambages : « Une sottise chargée de musique, de danse, de machines, de décorations, est une sottise magnifique, mais c'est toujours une sottise. » Parmi les grands écrivains, La Bruyère est le seul qui incline à l'indulgence. Sans doute, comme les autres, il s'ennuie à l'opéra ; mais ce n'est

pas que le genre soit par lui-même condamnable, c'est que l'exécution y est encore très insuffisante. « On voit bien que l'opéra est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée. » Cette idée est tout près de lui agréer. La Bruyère va jusqu'à se déclarer franchement, sinon en faveur de l'opéra, du moins contre ses adversaires : « C'est prendre le change et cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfants et qui ne convient qu'aux marionnettes ; elle augmente et embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux... Le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement. » Je devine bien chez le moraliste soucieux d'originalité le désir de se singulariser et de porter le poids de son opinion du côté où on ne s'attendait pas à la trouver. Mais surtout La Bruyère écrit dans les dernières années du siècle. En plus d'un endroit sa critique est en avance sur celle de son temps. C'est déjà un goût nouveau qui s'annonce.

« Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est pour l'opéra, c'est qu'il va ruiner la tragédie qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'âme et la plus capable de former l'esprit. » C'est Saint-Évremond qui parle ainsi. Il faut avouer qu'on ne pouvait apercevoir le danger

avec plus de clairvoyance et le signaler avec plus de bonheur d'expression. Les difficultés créées à la tragédie par l'opéra, voilà ce qui est capital. Les deux genres se touchaient de trop près pour ne pas exercer l'un sur l'autre de continuelles réactions. De plus, en développant dans le public certaines exigences, l'opéra allait forcer la tragédie à dévier de sa route. Pour saisir la réalité de cette influence il n'est pas besoin de s'adresser, comme on le fait ordinairement, aux écrivains de second ordre, et de montrer qu'un Crébillon ou un Lagrange-Chancel entendent l'amour précisément à la façon de Quinault. L'exemple de Racine est d'une bien autre portée. On a pu discerner jusque dans *Phèdre* l'influence d'un art rival [1]. Elle éclate avec évidence dans *Esther* et *Athalie*. Les contemporains ne se trompaient qu'à demi quand ils allaient annonçant avec Dangeau que Racine travaillait à un opéra dont le sujet était *Esther et Assuérus*. Dans *Athalie* il ne suffit pas de montrer la place faite aux chœurs, l'importance donnée au décor et à la figuration, le changement à vue du dernier acte ; c'est le drame tout entier qui est imprégné de lyrisme, c'est l'action elle-même qui est « merveilleuse », le principal ou le seul acteur étant la toute-puissance divine qui change les volontés, égare les esprits, dirige les

1. Cf. Brunetière, *les Epoques du théâtre français*, VII.

événements vers une catastrophe marquée de toute éternité. Comme il est un poète de génie, Racine remonte de Quinault à Sophocle et retrouve la véritable tradition de la tragédie antique dont l'opéra n'était qu'une déviation ou une contrefaçon. Il n'en reste pas moins qu'il s'écarte sensiblement du système qui était celui de la tragédie classique, et qu'il y apporte des beautés d'un ordre qu'elle ne comportait pas. Pour lutter contre l'opéra, un Racine peut lui emprunter ses propres instruments et en tirer des effets imprévus. Mais c'est ce qu'il est seul capable de faire. Les autres, afin de soutenir une trop rude concurrence, mettront au service de la tragédie des ressources qui chaque fois en altèrent davantage la pureté. Ils y feront entrer tour à tour le romanesque, la terreur, la sensiblerie, l'extraordinaire, le pittoresque. C'est dire qu'ils déferont peu à peu l'œuvre de Corneille et de Racine.

En fait, le principe même de l'opéra est en contradiction avec le principe de la tragédie. Quand M. Romain Rolland nous dit que « d'elle-même la tragédie française marchait vers l'opéra », je ne sais trop comment il l'entend ; ou plutôt la façon dont il l'explique prouve que l'idée qu'il se fait de la tragédie est à peu près celle qu'en ont jadis accréditée les romantiques. « Ses dialogues balancés, dit-il, ses périodes cadencées, ses phrases qui se répondent, ses nobles proportions, la logique de son déve-

loppement, se prêtaient naturellement à l'eurythmie musicale. L'opéra devait être l'expression parfaite du style Louis XIV. Ce génie de noblesse et de dignité calme qui répugne à l'imprévu et se plait à retrouver dans ses œuvres et ses spectacles la paix de sa raison; qui fait voir les passions au travers des yeux de l'artiste; ce génie en un mot qui met son idéal dans l'ordre plus que dans la liberté et qui tend peu à peu à chercher la beauté dans la forme de la pensée même, devait se satisfaire dans l'opéra de Lully, qui n'est, si je puis dire, qu'une tragédie de la forme. » Cela n'est guère précis, mais semble encore moins juste. Loin que l'opéra fût l'aboutissement de la tragédie, il en était la négation.

C'est bien la raison, en effet, qui préside à tout le système de la tragédie et qui lui dicte celles même de ses règles qu'on a taxées d'être le plus arbitraires et le plus audacieusement conventionnelles. Si le poète est tenu de resserrer sa pièce dans les vingt-quatre heures, c'est afin de moins choquer la vraisemblance, et si on lui impose l'unité de lieu c'est qu'aussi bien l'intérêt ne s'attache pas au changement du décor, mais au spectacle changeant des sentiments. La raison qui détermine la conduite de la pièce dirige également l'auteur dans l'étude qu'il fait de la passion. Ses personnages se connaissent, s'analysent, discutent avec eux-mêmes, et s'ils

ne résistent pas toujours à l'impulsion du désir, s'ils succombent à la violence de l'instinct, encore savent-ils qu'ils y succombent. On ne laisse aux événements que la moindre place. Tout se fait par des causes intérieures. C'est par là que la volonté s'éprouve, que les caractères se dessinent, et de là qu'une morale se dégage.

L'opéra est, par définition, un perpétuel défi jeté à la raison. C'est ici le domaine de l'imprévu ; les merveilles les plus invraisemblables marquent le triomphe de l'artiste qui cherche d'abord à provoquer la surprise. Tout dépend des causes extérieures. Partant, pas de psychologie. La volonté n'a rien à faire dans un monde où la face des choses est soudainement changée par l'intervention d'un dieu, à moins que ce ne soit par la baguette d'une magicienne. Les caractères perdent toute consistance dans ce domaine des vaines apparences. Même, comment parler encore de caractères et de sentiments à propos de personnages qui n'ont aucun rapport avec notre humanité? « Le merveilleux visible n'aurait-il pas banni tout intérêt de la scène lyrique ? demande Grimm, dans son article de l'*Encyclopédie*. Un dieu peut étonner, il peut paraître grand et redoutable ; mais peut-il intéresser ? Son caractère ne rompt-il pas toute espèce de liaison et de rapport entre lui et moi ? » — Aussi l'intérêt se déplace. Il s'attache à tout ce que la tragédie avait pris soin de

bannir comme étant de qualité inférieure. L'opéra réalise et présente sous forme matérielle ce que la tragédie reléguait dans le récit. Nous assistons au « songe » qui vient hanter le sommeil du héros endormi. Ce n'est plus dans une métaphore, c'est sur la scène, grâce à une machine ingénieuse que la croupe des monstres se recourbe en replis tortueux. La curiosité seule est éveillée. Le regard est amusé, l'oreille est charmée. A mesure que nous nous abandonnons à ce charme enveloppant de la musique, l'esprit perd davantage la maîtrise de soi, l'énergie se dissout comme à un contact voluptueux ; du cerveau l'émotion est descendue dans cette partie de nous-mêmes où ne pénètre pas l'analyse, dans la région des sentiments obscurs, inconscients, qui confine au monde de la sensation. — Telle est exactement la différence. Le plaisir de la tragédie était tout intellectuel ; le plaisir de l'opéra est presque uniquement sensuel.

L'auteur de l'*Histoire de l'opéra* nous promet qu'il nous montrera quelque jour comment, au XVIIIe siècle, la tragédie s'est transformée sous l'action de l'opéra. Pour compléter son étude, il devra la pousser jusqu'au moment où la tragédie devient le drame romantique. Entre les influences qui ont amené la constitution du drame de Victor Hugo, on en a signalé plusieurs qu'on est allé chercher fort loin ; je

ne sais si aucune autre a été plus réelle que l'influence voisine de l'opéra. Le drame concentré autour de l'aventure amoureuse des deux « premiers rôles », l'amour empruntant aux harmonies de toute la nature son orchestration, l'impulsion remplaçant l'activité réfléchie, l'action des causes extérieures se substituant à la volonté, l'invraisemblance des événements le disputant à l'absurdité des sentiments, la raison abdiquant devant la musique des vers, la somptuosité de la mise en scène, la séduction du décor et du costume, — c'est *Hernani* et c'est *Ruy Blas*. En sorte que si l'opéra a tué la tragédie, ç'a été pour installer à sa place une forme de théâtre à qui il ne manquait que d'être viable. Et enfin si le drame en vers est aujourd'hui chez nous un genre mort, et qu'en ces derniers temps on s'est vainement essayé à ranimer, la faute n'en est-elle pas au voisinage trop redoutable de l'opéra? Les poètes ont beau prodiguer l'éclat des images, l'image la plus colorée semble terne auprès de la vision elle-même de l'objet. La sonorité des rimes ne s'entend plus auprès du tapage de l'orchestre. Tel est, au point de vue littéraire, le bilan de l'opéra. Sans avoir provoqué chez nous aucune œuvre de quelque valeur, il a été pour les autres genres dramatiques le pire dissolvant. La valeur musicale des œuvres que nous lui devons a-t-elle été d'ailleurs une suffisante compensation ? Je

n'ai pas qualité pour le décider. Je me borne à remarquer qu'on est en droit d'exiger beaucoup de lui en songeant à ce que valait ce qu'il nous a fait perdre.

15 juillet 1895

DIDEROT

Quand on veut s'assurer du jugement de la postérité, le plus simple est encore de le lui dicter. C'est merveille de voir avec quelle facilité on accepte le témoignage des écrivains dans leur propre cause et comme on les croit sur parole quand ils parlent d'eux-mêmes. Penser du bien de soi et en dire, c'est la grande habileté. L'exemple de Diderot en est une preuve. Avec des airs de parfait détachement et d'insouciance très philosophique, et peut-être averti par un instinct secret plutôt que guidé par la réflexion, il a composé soigneusement l'attitude où il voulait paraître à nos yeux. S'agit-il de son portrait physique ? il veut être représenté « la tête nue, en robe de chambre..., le cou débraillé et jetant ses regards au loin, comme quelqu'un qui médite ». Il nous prévient au surplus qu'aucun de ses portraits ne saurait nous donner une idée du modèle. Car le moyen d'exprimer avec le pinceau et de fixer sur la toile cent physionomies diverses par où Diderot passait en un jour ? Le portrait, pour ressembler, devrait traduire cette prodigieuse mobilité d'impressions. C'est aussi bien celui que Diderot s'est efforcé de tracer la plume à la main. Dans toute son

œuvre, sous des noms différents, dans des conditions et des attitudes diverses, c'est lui-même qu'il met en scène. Il est Hardouin et le Père de famille, comme Jacques et Rameau. Il est l'interlocuteur de ses propres dialogues. Il prête ses idées à d'Alembert, à Bordeu, au sauvage Orou. Il se raconte à ses correspondants sans leur faire grâce d'une anecdote ou d'un détail. Jamais ne vit-on complaisance plus infatigable ni plus intarissable bavardage. Il ne peut écrire une ligne sans parler de lui. Il ne se lasse pas de célébrer ses propres mérites et les services qu'il rend. Il nous fait admirer comme il est bon, vertueux, sensible et simple. Il se dépeint sous les traits d'Ariste : « On l'avait surnommé le philosophe parce qu'il était né sans ambition, qu'il avait l'âme honnête et que l'envie n'en avait jamais altéré la douceur et la paix. Du reste, grave dans son maintien, sévère dans ses mœurs, austère et simple dans ses discours. » Il se compare à Socrate, à Platon, à Caton... et aussi à Daphnis. Et sans doute il n'a pas donné le change sur la sévérité de ses mœurs ni sur l'austérité de ses discours ; ce à quoi, au surplus, il ne tenait pas beaucoup. Mais l'image qu'il a accréditée de lui-même est celle d'un homme excellent à qui il n'a manqué que la pratique des moindres vertus. — C'est à travers cette image de convention que vient encore de l'apercevoir son dernier biographe.

Dans l'étude brillante et légère qu'il consacre à Diderot [1], M. Joseph Reinach s'est défendu d'incliner au panégyrique. Il s'est efforcé, ayant subi, comme il dit, la « séduction » de Diderot, de la discuter. Il refuse d'en faire le grand génie du XVIIIe siècle et de déposséder en sa faveur « le roi Voltaire ». Même il hésite à saluer en lui un homme de génie, et croit plus prudent de s'en tenir à une formule qui est vraisemblablement de Diderot lui-même : « J'ai l'air d'un homme que le génie va saisir. » Il ne nie pas que l'auteur des *Bijoux indiscrets*, et d'ailleurs de tous les écrits de Diderot, n'ait été un auteur licencieux. Il condamne franchement ses théories morales. Surtout il lui reproche d'avoir manqué de « goût », et il regrette qu'il n'ait jamais pu apprendre à danser.

Ces réserves faites, M. Joseph Reinach parle de Diderot suivant les indications mêmes que lui fournit son auteur et qu'il accepte de confiance ; il est sur Diderot précisément de l'avis de Diderot. Pour ce qui est de l'homme, « Diderot d'un bout à l'autre de sa vie a été le plus brave homme du monde ; il est capable de dévouement et même de sacrifice ; sa probité scrupuleuse n'a jamais fait tort d'un liard à personne ;... il a été bon fils, bon père, bon ami ; il n'a pas dépendu de lui qu'il ne fût un mari fidèle... Il est juste, fanatique d'équité... Dans sa jeunesse

1. *Diderot*, par M. Joseph Reinach (Hachette).

affamée, au contact des pauvres diables qui végétaient comme lui-même d'occasions et d'expédients, il a appris la sainte indulgence. Voici le philosophe: « Qui a plus agi et plus puissamment que lui? Il a parcouru toutes les connaissances humaines et ouvert à l'esprit toute sorte d'horizons nouveaux... Il a été le plus magnifique éveilleur d'idées qui ait existé. Et voici enfin le prédicateur de morale : « Non seulement il se conforme, en ce qui le concerne, aux règles de la plus sévère délicatesse, mais la vertu n'a jamais eu d'apôtre plus enthousiaste. » — Ce sont ces points que nous voudrions examiner et sur lesquels nous essaierons de dissiper la légende. Car, sans doute, nous aimons Diderot, et il faut l'aimer, mais c'est à condition d'aimer davantage encore la vérité.

Nous sommes très disposé à croire qu'un écrivain ne nous doit pas compte de sa vie privée, et que, s'il a voulu la cacher, nous n'avons pas le droit de chercher à en pénétrer le mystère. Mais quand il nous initie à tous les secrets que nous ne lui demandons pas, et qu'il nous fait entrer dans tous les plus intimes détails de son existence, force nous est bien de le juger. Et quand il trouve des amis pour excuser ses erreurs ou transformer même ses défauts en qualités, force nous est de réclamer. Peut-être encore y aurait-il moyen de rejeter en partie ses fautes sur le malheur des

temps et de le plaindre d'être venu dans une époque de relâchement et d'avoir vécu dans une société corrompue et facile; mais il semble qu'on veuille faire à Diderot parmi ses contemporains une place à part, et tandis qu'on s'accorde à reconnaître les vilains côtés du caractère de Voltaire et les hontes de la vie de Rousseau, on a pour celui-ci plus que de l'indulgence et on nous invite à contempler les beautés de son âme. Nous regardons afin de voir; et, afin de mieux voir, nous regardons de près.

Fils de bourgeois aisés, mais n'ayant de goût ni pour l'état ecclésiastique, ni pour aucun métier d'aucun genre, Diderot arrive à Paris sans ressources. Il faut vivre, et les expédients sont les expédients. Il enseigne les mathématiques sans les savoir; et, puisque ce lui fut une occasion de les apprendre, nous aurions mauvaise grâce à le lui reprocher. Il compose des sermons à cinquante écus la pièce. Ayant appris que Frère Ange encourageait de ses libéralités la vocation de ceux qui voulaient entrer dans son couvent des Carmes déchaussés, il feint d'avoir été touché de la grâce, et prolonge cette espièglerie jusqu'au jour où Frère Ange ferme sa bourse. Panurge avait dans son sac plus d'un de ces tours; mais aussi n'a-t-on jamais vanté la « sévère délicatesse », ni la « probité scrupuleuse » de Panurge. — Étant de cœur sen-

sible et de complexion amoureuse et déjà n'ayant pas su résister au charme provocant de Mlle Babuti, il s'éprend de l'avenante et honnête beauté d'Anne-Toinette Champion, lingère. Mme Diderot n'avait pas d'esprit et elle n'était pas esprit fort. Elle ne sut être qu'une épouse fidèle, une ménagère économe, une mère attentive, et tourna sur la fin à la dévotion. Cela explique sans doute qu'un peu moins de deux ans après son mariage, et profitant d'une absence de sa femme, Diderot se liât avec Mme de Puisieux, femme auteur et femme galante. L'ayant surprise qui le trompait abominablement, il la quitta, déçu mais non guéri. A quarante-deux ans, il rencontrait Sophie Volland. Il aimait pour la première fois. Alors commence cette liaison fameuse et qui assure à Diderot une belle place parmi les « illustres amants ». L'histoire nous en est connue par les lettres que Diderot adresse à sa maîtresse afin de lui rendre, heure par heure, compte de toutes ses actions et de toutes ses pensées. C'est l'une des plus curieuses entre les correspondances de ce temps, la plus abondante en renseignements sur les hommes et sur les choses, et la plus riche en détails scabreux. La passion toute pure y déborde à chaque page. C'est l'amour le plus enthousiaste, le plus naïf et le plus jeune ; on voudrait oublier seulement que cet amoureux de vingt ans a passé la cinquantaine et n'être pas obligé

de se souvenir qu'il y a un âge pour toutes choses.

Ce mari distrait a du moins la prétention d'être le modèle des pères; en fait c'est bien sur son modèle qu'il pensait tracer le type idéal du *Père de famille*. Il a une fille, Angélique, de qui il écrit : « Je suis fou à lier de ma fille; si je perdais cette enfant, je crois que je périrais de douleur. » Que cette fille tombe malade : « J'arrive, écrit-il à Mlle Volland, je jette en passant mon sac de nuit à ma porte et je vole sur le quai des Miramiones; j'y trouve une de vos lettres ! Je m'en retourne chez moi à minuit; je trouve ma fille attaquée de la fièvre et d'un grand mal de gorge : je n'ai pas osé m'inquiéter de sa santé... Je devais partir demain pour le Grandval ; voilà un accident qui pourrait bien retarder mon voyage. » L'accident retarda d'un jour le voyage. Aussi bien se prend-on à souhaiter que Diderot eût été moins souvent encore auprès de sa fille, quand on voit de quelle manière il entend l'éducation qu'il lui faut donner. Un jour qu'il s'était allé promener avec elle, et comme elle allait avoir quinze ans, il jugea bon de lui révéler tout ce qui tient à l'état de la femme et débuta par cette question : « Savez-vous quelle est la différence des deux sexes ? » C'est par les lettres à Mlle Volland que nous savons la plupart des détails de l'intérieur de Diderot. Il se plaint de sa femme à sa maîtresse. Les deux noms de Sophie et d'An-

gélique se brouillent dans son imagination attendrie. « O ma Sophie, combien de beaux moments je vous dois ! combien je vous en devrai encore ! O Angélique, ma chère enfant, je te parle ici... » En vérité, M. Reinach a raison : Diderot manque de goût. Mais quelle étrange idée de transformer l'amant de Mme de Puisieux et de Mlle Volland en un « bon père, à qui il n'a pas tenu qu'il ne fût un bon mari » ! L'auteur d'une étude consciencieuse et judicieuse sur *Diderot, l'homme et l'écrivain* [1], — à laquelle nous faisons plus d'un emprunt, — M. Louis Ducros, dit avec plus de raison : « Diderot oublia aussi complètement que possible qu'il était marié et se souvint de loin en loin qu'il avait une fille. » Après cela et suivant une théorie commode, qu'on refuse d'appliquer les règles de la morale commune à l'un des porte-parole de la philosophie au XVIIIe siècle, et qu'on le dispense, si l'on veut, des vertus bourgeoises ; ce qui est véritablement impossible, c'est tout à la fois de l'en dispenser et de l'en parer.

C'est depuis quelque temps seulement qu'on a renoncé à poser Diderot en martyr de la libre pensée. On ne déclame plus sur les horreurs de cette captivité de Vincennes où il ne fut pas si étroitement gardé qu'il ne pût s'en échapper pour aller surprendre l'infidèle Mme de Puisieux. On con-

1. *Diderot*, par M. Louis Ducros, 1 vol. (Perrin).

vient que si l'*Encyclopédie*, qui n'était rien de moins qu'une machine de guerre dirigée contre toutes les institutions établies, a pu s'achever sans que le travail en fût interrompu pendant plus de six mois, c'est que les lois pouvaient être sévères, mais la façon dont on les appliquait était moins rigoureuse. Et enfin pour un martyr Diderot était décidément de trop belle humeur, et pour un ascète il se nourrissait trop bien... Mais on continue à nous parler, en même temps que de son désintéressement, de son zèle pour l'équité et de l'indépendance de son caractère. C'est donc qu'on oublie les rapports du philosophe avec l'impératrice de toutes les Russies. Diderot était fort loin de souffrir de la misère le jour où il reçut pension de Catherine. Mais de ce jour-là et par manière de reconnaissance, il se considère comme un sujet de la Sémiramis du Nord. Il s'emploie avec le dévouement le plus actif au service de celle qu'il appelle « notre Souveraine ». Il s'ingénie pour approvisionner ses palais d'œuvres d'art et sa cour d'hommes de valeur. Mis en sa présence, il l'a à peine entrevue qu'il est rempli d'une émotion délicieuse : « Quelle souveraine! Quelle femme étonnante ! » Il reçoit justement l'impression que fait aux dévots, quand ce n'est pas aux amoureux, l'objet de leur culte. S'il déplut, en dépit de tout, ce ne fut point qu'il manquât d'enthousiasme, mais la faute en fut plutôt à sa familia-

rité et à son humeur brouillonne. Comme d'ailleurs la Russie offrait alors le spectacle le plus complet du despotisme, de l'inégalité des conditions, de l'oppression des humbles et enfin de tous les abus que Diderot combattait en France, c'est donc qu'il y avait pour lui deux justices et, comme dit l'autre, deux morales. Il n'y aurait pas d'exemple d'une adulation plus aveugle ou plus complaisante, si Voltaire, par ses flagorneries à l'adresse de Frédéric, ne s'était arrangé pour défier toute concurrence. Et sans doute il est au moins fâcheux que ces émancipateurs de la pensée moderne aient autorisé de leur « philosophie » les pires iniquités dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Dévoué à ses amis, Diderot ne leur a marchandé ni ses idées, ni sa peine, ni son temps. Il a rendu à Grimm des services de plus d'un genre. Il a écrit pour Galiani, pour Raynal, pour d'Holbach des pages ou des volumes qu'ils signaient hardiment de leur nom. Lui-même a témoigné pour la fortune de quelques-uns de ses livres une insouciance dont il faut lui laisser le mérite, si c'en est un. Il ne s'ensuit pas qu'il ait été également insoucieux de sa réputation. L'insistance avec laquelle il parle de soi et les éloges qu'il ne cesse de se décerner sont des signes d'autant de vanité pour le moins que d'orgueil. Cette vanité est chatouilleuse. Il ne fait pas bon avoir médit de Diderot. Palissot fit pour son

compte l'épreuve de cette « bonhomie qui touche de bien près à la bêtise », et l'abbé de La Porte lui dut d'être appelé « prêtre avare, puant et usurier ». Rameau est traité non sans dureté : « C'est un brutal, il est mauvais père, mauvais époux ; mais il n'est pas décidé qu'il soit un homme de génie, et qu'il soit question de ses ouvrages dans dix ans. » Diderot nous assure qu'il est incapable de haine. « Nous savons haïr, mais nous ne savons pas aimer. C'est moi, moi, moi, ma Sophie, qui le dis ! » C'est lui qui, au lendemain de la mort de Rousseau, et craignant l'apparition des *Confessions*, poursuit sa mémoire des plus violentes invectives. Il connaissait les longues rancunes.

Quel usage est-ce donc qu'il faisait de cette bonhomie tant vantée et de cette « sainte indulgence » ? L'une et l'autre elles étaient réelles ; ce qui le prouve, c'est qu'il s'en appliquait d'abord à lui-même les mérites. Quoiqu'il se reproche d'être pour les autres un censeur trop sévère, nul ne fut dans sa propre cause un juge de meilleure composition. Il s'est pardonné de très bonne foi toutes les erreurs de sa conduite. Ou pour mieux dire il y a apporté la plus complète ingénuité et candeur de cœur et, si l'on veut, l'innocence ou l'inconscience la plus absolue. Il n'y cherchait pas malice et n'eut pas l'ombre de perversité. Il est d'humeur non moins accommodante pour la société où il est accueilli et où il se plaît, sans y être

jamais choqué par la liberté des intrigues et par la grossièreté du ton. Aux soupers de son cher Baron, il se crève de mangeaille, au risque de se donner « une indigestion bien conditionnée ». Après quoi il est induit à jeter sur toutes choses et sur le train du monde le coup d'œil de l'optimiste. Bon vivant, il est bon garçon. Débraillé, il n'est point prude. Il retrouve dans le « neveu » de Rameau trop de lui-même pour être impitoyable à ce bohême. Il est philosophe, de la secte des cyniques.

Ce titre de philosophe, son siècle le lui a décerné. Gœthe salue en lui « l'esprit le plus synthétique qui ait surgi depuis Aristote ». Pareillement on s'est accoutumé à lui faire honneur d'avoir été « la tête la plus allemande » qui eût paru dans la France du XVIIIe siècle. Il est bien vrai qu'il ne recule jamais devant une généralisation hâtive et que les plus aventureuses sont celles où il va d'instinct. Mais il lui manque le trait même où on reconnaît le philosophe : c'est de respecter ses idées, d'avoir foi en elles, de s'y attacher et de ne point les quitter sans en avoir tiré tout le parti qu'on en attend et sans leur avoir fait rendre tout l'effet qu'on croit qu'elles contiennent. Il l'avoue lui-même, très volontiers. Le passage, quoique connu, est trop spirituel pour qu'on résiste au plaisir de le citer. C'est aux premières lignes du *Neveu de Rameau*. Il se représente assis sur le banc d'Argenson et rêvant à son ordi-

naire. « J'abandonne mon esprit à tout son libertinage ; je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. » On ne saurait s'exprimer avec plus de justesse, et, j'allais dire, avec plus de convenance ; sous cette forme imagée et crue, le caractère vrai de la pensée de Diderot est rendu admirablement. C'est une pensée libertine, en quelque sens qu'on veuille prendre ce mot. Elle va au hasard, poussant partout sa pointe et ne séjournant nulle part. C'est bien pourquoi elle a été si souvent inféconde.

Car il est aisé de célébrer Diderot pour avoir été un grand éveilleur d'idées ; si l'on voulait faire entre ces idées le compte de celles qui étaient viables et qui en se développant sont parvenues jusqu'à nous et subsistent aujourd'hui encore vivantes, on s'exposerait à une sûre déception. Et si l'on comparait l'influence qu'a exercée Diderot avec celle d'un Bayle ou d'un Rousseau, d'un Voltaire même, d'un Montesquieu ou d'un Buffon, c'est alors qu'on s'apercevrait qu'il est un de ceux à qui la pensée moderne est le moins redevable. Son principal mérite, et il n'est pas médiocre, est d'avoir été curieux

des sciences naturelles et de leurs méthodes. Avant Darwin, il a deviné le darwinisme. Il a exprimé en des formules souvent heureuses et déjà précises ce qu'on a appelé plus tard des noms de concurrence vitale, de continuité des espèces et d'évolution. En ce sens il a eu des intuitions de savant ou de poète. C'est sa part de gloire la plus incontestable et son meilleur titre à avoir approché du génie. Mais les opuscules où il a émis ces hypothèses, et, comme il dit, ces « rêves », sont restés pour la plupart inédits et n'ont été connus que d'un petit nombre de lettrés; ils n'ont pas contribué à l'avancement de la doctrine; ils n'ont pas été dans le progrès des théories transformistes un chaînon nécessaire. La doctrine s'est formée et elle s'est constituée en dehors de lui. Pour ce qui est de ses idées sur les beaux-arts et sur le théâtre, elles sont si mêlées de vrai et de faux qu'on ne sait si elles ont servi davantage à diriger ou à égarer la naissante critique d'art et qu'on n'arrive pas à marquer la part qui leur revient dans la formation de la moderne comédie de mœurs. On fait encore de Diderot le précurseur du réalisme; mais à ce point de vue, on ne trouverait dans ses romans rien qui ne fût déjà dans ceux de Lesage, sauf pourtant que les gravelures y sont plus fréquentes et plus répugnantes. En sorte que c'est de notre naturalisme plutôt qu'on lui attribuerait justement la paternité. Mais de cela même il n'est pas seul res

ponsable. C'est le sort de ses « idées libertines » qu'aucune d'elles n'a suffi à déterminer un mouvement et à créer un courant.

Reste son apostolat. Ici il faut convenir que la vertu n'eut jamais ni prêcheur plus enthousiaste, ni théoricien plus ému. A entendre Diderot, ni la peinture, ni la littérature, n'ont leur fin en elles-mêmes ; elles ne doivent servir que de moyens pour recommander le bien et l'honnêteté. Un tableau est sans valeur, qui n'exprime pas les douces joies de la famille. Une pièce de théâtre a manqué son objet, d'où nous ne sortons pas meilleurs. L'honnête ! l'honnête ! s'exclame l'auteur des *Entretiens sur le Fils naturel;* c'est où il faut sans cesse revenir. Pour sa part il y revient sans cesse. *Le Père de famille,* s'il n'est peut-être pas un drame, est à cour sûr un sermon, aussi édifiant et aussi ennuyeux que ceux qu'on débite au prône. Au cours d'un récit libertin éclate tout d'un coup une page en l'honneur du juste et du bien, et qui frappe d'autant plus qu'elle était plus inattendue. Ces apostrophes ne sont d'ailleurs pas artifices de rhéteur, et ces exclamations ne sont pas des déclamations. Diderot est sincère. Il est naturellement transporté par le spectacle d'une action vertueuse. Il peut d'autant moins se défendre de l'impression qu'il en reçoit que cette impression est physique, que cette émotion est une commotion et qu'il peut désigner avec précision

l'endroit où commence cet ébranlement qui se propage ensuite par tout le corps. « Le spectacle de l'équité me remplit d'une douceur, m'enflamme d'une chaleur et d'un enthousiasme où la vie, s'il fallait la perdre, ne me tiendrait à rien ; alors il me semble que mon cœur s'étend au dedans de moi, qu'il nage; je ne sais quelle sensation délicieuse et subite me parcourt partout; j'ai peine à respirer ; il s'excite à toute la surface de mon corps comme un frémissement; c'est surtout au haut du front, à l'origine des cheveux, qu'il se fait sentir; et puis les symptômes de l'admiration et du plaisir viennent se mêler sur mon visage avec ceux de la joie, et mes yeux se remplissent de pleurs. » Mlle Volland, à qui il décrit ces curieux symptômes, les connaissait bien. Elle avait vu son amant, jusque dans ses bras, mêler ces transports à d'autres transports : « Ah ! ma Sophie, qu'il est doux d'ouvrir ses bras, quand c'est pour y recevoir et pour y serrer un homme de bien ! » Diderot est unique pour avoir jusqu'en de pareils moments goûté l'ivresse de la vertu.

En quoi consiste donc cette vertu dont Diderot est un partisan si chaud? Derrière ces grands mots quelles théories s'abritent ? Quelle est cette morale au profit de laquelle se dépense tant d'éloquence et coulent tant de larmes? — On nous fait remarquer ici que Diderot est l'homme de toutes les contradictions. Ne se souvient-on pas de telle phrase où il

est dit que la tête d'un Langrois sur ses épaules est comme un coq d'église en haut d'un clocher? Et peut-on s'emparer contre Diderot d'opinions qu'il dément lui-même l'instant d'après ?... Or, ces contradictions sont beaucoup moins réelles qu'on n'a d'intérêt à le dire. Elles ne sont qu'à la surface et n'empêchent pas que Diderot n'ait eu, fût-ce pour son usage et pour celui de ses amis, un système lié. Il ne s'agit pas de savoir ce que Diderot, qui a tout dit, a pu dire en courant. Ce qui importe, c'est que dans toute la série de ses écrits, depuis *les Bijoux indiscrets* jusqu'au *Supplément au voyage de Bougainville*, et en passant par *la Religieuse*, par *Jacques le Fataliste* et par *le Neveu de Rameau*, comme aussi bien par la *Lettre sur les aveugles*, et par *le Rêve de d'Alembert*, les mêmes idées se retrouvent concordantes et persistantes. — On nous dit encore qu'il ne faut pas attacher aux théories de Diderot plus d'importance qu'il n'en attachait lui-même. C'est l'avis de M. Faguet, qui, dans sa belle et pénétrante étude, allègue en faveur des idées de Diderot l'excuse d'un peu d'ivresse. C'est celui de M. Ducros qui serait disposé à y voir surtout les propos de table d'un « bourgeois polisson ». Nous n'avons garde pour notre part de traiter aussi lestement le chef de l'entreprise encyclopédique. Nous savons le respect qu'on doit aux maîtres.

Diderot commence par retirer à la morale tout

support métaphysique. Successivement déiste, théiste et panthéiste, il a abouti à l'athéisme, et il s'y est tenu. Depuis le temps de la *Lettre sur les aveugles*, il considère l'idée de Dieu comme une hypothèse qui embrouille la question au lieu de la simplifier. Depuis lors, il ne variera plus, soit qu'il appelle Dieu « une mauvaise machine dont on ne peut rien faire qui vaille », soit qu'il voie en lui le plus détestable « montreur de marionnettes ». Autant qu'il est athée, Diderot est matérialiste. A peine lui arrive-t-il par hasard, — et par forme de galanterie, — de souhaiter que les molécules de son être continuent de vivre à travers la nature afin de s'y rejoindre avec celles de Sophie. Pour ce qui est de la croyance à une âme immatérielle et qui recevrait dans une autre vie ses récompenses ou ses châtiments, ce sont contes et inventions puériles dont il laisse à Voltaire la duperie. Il est déterministe convaincu, et fataliste autant que Jacques lui-même. Celui-ci « croyait qu'un homme s'acheminait aussi nécessairement à la gloire ou à l'ignominie qu'une boule qui aurait la conscience d'elle-même suit la pente d'une montagne ». C'est une idée que Diderot a reprise maintes fois pour son propre compte. L'intérêt est le seul mobile qu'il assigne à notre conduite et il n'apprécie nos actions qu'au point de vue de leur utilité. Encore y a-t-il moyen, dans la conception déterministe, d'édifier une morale,

fût-ce une morale ascétique; Spinoza l'a prouvé. Une morale utilitaire n'est pas forcément immorale. Toute la question est de savoir comment on envisage l'objet de la vie et dans quoi on en fait résider le prix. Cette raison de la vie, Diderot la trouve dans la vie elle-même et dans les jouissances positives qu'elle nous procure : « Boire de bons vins, se gorger de mets délicats, avoir de jolies femmes, se reposer sur des lits bien mollets; excepté cela, le reste n'est que vanité. » Telle est la conclusion qui, aux yeux de Diderot, se dégage comme d'elle-même de la doctrine matérialiste, et devant laquelle il n'a garde de reculer. C'est D'Alembert qui, dans le rêve où il vient de contempler le spectacle magnifique des transformations de la matière à travers l'espace et à travers le temps, s'écrie : « O vanité de nos pensées, ô pauvreté de la gloire et de nos travaux, ô misère, ô petitesse de nos vues! Il n'y a rien de solide que de boire, manger, vivre, aimer et dormir. » Rameau disait plus simplement : « Le point important est d'aller librement à la garde-robe. » La pensée est la même : c'est qu'il faut tout uniment suivre les indications de la nature.

Car c'est nous qui avons inventé ces dangereuses chimères dont s'embarrasse en vain notre conscience; c'est dans notre cerveau que sont nés ces fantômes qui ont égaré l'humanité hors de sa voie naturelle. Nos distinctions de bien et de mal,

de vice et de vertu, Nature les ignore, comme elle ignore aussi bien les notions de devoir et d'obligation, d'estime de soi, de honte et de remords. Elle ne connaît rien hors ce qui tend à ces deux fins : la conservation de l'individu et la propagation de l'espèce. Ce qui y sert elle l'approuve; ce qui y nuit elle le condamne. En sorte que ses conseils sont précisément au rebours de nos jugements; il fallait toute la folie des hommes pour faire de la continence un mérite, de la chasteté un idéal, et pour attacher un sentiment de honte aux fonctions de reproduction. Au surplus, pour nous représenter l'homme dans sa constitution primitive et essentielle, nous n'en sommes pas réduits aux conjectures; l'état de nature n'est pas seulement un état que nous concevions par un effort de notre imagination; il est des cas où l'homme s'y trouve ramené réellement. La misère et la maladie sont deux grands exorcistes. Elles sont merveilleuses pour chasser du cœur de l'homme toutes les superstitions que nous y avons installées. « Dans la misère l'homme est sans remords, et dans la maladie la femme est sans pudeur. » Et il est des contrées, libres encore de toute contagion, où l'homme n'a pas cessé de suivre le pur instinct de la nature. Ce n'est plus la Germanie, comme au temps de Tacite. C'est, au temps de Bougainville, la voluptueuse Taïti. Dans cette île fortunée, la promiscuité des sexes, la communauté des

femmes, la prostitution sont justement en honneur. L'inceste n'y soulève pas de réprobation, n'étant contraire « ni au bien général, ni à l'utilité particulière, ces deux fins de nos actions ». L'adultère n'y est pas un crime, attendu que le mariage n'y crée pas de liens. Quoi de plus insensé, quand on y songe, que « le serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine ? » La pudeur enfin n'y est pas née, comme chez nous, de l'hypocrisie. « Enfonce-toi, si tu veux, dans la forêt obscure, avec la compagne perverse de tes plaisirs ; mais accorde aux bons et simples Taïtiens de se reproduire sans honte à la face du ciel et au grand jour. » Les Taïtiens sont innocents : ils sont heureux. Car de se conformer à la nature, cela même serait le Bien si le Bien n'était pas un mot vide de sens. Et c'est le bonheur.

La civilisation contrarie la nature ; chacune de ses inventions a contribué à nous en écarter davantage ; c'est de là qu'est venu tout le mal. La morale a créé la désobéissance, le châtiment a engendré la crainte. Ç'a été fait de la paix du cœur et de la tranquillité de la vie. Voulez-vous savoir d'où procèdent toutes les souffrances de l'humanité ? C'est qu'il existait un code de la nature ; on y a ajouté un code civil et un code religieux ; mais au lieu de les calquer sur le premier, on les a rédigés en con-

tradiction avec lui; il est donc inévitable que l'homme désobéisse pour le moins à l'un d'eux. Dans ce conflit de prescriptions, pour suivre les unes il faut enfreindre les autres. On a fait pour chacun de nous de la faute et de ses suites une nécessité.

Une objection se présente. Si la morale est une construction artificielle, et d'un artifice généralement nuisible, comment se fait-il qu'on l'ait inventée ? La réponse est aisée : c'est qu'il s'est trouvé des gens qui avaient intérêt à l'inventer. Ils se sont servis de ses règles conventionnelles et de ses principes prétendus pour imposer au reste du genre humain leur propre domination. « Ce n'est pas pour vous, mais pour eux que ces sages législateurs vous ont pétris et maniérés comme vous l'êtes. J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles et religieuses ; examinez-les profondément, et je me trompe fort ou vous y verrez l'espèce humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se promettait de lui imposer ». Les législateurs ont inventé la loi, comme les prêtres ont inventé la religion. Les uns et les autres avaient un même but : ils travaillaient à une même œuvre d'asservissement.

La conclusion s'impose. Faut-il civiliser l'homme ou l'abandonner à son instinct ? « Si vous vous proposez d'en être le tyran, civilisez-le, empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la nature ;

faites-lui des entraves de toute espèce. Le voulez-vous heureux et libre? Ne vous mêlez par de ses affaires.» Ce à quoi on nous convie c'est à anéantir ce lent travail par lequel l'humanité, depuis qu'elle existe, tâche à s'élever au-dessus des grossièretés de l'instinct et s'efforce d'échapper à la sujétion de la matière. L'idéal qu'on nous propose, c'est le retour à l'animalité primitive.

Telle est dans son fondement et dans ses conséquences la « philosophie de la nature ». On a coutume d'en faire honneur à Rousseau; c'est un honneur qui ne lui revient qu'en partie, mais qui appartient en propre à Diderot. Car c'est Diderot d'abord qui se vante d'avoir indiqué à Rousseau l'idée première du *Discours sur les lettres, les sciences et les arts*. Mais ensuite Rousseau n'accepta jamais le système qu'en y introduisant toute sorte de correctifs. Au tableau qu'il nous fait de « l'état de nature » il mêle des notions qui n'ont pas dans la nature leur origine. Il conserve la croyance à une âme immortelle : il rouvre la porte au sentiment religieux; et c'est par où on peut faire tout rentrer. Diderot a le courage d'aller jusqu'au bout de sa théorie. Il convient de le lui laisser.

En fait, et depuis qu'il y a des hommes, ce qu'on a appelé des noms de religion, de morale et de politique, ce n'a été qu'autant de tentatives qu'on a essayées pour imposer une règle à leurs appétits et à

leurs instincts. A mesure qu'on trouve à cette règle des assises plus solides et un couronnement plus élevé, on dit que la somme de la moralité s'augmente parmi les hommes et qu'ils remplissent leur destinée. Mais de supporter la contrainte d'une règle, c'est justement de quoi Diderot est incapable. Par là chez lui tout s'explique, sa vie comme son œuvre, et cette guerre qu'il soutient contre toutes les formes de l'autorité. Il nous répète qu'il rêve d'émanciper l'esprit humain, qu'il travaille au progrès et au bonheur de l'humanité. Il en est persuadé, et nous ne demanderions pas mieux que de l'en croire. Encore faut-il savoir quel sens il attache à ces mots dont la sonorité est séduisante, mais la signification reste toujours un peu vague. C'est pourquoi il est bon d'avoir pénétré jusqu'au fond de sa pensée et jusqu'au principe secret auquel il se réfère. Cela donne la clé de beauboup de choses. Mais c'est alors qu'on refuse le bienfait d'une émancipation qui serait la ruine de toute règle, d'un progrès qui consisterait dans le retour à la nature, et d'un bonheur qui se réduirait à l'accouplement en liberté, — comme on se refuse à prendre la facilité d'humeur pour la bonté, le vagabondage de la pensée pour sa hardiesse, le bouillonnement du sang pour l'enthousiasme du bien, et la chaleur des esprits animaux pour le zèle de la vertu.

15 septembre 1894.

DEUX MORALISTES « FIN DE SIÈCLE »

CHAMFORT ET RIVAROL

Les noms de Chamfort et de Rivarol n'ont pas cessé de s'appeler l'un l'autre. Ces ennemis intimes, après avoir passé leur vie à se haïr, ou, ce qui est plus grave, à se jalouser, sont unis dans la mort, devant la postérité et devant la Sorbonne. C'est sous la forme de thèses pour le doctorat que nous arrivent, à quelques mois de distance, les études consacrées par M. Maurice Pellisson à Chamfort et par M. André Le Breton à Rivarol [1]. Ce sont deux panégyriques, de valeur inégale, mais d'égale chaleur. M. Pellisson prend en main, avec conviction, la cause de Chamfort calomnié par les pamphlétaires royalistes, et il la dessert avec application. Il s'attache à mettre surtout en lumière le rôle politique de l'ami de Mirabeau; et il ne se rend pas compte que Chamfort peut bien avoir été un révolutionnaire de la première heure et mériter le titre de vieux républicain, s'il a une place dans l'histoire c'est dans

1. Maurice Pellisson, *Chamfort*, 1 vol. in-8 (Lecène et Oudin). — André Le Breton, *Rivarol*, 1 vol. in-8 (Hachette).

l'histoire des lettres et non dans l'autre. M. Pellisson se montre très soucieux d'obtenir notre estime pour le caractère de son client, dont il admire, pour sa part, la probité, la dignité, l'indépendance. Il le lave surtout du reproche d'avoir été un misanthrope et un pessimiste. Il nous fait un Chamfort « à l'eau rose ». Et il ne s'aperçoit pas qu'il détruit ainsi l'originalité elle-même du moraliste.

Dans un livre écrit avec esprit, avec élégance et même avec coquetterie, et qui témoigne d'ailleurs de savantes recherches, M. Le Breton parle de Rivarol d'une façon qui eût réjoui Rivarol et chatouillé délicieusement sa fatuité. M. le comte eût respiré avec volupté cet encens qui s'adresse d'abord à ses perfections physiques. « Quel homme a été plus visiblement que celui-là l'enfant gâté de la nature ? Elle lui a donné mission de plaire. Avec quels soins, quelle tendresse, elle a modelé son corps !... Ceux qui le chicanent sur sa noblesse enragent qu'il n'ait qu'à paraître pour leur infliger un démenti : sa noblesse, il la prouve en marchant... Quant à sa tête un peu grosse, comme celle de Chénier, pour les épaules qui la portent, elle est d'une harmonie de dessin qui enchante les yeux... Quelque chose de plus beau que sa tête, c'est son cerveau... Et quelque chose de plus ravissant que le sourire de Rivarol, c'est sa parole... » Tel est le ton. Le portraitiste a été séduit par le charme de son modèle ; il s'y

abandonne et ne discute pas. Au surplus, il en a flatté plutôt que faussé l'image. Il fournit à Rivarol une occasion nouvelle de faire la roue devant nous; mais il ne surfait pas son mérite. « Jouir de la société, la défendre dès qu'elle est en péril, la regretter quand elle se dissout et mourir de sa mort, voilà toute l'histoire de Rivarol. » On ne saurait mieux dire.

Ce qui fait qu'il y a lieu de réunir Chamfort et Rivarol, ce n'est pas seulement le rapprochement des dates et certaines affinités de nature, mais c'est qu'ils ont eu, en dépit des apparences et tout en prenant position à des points contraires et extrêmes, une destinée analogue. Ils ont souffert d'une même misère et d'une malechance pareille. Ils représentent deux variétés d'un même type, celui du littérateur venu sur le déclin d'une littérature et d'une société. Il en est parmi les « écrivains de transition » chez qui on discerne déjà les germes de l'avenir. Incapables de réaliser l'idéal nouveau, ils l'ont du moins entrevu et annoncé : ils sont des précurseurs. D'autres ferment une époque. Leur fortune est liée au sort de quelque chose qui s'achève et qui meurt. Chamfort et Rivarol sont de ceux-là. Préparés par leurs qualités mêmes à briller au milieu d'un état social qui en était venu à l'épuisement, ils ont été prisonniers de leur succès. Ils sont les enfants gâtés et les victimes d'une société qui finit.

Cette société de la fin du XVIIIe siècle, on a coutume de se la représenter d'après le mot fameux de Talleyrand : on continue de lui prêter toutes les élégances auxquelles elle avait d'elle-même depuis longtemps renoncé; on prolonge pour le projeter sur son agonie l'éclat qu'avaient jeté quelques salons désormais défunts. Ce n'est plus le temps des Geoffrin, des Du Deffand et des Lespinasse. Au lieu de trois ou quatre salons qui donnaient le ton, il y a maintenant une multitude de salons de moindre importance et de tenue médiocre, où se mêlent tous les tons et tous les mondes. Des mœurs importées de l'étranger ont entamé et altéré la politesse française. Déjà l'anglomanie est une fureur, et ce n'est pas du XIXe siècle que date chez nous l'américanisme. La France n'est plus le salon de l'Europe, elle en est le café. Le goût de l'élégance a été remplacé par celui du luxe, et d'un luxe de mauvais aloi qui n'est souvent que l'étalage de la dépense. L'esprit s'est alourdi, épaissi. Ce sont des nuances difficiles à définir avec précision, mais qu'on sent avec vivacité. « En parcourant les mémoires et monuments du siècle de Louis XIV, écrit Chamfort, on trouve même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui. » Par suite les moyens de plaire et de recueillir l'applaudissement ont changé. « Au ton qui règne depuis dix ans dans la littérature, la célébrité

littéraire me paraît une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout à fait autant de mauvais effets que le carcan; mais cela viendra. » Le cynisme est à la mode; le débraillé du langage accompagne celui des mœurs et s'accorde avec celui du costume. « On ne s'effarouche plus de rien, ni des soupers de Grimod de la Reynière, ni des exploits de Lauzun, ni des mots de Sophie Arnoult; Rohan est cardinal et Mme de Genlis professeur de décence; faire scandale serait un tour de force. Les liaisons irrégulières s'affichent, les propos les plus scabreux se répètent à voix haute. Sous couleur de s'initier à la philosophie, les belles marquises dissertent avec Diderot et d'Alembert sur les organes de la génération; la pudeur s'en est allée avec les autres superstitions d'antan, et la femme n'est plus, — ainsi le prince de Ligne baptise Mme de Coigny, — qu'un « joli garçon » quelque peu mauvais sujet [1] ». Tout est permis pourvu qu'il s'offre avec l'attrait de la jouissance.

Les sociétés vieillies sont en proie au tourment de l'ennui; pour y échapper elles essaient de se donner l'illusion de l'activité; sous la menace du temps qui les presse, elles veulent vivre vite et beaucoup, tout ensemble avec hâte et avec intensité. « Si on pouvait mettre ensemble les plaisirs, les sentiments ou les idées de la vie entière et les réu-

1. Le Breton, *Rivarol*, p. 20.

nir en l'espace de vingt-quatre heures, on vous ferait avaler cette pilule et on vous dirait : Allez-vous-en. » Cette fièvre est signe de maladie et de décrépitude. Elle se déclare dans un organisme usé. C'est qu'en effet la vie de société à cette époque n'a plus d'objet. Elle a servi jadis à créer quelque chose : la politesse des usages, de la conversation et du style. Elle a servi aux écrivains pour les initier à certaines délicatesses du sentiment et leur enseigner le respect de leur plume. Elle a servi aux gens du monde chez qui elle a répandu d'abord le goût des choses de l'esprit et fait pénétrer ensuite le mouvement d'idées venu de la philosophie. Elle ne sert plus désormais à aucune fin distincte d'elle-même. Elle est à elle-même son propre objet. Elle ne tend qu'au plaisir. Elle est inutile et partant dangereuse.

Cette vie toute frivole et factice, qui sonne creux et sonne faux, a conservé encore assez de prestige pour attirer presque tous les écrivains du temps, façonner leur esprit, accaparer les ressources de leur talent. Rivarol n'est attentif qu'aux épisodes de sa royauté de salon et ne compte dans la journée que les heures où il peut éblouir un cercle d'auditeurs, ou trôner à la table d'un souper. Il n'existe que pour ces succès que d'ailleurs il a soin de concerter et de ménager savamment ; il travaille le matin son esprit du soir : comme tous les improvisateurs, il prépare de longue main ses effets. Il reste au lit, absorbé

dans une paresse laborieuse, occupé à noter gravement les traits ingénieux qui traversent son esprit, à limer une anecdote, polir un bon mot, aiguiser une épigramme, mettre une plaisanterie au point ou un paradoxe en forme. Il inscrit ces belles choses sur des cartes fixées à sa glace devant sa cheminée. Il les apprend par cœur en se mirant. Il est mort sans s'être douté qu'il y eût quelque puérilité à ce métier d'histrion mondain et que ces gentillesses de poupée à la mode fussent indignes d'un homme.

Écoutez Chamfort. Il vous semblera au premier moment que cette vie lui est insupportable; en fait, elle lui est nécessaire et elle lui est douce. Car ce n'est pas, je pense, par obligation de naissance et devoir de caste qu'il a été amené à fréquenter la société riche, élégante et titrée. Bien au contraire. Pour y arriver il a dû surmonter toute sorte d'obstacles. Mais il était attiré vers elle par un goût irrésistible; il y a été retenu par le succès. Il se peut qu'il ait affiché pour elle un profond dégoût, qu'il n'ait cessé de la railler, qu'il ne l'ait décrite que pour en dévoiler les dessous et en étaler les hontes. Le fait est qu'il n'a voulu connaître dans l'humanité qu'elle seule. Il ne s'est pas lassé d'en recommencer l'étude, d'en fouiller la psychologie compliquée et l'étrange morale, de collectionner les observations et les anecdotes dont elle est l'invariable sujet. Gens de noblesse, gens de finance, gens de plaisir, gens de

lettres, les princes et leurs maîtresses, les grands seigneurs et les danseuses, le duc de la Vallière et la petite Lacour de l'Opéra, Mme de Pompadour et Mme du Barry, Lauzun et sa femme, Fontenelle, Voltaire, l'abbé Maury, les désœuvrés corrompus, les affairés cyniques, tel est le personnel qui défile dans ces anecdotes de Chamfort et telle l'humanité sur laquelle il a étudié le cœur humain. Son regard est limité à cet horizon. Or, la société ne s'inquiète pas si on parle d'elle en bien ou en mal; mais elle veut qu'on s'occupe d'elle et d'elle seule. Cela nous fait comprendre que la gloire mondaine de Chamfort ait été si éclatante, et qu'elle soit restée si durable. On cite encore dans les salons d'aujourd'hui les mots de Chamfort; on préfère parfois les démarquer. Ils portent toujours. C'est un répertoire où les causeurs peuvent s'approvisionner à coup sûr. L'esprit de Chamfort avec son ragoût de médisance et son assaisonnement de libertinage ne risque pas de cesser de plaire. Lui-même personnifie une espèce de moralistes, dont je doute que ce soit une espèce disparue : c'est le moraliste mondain, flagellant les vices d'un monde dont il aime l'élégance et peut-être la perversité, à la fois détracteur et dévot d'une société pour laquelle il pousse le mépris jusqu'à la haine et le respect jusqu'au snobisme.

Par où s'explique cette amertume de Chamfort,

cette colère contre la société de son temps et contre la société en général? N'y voir que la haine désintéressée des abus et qu'une noble révolte contre les inégalités sociales serait l'effet d'une belle candeur. Sans doute il faut supposer une première disposition native. Il y a une âpreté d'accent, une violence de ton, une qualité d'ironie préméditée et condensée, à laquelle on n'arrive pas sans un don de nature. Comparez un mot de Chamfort avec un mot de Rivarol, par exemple; vous saisirez aussitôt toute la différence. Voici le mot de Chamfort sur La Harpe : « C'est un homme qui se sert de ses défauts pour cacher ses vices. » Mettez en regard le mot de Rivarol sur Chamfort lui-même : « C'est une branche de muguet entée sur des pavots. » Celui-ci est d'un bel esprit qui se contente d'égratigner l'adversaire. Celui-là est d'un esprit méchant qui veut faire plaie et faire saigner la plaie. On a remarqué que très peu de personnes sont capables d'aimer au sens vrai du mot; il y a de même une puissance de haïr qui n'est départie qu'à quelques-uns. C'est là, chez Chamfort, le fond du caractère, le trait essentiel autour duquel vont cristalliser les impressions venues de la vie.

Or, comme Rousseau, Chamfort est plébéien. Il a pu s'apercevoir qu'aux yeux des gens de condition ni l'esprit, ni le talent, ni même l'argent ne supplée au désavantage de n'être pas né. De plus, il est en-

fant naturel. L'exemple de d'Alembert suffirait à prouver que sur ce point la société aristocratique avait peut-être moins de préjugés que n'en a montré par la suite la pruderie bourgeoise. Mais Chamfort est vaniteux : quand on demande beaucoup à l'opinion du monde, c'est une nécessité qu'on souffre doublement de ses dédains. Malheur à ceux qui ne savent pas hausser les épaules devant certaines humiliations que la sottise croit leur infliger ! Il est pauvre et en contact journalier avec la richesse. L'inégale répartition des richesses l'a choqué d'autant plus qu'il est du côté non des privilégiés, mais des autres. Les questions d'argent et les chiffres reviennent fréquemment sous sa plume. A-t-il tenu le propos qu'on lui prête ? « Ces gens-là doivent me procurer vingt mille livres de rente. Je ne vaux pas moins que cela. » Ce qui rend ce mot vraisemblable c'est qu'il est en accord avec les préoccupations dont témoignent fréquemment la correspondance ou les réflexions de Chamfort. « J'ai toujours été choqué, écrit-il, de la ridicule et insolente opinion répandue presque partout, qu'un homme de lettres qui a quatre ou cinq mille livres de rente est à l'apogée de la fortune. » Et ailleurs : « On se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde ; on veut qu'ils prennent intérêt à la société dont ils ne tirent presque pas d'avantage ; on veut les forcer d'assister éternellement aux tirages d'une

loterie où ils n'ont pas de billet. » C'est le langage lui-même de l'envie. Si encore il trouvait dans une renommée solide une suffisante compensation ! Mais il estime à son prix l'applaudissement frivole des salons. Il désespère de jamais faire œuvre sérieuse ; et, faute d'être venu à son heure, il ne l'essaie même pas. « Pour être un grand homme dans les lettres ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos. » Il a le sentiment d'avoir manqué sa vie.

Chamfort connut-il des déceptions d'un autre genre ? Certaines de ses confidences le donnent à entendre. Homme à bonnes fortunes, il n'aurait pas eu naturellement de goût pour ces tristes aubaines. Il serait devenu sceptique après avoir été sentimental, et roué pour n'avoir pu faire autrement. « M... débitait souvent des maximes de roué en fait d'amour ; mais dans le fond il était sensible, et fait pour les passions... M... me disait : C'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai que j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde... » Il semble bien en effet qu'il eût le tour d'esprit romanesque ; et il vint dans un temps où, suivant la définition que lui-même en a donnée, l'amour n'était que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. C'était, une fois de plus, avoir mal choisi son époque. Un tel malen-

tendu est douloureux entre tous. Ceux qui, ayant espéré de l'amour une exaltation de tout leur être, se réduisent à ne plus lui demander que le plaisir des sens, reçoivent de ce heurt avec la réalité une commotion qui se prolonge à l'infini. Comme ils avaient engagé leur âme dans l'affaire, elle se trouve en effet compromise. C'est la fissure unique et subtile par où s'écoule ce qu'il y avait de meilleur en nous. « L'amour est un commerce orageux qui finit toujours par une banqueroute. » Cette banqueroute de l'amour entraîne après elle toutes les autres. On la retrouve ou on la devine à l'origine de plus d'une profession de foi désespérée... Il est possible d'ailleurs que Chamfort se soit vanté. On peut douter des causes de son libertinage, non de ce libertinage lui-même où il laissa le peu de santé qu'il avait. Les libertins ont le cœur sec... Peut-être n'en fallait-il pas tant pour expliquer la misanthropie de Chamfort et qu'il ait eu l'âme quasiment pétrie de haine.

C'est ce qui donne à la vie de Chamfort son unité. Que celui dont la figure s'encadrait si bien dans l'ancienne société ait applaudi si bruyamment à la Révolution qui brisait les anciens cadres, cela au premier abord semble contradictoire. Celui qui avait reçu pension de Louis XVI se hâte d'employer le style du jour et d'appeler le roi déchu du nom de Louis Capet. Celui qui avait, après la représentation

de *Mustapha et Zéangir*, reçu de la reine de tels compliments qu'il déclarait ne pouvoir ni les répéter ni les oublier, se hâte de devenir républicain ; « il n'y a, dit-il, que cela qui prenne. » Le secrétaire des commandements de Condé et celui de Madame Elisabeth devient le plus ardent des patriotes. L'ami de Vaudreuil devient celui de Mirabeau. Mais c'est le propre de la haine qu'elle s'irrite des bienfaits reçus. Chamfort n'était pas seulement l'un des membres de l'Académie française, il avait fait sa carrière par les succès d'académie. Il avait été couronné en 1764 pour une *Épître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, en 1769, pour un *Éloge de Molière*. Il allait chercher des académies jusqu'en province, et obtenait de celle de Marseille un prix pour un *Éloge de La Fontaine*, en 1774. Il avait abusé des prix d'académie. Après quoi c'est lui qui rédige pour Mirabeau ce *Discours sur la suppression des Académies* que le tribun devait lire à l'Assemblée et qu'on retrouva dans ses papiers. L'ordinaire banalité des plaisanteries qu'on a de tout temps dirigées contre l'institution académique s'y assaisonne d'aigreur et s'y relève de passion sincère. Chamfort est le témoin et le narrateur nullement scandalisé de quelques-unes des pires journées révolutionnaires. Il se contente de dire : « On ne nettoie pas les étables d'Augias avec un plumeau. » Et en effet comment ne se fût-il pas réjoui de la tournure que pre-

naient les événements, donnant satisfaction à sa vanité blessée? Comment n'eût-il pas applaudi à des catastrophes publiques qui le payaient en un jour de tant de rancunes lentement accumulées?

De là aussi vient l'originalité de son œuvre. Certes on est en droit de souhaiter qu'un peintre de mœurs ait la largeur du coup d'œil, l'impartialité et le désintéressement dans l'observation. En fait cela est très rare. La plupart du temps nous n'apercevons de la réalité qu'un aspect, celui-là même que nous découvrent nos sympathies ou nos colères. La haine est, dit-on, clairvoyante. Chamfort a très clairement aperçu ce retour à l'animalité primitive, qui est le dernier terme où aboutissent les sociétés d'extrême civilisation. Sous le raffinement des manières, c'est la brutalité et c'est la férocité qui de nouveau font explosion. L'instinct réclame ses droits. « Je n'ai vu dans le monde, disait M..., que des dîners sans digestion, des soupers sans plaisir, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié et des coucheries sans amour. » « Qu'est-ce que la société quand la raison n'en forme pas les nœuds? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites maisons. » C'est la forêt de Bondy et c'est un asile d'aliénés. Les contemporains de Chamfort lui apparaissent ainsi comme autant de maniaques. Il note leurs excentricités, tient registre de leurs folies, et les narre

avec une sorte de gaieté mélancolique et de sombre humour.

Pour peu qu'un écrivain ait de vigueur dans l'esprit et qu'il soit capable de donner à sa pensée un tour philosophique il ne se borne pas aux constatations de son expérience, mais il s'en sert pour en tirer des conclusions générales. C'est le cas de Chamfort. Il n'est pas de ceux qui se consolent du spectacle de l'iniquité triomphante par le rêve d'on ne sait quel état de nature. Il ne se prête pas à la chimère d'une humanité naturellement bonne. Le mal lui apparaît à tous les degrés de l'échelle et dans toutes les manifestations de la vie. « Les fléaux physiques et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine. » C'est la vie elle-même qui est corruptrice et déprimante. Il n'y a qu'à voir ce qu'elle fait de ceux qui en ont subi plus longtemps l'influence. On sait ce qu'est un vieux courtisan, un vieux prêtre, un vieux juge. Les raisonneurs de l'école tirent de la loi morale une preuve en faveur de l'existence d'un Dieu prévoyant et bon. On verrait bien plutôt dans le train du monde moral l'argument le plus fort contre l'hypothèse d'une Providence, car il paraît être « le produit des ca-

prices d'un diable devenu fou. » Le règne de la souffrance est universel : on n'y échappe que par l'oubli ou par la fuite. « C'est une belle allégorie dans la Bible que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblême ne veut-il pas dire que, lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire un désintéressement complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes ?... » « Vivre est une maladie dont le sommeil vous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède. » Telle est cette aspiration au néant où aboutit l'hypocondrie de Chamfort. C'est son honneur d'avoir trouvé quelques-unes de ces formules où s'est inscrite l'éternelle plainte humaine. Cela lui assigne une place parmi les grands détracteurs de l'humanité et contempteurs de la vie, entre Swift et Schopenhauer.

On ne s'attend à trouver chez Rivarol rien de semblable. Chez lui ni amertume dans l'accent, ni aucune profondeur de sentiment. Méridional, ayant même du sang italien dans les veines, il a une de ces natures heureuses sur lesquelles tout glisse et rien ne laisse de trace. Il est toute légèreté et frivolité. Il vit au jour le jour sans bien savoir lui-même de quoi il vit, ni comment ; il mène une existence décousue qui est souvent un problème et dont l'imprévu l'amuse ; il prend la fortune comme elle

vient. S'étant aperçu un beau jour qu'il s'était marié, il rit tout le premier de son étourderie et la répare en oubliant aussi complètement que possible Mme de Rivarol, dont il avait d'ailleurs un fils. La vraie compagne de sa vie, c'est cette Manette qu'il emmena jusque dans l'exil, aimable fille dont on avait au surplus négligé l'éducation et qui se piquait aussi peu de littérature que de fidélité. C'était aux yeux de Rivarol le charme de Manette.

Ah ! conservez-moi bien tous les jolis zéros
Dont votre tête se compose!
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

On voit assez quelle vulgarité de sentiment se cache ou se trahit dans ces vers pimpants. Au moins n'est-ce pas à Rivarol qu'on reprochera de poursuivre en amour un idéal impossible. Les biographes du moraliste lui savent ordinairement bon gré de cette liaison et ne manquent guère à faire en passant leur compliment à cette jolie fille : ils trouvent qu'il y a du piquant dans le goût qu'un homme raffiné, lettré, intellectuel à l'excès, eut pour un être resté tout instinct. Il n'y a pas lieu de faire tant de phrases. Manette n'est que la sœur aînée de la Lisette de Béranger. L'immoralité facile de Rivarol

son insouciance, ses goûts d'épicurien font qu'il se trouve en complet accord de sentiments avec la société de son temps. Il s'y trouve tout de suite à l'aise, quoiqu'il soit de noblesse médiocre, et guère plus riche que Chamfort. Il en a les manières et le ton, la désinvolture et l'impertinence. Cela même caractérise ceux de ses mots qu'on nous cite comme lui faisant le plus d'honneur :

— Je dormais ; l'évêque dit à cette dame : « Laissons-le dormir, ne parlons plus. » — Je lui répondis : « Si vous ne parlez plus, je ne dormirai pas. »

— Les hommes ne sont pas si méchants que vous le dites. Vous avez mis vingt ans à faire un mauvais livre et il ne leur a fallu qu'un moment pour l'oublier.

— Vous parliez beaucoup avec des gens bien ennuyeux. — Je parlais de peur d'écouter.

— Je sue horriblement. — C'est que vous vous écoutez trop.

— L'abbé Sieyès, qui s'exprime avec disgrâce, me disait un jour : « Il faut que je vous dise ma façon de penser. — Épargnez-moi la façon, lui répondis-je, et dites-moi tout simplement votre pensée. »

— « Je vous écrirai demain sans faute. — Ne vous gênez pas, lui répondis-je, écrivez-moi comme à votre ordinaire. »

— Quelqu'un m'ayant demandé une épigraphe pour son ouvrage : « Je ne puis, lui dis-je, vous offrir qu'une épitaphe. »

Ces répliques sont-elles d'un homme d'esprit? En tout cas celui qui se les permettrait aujourd'hui passerait pour un personnage très mal élevé. L'élégance est affaire de mode.

Rivarol devait tenir à la conservation d'une société dont il retrouvait en lui tous les travers. Cela explique l'attitude qu'il prend au moment de la Révolution. Rédacteur du *Journal politique national* et des *Actes des apôtres*, nous le retrouverons dans les rangs des émigrés. C'était pour lui le seul moyen d'échapper à des rancunes qui ne pardonnent pas : les rancunes littéraires. Il avait jadis publié un *Petit Almanach de nos grands hommes pour l'année 1788,* où il raillait doucement quelques-uns des ratés de son temps. Plusieurs, en dépit de noms pompeux, sont restés d'illustres inconnus : tels Audebez de Montgaubet, Groubert de Groubenthal, D'Ysambert de la Fossarderie, Fenouillot de Falbaire de Quingey, Thomas Minau de la Mistringue. D'autres se sont fait une célébrité en dehors de la littérature. « Si la Révolution s'était faite sous Louis XIV, disait Rivarol, Cotin eût fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eût pas manqué Racine. En émigrant j'ai échappé à quelques jacobins de mon *Almanach des grands hommes*. » C'était une vue

juste. On a eu plus d'une occasion de remarquer que l'état-major des révolutions se recrute dans la bohème des lettres. Fabre d'Églantine et Collot d'Herbois, pour n'en pas citer d'autres, en seraient la preuve. Et tout près de nous on a pu noter les influences littéraires qui se sont fait jour dans la Commune. Entre les bas-fonds de la littérature et ceux de la politique il y a communication. Au surplus ce ne sont pas les idées justes qui manquent, ni dans les conseils que Rivarol adressait à Louis XVI, ni dans les reproches qu'il adressait aux émigrés : ce qui lui manqua, ce fut le moyen de se faire entendre.

Il semble bien qu'il y eût chez Rivarol un fond de sérieux et que son esprit valût mieux que son œuvre. Il étudie les langues, traduit *l'Enfer* de Dante, écrit un *Discours sur l'universalité de la langue française*, réfléchit sur les principes de nos connaissances, adresse deux lettres à Necker à propos de son livre sur *l'Importance des opinions religieuses*. Certains tableaux qu'il a tracés de la Révolution et de la Terreur sont un commencement de Joseph de Maistre. Certaines de ses réflexions sur la religion sont un commencement de Chateaubriand. Il y a ainsi dans Rivarol beaucoup de commencements qui n'aboutissent jamais. C'est qu'on n'a pas impunément pris la discipline de son esprit dans le badinage des salons. On n'a pas débuté dans les lettres par

un *Dialogue du chou et du navet*, continué par des parodies du *Songe d'Athalie* et du *Récit de Théramène*, sans avoir contracté de fâcheuses habitudes dont on n'est plus libre de se débarrasser. On n'est pas à la fois « le philosophe et le loustic » de la Révolution. C'est par là que la destinée de Rivarol se rejoint avec celle de Chamfort. Quelles qu'aient pu être les ressources d'esprit de ces deux hommes merveilleusement doués, ils n'en ont pas profité. « Je ne peux résister au plaisir de frotter la tête la plus électrique que j'aie jamais connue, » écrit Mirabeau à Chamfort. De toute cette électricité rien n'est sorti qu'une gerbe d'étincelles. De sa connaissance du monde et de ses rancunes, Chamfort n'a tiré que des boutades au lieu d'une philosophie. Il a fourni le titre d'une brochure à Sieyès et fabriqué des mots pour la Révolution pendant que Rivarol en fabriquait contre elle. C'est des deux côtés la même stérilité.

Ils n'ont tout à fait réussi que dans un genre, celui des « maximes », né dans les salons au temps de La Rochefoucauld et destiné à périr avec eux. Encore ce genre, où ils se sont confinés, entrait-il dans une pleine décadence. Elle se manifeste par bien des signes. C'est d'abord l'étroitesse du point de vue. Toute la société tient dans le vaste tableau qu'en trace La Bruyère. Le cadre va sans cesse se rétrécissant de Montesquieu à Duclos. Ce qu'on y fait tenir

maintenant, ce n'est plus que la peinture d'un petit coin de société. C'est ensuite l'outrance des jugements. La misanthropie est ici d'un merveilleux secours au moraliste en quête de nouveauté. Et peut-être ce qui contribue surtout à diminuer la portée du pessimisme de Chamfort, c'est qu'on y sent trop la recherche de l'effet littéraire. Enfin, l'originalité qu'on ne trouve pas dans la pensée elle-même, on en est quitte pour la demander à l'expression, à la bizarrerie du style, au tortillement de la phrase, à l'imprévu de la métaphore. Chamfort écrira : « Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'un homme de mérite se soutient dans le monde sans l'appui d'un nom, d'une fortune ; l'homme qui a ces avantages est au contraire soutenu comme malgré lui-même. Il y a entre ces deux hommes la différence qu'il y a du *scaphandre au nageur*. » Ou encore : « M... disait que de courir après la fortune avec de l'ennui, des soins, des assiduités auprès des grands, en négligeant la culture de son esprit et de son âme, c'est *pêcher au goujon avec un hameçon d'or*. » Ailleurs, c'est l'image qui crée l'idée ou qui en tient lieu. Chênedollé nous rapporte avec admiration quelques-uns de ces tours d'adresse et de passe-passe que Rivarol exécuta devant lui. L'habileté consiste à mettre en regard des mots que ne relie aucune affinité de sens, et à combler ensuite l'intervalle. C'est le jeu des bouts-rimés appliqué à

la morale. Si encore, à force d'être précieux, on évitait d'être banal ! Mais combien y en a-t-il parmi ces pensées dont on se souvient qu'elles avaient été déjà dites et mieux dites ! Et combien parmi ces traits d'esprit, qui semblent obtenus par des procédés presque mécaniques, dont l'effet est trop sûrement escompté et le retour nous lasse par sa trop fatigante monotonie !

Cette impuissance dont leur pensée se trouva comme frappée, on peut trouver que ce fut pour ces héros de salon une dure rançon de leurs succès. Il y a plus. En vérité cette société les avait accaparés et confisqués. Non seulement elle les avait façonnés à son gré, mais c'était son esprit qui vivait en eux. Sa disparition fut pour eux une épreuve qu'ils ne purent supporter et les frappa d'une blessure inguérissable. Pendant les quelques années qu'ils survivent à sa déchéance on les voit errer inquiets, désorientés, incapables de s'accommoder à un milieu nouveau. Chamfort vient d'être nommé à la Bibliothèque nationale par Roland, qui se porte garant de ses talents littéraires et de son civisme éprouvé. Mais déjà commence le régime de la Terreur. Il court contre elle des mots dont l'empreinte est aisément reconnaissable. « La Révolution est comme un chien perdu que personne n'ose arrêter... Sois mon frère ou je te tue... La fraternité de ces gens-là est celle de Caïn et

d'Abel. » Chamfort est dénoncé, incarcéré aux Madelonnettes, remis en liberté. Mais il s'est juré à lui-même de ne pas retourner en prison : il tente de se suicider, se manque, ne songe plus qu'à recommencer, et meurt bientôt de ses blessures. — Rivarol, depuis qu'il a quitté la France, erre de Bruxelles à Londres, de Londres à Hambourg, de Hambourg à Berlin. Partout où il est, il tâche de reconstituer autour de lui cette vie de société dont l'atmosphère lui est seule respirable. Il peut se faire illusion lors des premiers temps. Dans la brillante émigration de Bruxelles il retrouve son auditoire presque au complet. A Londres il a la première sensation de l'exil. Que devenir dans ces brouillards, parmi des Anglais flegmatiques qui boivent au lieu de causer et des Anglaises qui « ont deux bras gauches » ? Il fuit, emmenant Manette. Il reprend la mer, fait deux fois naufrage, aborde enfin à Hambourg. Il y fait sombre, il y fait froid. Les naturels du pays sont des lourdauds. « Tout est ici commerçant ou spéculateur... Quant aux femmes, ce sont des espèces de momies imparlantes dont la robuste enveloppe interdit jusqu'au désir. » Veut-on qu'il « s'extravase » pour ces gens-là ? Les émigrés dont il y a à Hambourg un continuel va-et-vient sont bien changés de ce qu'ils étaient à Bruxelles. La misère est venue. Les papillons sont devenus chenilles.

Elle est bien finie la fête de l'ancien régime. Ce qui jadis donnait du prix à la vie n'est plus qu'un souvenir. Désormais à quoi bon vivre? On voit Rivarol s'alourdir, s'abandonner de plus en plus à des siestes prolongées. Il meurt enfin d'un mal auquel les médecins ne sont pas embarrassés de trouver quelque dénomination baroque et qui s'appelle de son vrai nom : l'impossibilité de vivre... C'est ce phénomène de la mort lente qu'on observe chez beaucoup d'êtres incapables de survivre à la perte de ce qu'ils ont trop aimé...

Chamfort et Rivarol disparaissent avec une société dont ils ont été les plus brillants et les plus fidèles représentants. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils disparaissent tout entiers. Il reste d'eux quelques aphorismes, des mots à défaut d'une œuvre, à tout le moins un nom et un exemple. Ils témoignent du sort qui est réservé à la littérature, du jour où elle consent à n'être qu'un amusement pour égayer les dernières heures d'une société qui succombe à la dissipation et à la frivolité. C'est pour une littérature la condition elle-même de son existence, que de se détourner du spectacle des organismes en décomposition dont les convulsions suprêmes n'ont plus d'intérêt que pour la médecine et la pathologie.

15 février 1896.

LE MONUMENT DE FLORIAN

On va élever un monument à Florian. Il n'a encore qu'un buste. Il était temps de réparer cette injustice. A vrai dire, ce n'est ni le poète, ni le romancier, ni l'écrivain de théâtre, ni généralement l'écrivain qu'on se propose d'honorer, c'est le Méridional. La chose se passe entre gens de là-bas. Bien en a pris au chevalier de naître au pays des Félibres. La littérature florianesque en va retrouver quelque regain d'actualité. Florian aura ses panégyristes éloquents et attendris, tout comme Mürger. A ces futurs panégyristes je me permets de donner un conseil, peut-être superflu : c'est de ne pas lire leur auteur. Les sympathies les plus robustes ne résisteraient pas à cette épreuve. On sait vaguement qu'*Estelle et Némorin* est une idylle un peu bien fade, mais non sans fraîcheur et sans grâce. Il est plus prudent de n'y pas aller voir. On sait ce mot d'une personne de goût sur *Numa Pompilius :* « Bah ! cela finit comme tous les romans : Numa epouse Pompilius. » C'est tout ce qu'il suffit d'en savoir. N'allez pas par hasard vous engager dans

les aventures du pieux Numa et du noble Léo, du bon roi Tatius et de sa vertueuse fille, du méchant Romulus et de l'altière Hersilie. C'est à pleurer. On en devient injuste. On voudrait se venger. On se surprend en train d'injurier à part soi le plus aimable des hommes. Cela manque de proportion. Pour être fait avec impartialité, un portrait de Florian doit être fait de chic. On peut alors, songeant aux bergères enrubannées, revoyant les fêtes de Trianon, évoquant les ombres falottes d'une société disparue, dire de jolies choses dans le genre convenu. C'est l'essentiel. On trouverait d'ailleurs, dans une excellente étude que M. Léo Claretie consacrait naguère à Florian, tout ce qu'il faut pour se documenter.

Quand on se promène à travers ces choses insipides, passant des arlequinades sentimentales aux fades idylles, du *Bon Ménage*, de *la Bonne mère*, du *Bon Fils* à *Galatée* et à *Eliézer*, on sent peu à peu se formuler en soi une question. On s'interroge : « Comment un homme, qui avait d'ailleurs de l'esprit et de l'ingéniosité, a-t-il pu en arriver à ce degré de niaiserie ? » Cela ne laisse pas que d'être assez curieux. C'est à propos de Florian le « problème » qui se pose, c'est la véritable et l'unique question.

Elle s'est présentée à tous ceux qui se sont occupés un peu sérieusement de ce gentil écrivain.

Sainte-Beuve, qui n'aimait pas à être dupe, laisse voir quelque méfiance. Il soupçonne que cela n'est pas naturel et que Florian pourrait bien l'avoir fait exprès : « Florian était à la fois sensible et assez rusé; c'était un berger, mais un peu normand, comme l'ont été bien des bergers. Sa passion pour la pastorale ne l'empêcha à aucun moment de savoir comment on réussit et l'on fait son chemin dans la littérature et dans la société. » M. Léo Claretie se montre pareillement défiant et adresse au chevalier une série de questions insidieuses. Il rappelle que Florian a commencé par être artilleur et dragon, convaincu de mener joyeuse vie et soupçonné de battre les femmes, avant de devenir l'homme de confiance du duc de Penthièvre et le distributeur de ses aumônes. Il se demande s'il n'y a pas autre chose qu'un pur désintéressement, « une communion parfaite de deux âmes sensibles et charitables dans les relations étroites qui unirent Florian au duc, dans le changement subit et entier que Florian inflige à son inspiration, dans la docilité avec laquelle il ne traite plus que les genres permis par l'illustre protecteur, quitte à les négliger sur un signe de son austère Mécène. Le jeune dragon quitte son air superbe et vainqueur, défrise sa moustache et prend des allures de petit abbé. Le vrai Florian n'est ni si compatissant, ni si rangé. » De même, a-t-il le cœur si tendre, celui qui note

avec un calme serein et une belle désinvolture de gentilhomme ce simple souvenir : « Un jour, un homme se trouva vis-à-vis de moi au tournant d'une rue; je ne pus, arrêter mon cheval, et je lui marchai sur le corps. Il y eut des plaintes portées, on m'envoya en prison » ? Florian est vaniteux et susceptible. Il n'est par nature ni sentimental, ni rêveur. Au contraire, ses contemporains nous le peignent sous les couleurs les plus vives et les plus sémillantes. « Il avait, dit Lacretelle, le privilège d'inspirer partout la joie par ses bons mots, ses contes, ses chansons... Point de langueur avec lui, il faisait la guerre aux longues et tristes discussions par ses saillies, et quelquefois même par ses jeux d'enfant. » Nous voilà assez loin du tempérament bucolique. — Il se peut bien que tout cela soit exact ; cela ne prouve tout de même pas grand'chose. C'est un petit jeu médiocrement instructif en somme que celui qui consiste à opposer aux sentiments qu'un écrivain met dans son œuvre ceux dont témoigne sa conduite. Si Florian se fût imposé un rôle, il est douteux qu'il l'eût pu soutenir jusqu'au bout avec une si parfaite continuité. Et enfin l'attitude que choisit un auteur doit être en conformité avec son tour d'esprit. Pour ma part, je ne doute pas que Florian n'eût dans le fond même de son humeur ce je ne sais quoi d'enfantin qui est répandu dans toute son œuvre.

Les circonstances de la vie engagèrent Florian dans le même sens où l'inclinaient les dispositions de sa nature. Il y eut comme une complicité des événements. Du plus loin que nous l'apercevions, Florian nous apparaît destiné à l'idylle. Le voici tout enfant à Ferney, chez Voltaire, qui s'en amuse et le surnomme Florianet. C'est le Voltaire des derniers temps, le Voltaire bonhomme qui joue au grand'papa et fait en cachette les thèmes latins de l'enfant. Florianet lit *Télémaque* et repasse sa leçon en massacrant un parterre de pavots qui représentent pour lui les « perfides Troyens ». Un soir que Voltaire faisait réception à Ferney en l'honneur de la Clairon, une petite fête fut organisée. Florianet habillé en berger, accompagné d'une petite bergère rose qui portait une corbeille de fleurs, récita devant l'actrice une bluette dialoguée.

Florian devient de bonne heure le domestique du duc de Penthièvre, personnage charitable et dévot. Il vit auprès de lui, tantôt à Paris, tantôt aux châteaux d'Anet ou de Sceaux dans une atmosphère douceâtre et béatement tiède. Il mène une existence facile, agréable et monotone. Il est parfaitement heureux, grand danger pour un écrivain.

Enfin, Florian écrit dans le plus beau temps de la sensiblerie. Auteurs, philosophes, artistes, gens du monde, ils ont tous une même manie de vertu et de bonté, un même besoin de s'attendrir, de

s'apitoyer et de larmoyer. Les Goncourt ont assez bien caractérisé ce moment. « Heure étrange dans le dix-huitième siècle ! On croirait voir le cœur d'un libertin tomber en enfance. » C'est le mot juste. Il y a de la sénilité dans ces attendrissements comme dans ces élégances. — Ce concours du caractère, des circonstances, du milieu, de la mode, explique que Florian ait pu donner comme il l'a fait la dernière expression de l'optimisme dans ce qu'il a de plus candide et de la sentimentalité dans ce qu'elle a de plus faux.

Je n'ai garde, comme on peut bien le penser, de reprocher à Florian ce qui fait son originalité. Ce sont précisément ses défauts qui lui ont permis d'écrire une œuvre, qui est irritante sans doute, mais qui n'est pas non avenue. Florian reste, malgré tout, l'auteur des *Fables*. Elles ont survécu à la société pour laquelle elles avaient été écrites, à la mode dont elles étaient l'expression. Elles ont en elles un élément de durée. Non seulement on les connaît et on les lit, mais on continue de les apprendre par cœur. Nous avons beau enrager contre le convenu de la morale et contre la platitude du style, nous n'avons pas le courage de les retirer des mains de nos enfants. Or tout ce que nous avons trouvé d'absurde et de « dégoûtant » dans le théâtre, dans les pastorales, dans les nouvelles de Florian, c'est justement ce qui donne aux *Fables* une incontestable

valeur. Supposez que Florian n'ait eu que de l'esprit; il aurait écrit les fables de La Motte! Il aurait recommencé La Fontaine. Par bonheur, il était aussi différent de La Fontaine qu'il se peut imaginer. C'est pourquoi il a renouvelé le genre. Il a écrit quelques fables qui n'ont avec celles de son grand modèle aucun rapport, et qui, à leur manière, atteignent à la perfection.

Florian n'a aucune espèce de connaissance de la société, de celle de son temps ou de quelque temps que ce soit. Il divise l'humanité en deux catégories bien distinctes ; d'un côté sont les méchants et d'autre côté sont les bons. Là sévissent l'intérêt, l'égoïsme, la fourberie ; ici toutes les vertus fleurissent. Cela est simple, comme on voit, et telle est en effet la première image du monde qui se dessine dans des cervelles enfantines. Florian se vante d'avoir observé les mœurs des animaux, comme le bonhomme qui passait tout un jour à suivre l'enterrement d'une fourmi. Il paraît qu'il avait une volière. Il en choisissait lui-même les habitants qu'il allait acheter au marché aux Oiseaux. Il nous conte ses promenades le long de la Seine, au quai de la Ferraille, quand il allait, « le sourire aux lèvres, tout pimpant dans son habit brodé, flâner devant les cages pour travailler à ses fables; il s'accoudait à la fenêtre d'un oiseleur de ses amis, tout près du cabaret où les racoleurs enrôlaient par ruse ou par force les naïfs provin-

ciaux fraîchement débarqués, prêts à signer leur engagement pour une bourse d'or et un pichet de vin bleu ».

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs.
A mes fables souvent c'est là que je travaille :
J'y vois des animaux et j'observe leurs mœurs.

Florian se vante... Il n'a pas regardé les bêtes plus que les hommes, et ne connaît pas plus leurs mœurs qu'il ne connaît les nôtres. Il n'a vu la création tout entière qu'à travers une idée abstraite, qui d'ailleurs n'est pas de lui, mais qu'il a trouvée dans les livres des philosophes de son temps. C'est l'idée de la bonté foncière de la nature. Tout ce qui est conforme à l'instinct est bon. La vertu est primitivement inscrite dans le cœur. Au surplus l'obéissance au devoir est aisée, douce, agréable, et la pratique du bien nous mène immanquablement à être heureux. Aussi la nature nous offre-t-elle le spectacle de la bonté et de la félicité universelles. Et c'est ce que Florian y aperçoit.

..... Mon livre est la nature
Et mon unique précepteur
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir.
La colombe m'apprit à devenir fidèle,
En voyant la fourmi, j'amassais pour jouir;
Mes bœufs m'enseignent la constance,
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance;

Et si j'avais besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviraient d'exemple.
Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple,
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.

Il n'est en littérature que d'avoir une idée, même fausse, en art que d'avoir un parti pris. Grâce à cette conception de la nature et de la vie, toute romanesque soit-elle, Florian est arrivé à traduire un ordre de sentiments qu'il est bon de rencontrer de temps en temps dans les livres puisqu'on ne les trouve guère ailleurs. C'est l'amitié toute pure, la tendresse désintéressée, la reconnaissance affectueuse :

Pour un oiseau reconnaissant
Un bienfaiteur est plus qu'un père ;

l'amour fait de tendresse confiante :

Le bonheur n'est pas dans les cieux,
Il est près d'une bonne amie.

Florian ne tarit pas sur le compte de l'amour maternel :

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

Voilà un vers qui pourrait bien nous avoir valu toute une littérature. Le début du *Château de cartes* contient un tableau de famille vraiment délicieux, dans la note des « intérieurs » de Chardin. *Le La-*

pin et la Sarcelle est d'une invention un peu compliquée, mais encore charmante. Et il est regrettable que *l'Aveugle et le Paralytique* forment un groupe par trop répugnant et nous donnent une ignoble vision de maladrerie. Le calife Almamon respectant la chaumière de l'artisan est assez différent du roi des animaux auquel La Fontaine se laissait aller à donner quelques traits du Grand Roi. Et il y a presque de la force dans le trait final de la fable où Florian montre au roi occupé à chercher des hommes dans la lune, qu'il y a sur la terre, à ses pieds, des hommes « et des hommes manquant de pain ». On ne peut nier qu'il n'y ait dans tout cela bien de l'honnêteté, et une sensibilité qui n'est pas toujours fausse. Ajoutez que Florian a vraiment de l'esprit, et qu'il a semé çà et là d'agréables traits d'une malice innocente.

L'humanité est vertueuse. La vie est bonne. Florian écrivait en 1788 à Boissy-d'Anglas : « J'ai obtenu en trois semaines le brevet de lieutenant-colonel, la croix de Saint-Louis, mon fauteuil académique et une abbaye à six lieues de Paris, pour une tante à moi, religieuse à Arles. » Brusquement tout ce bonheur allait s'écrouler et toutes ces illusions se dissiper. La Révolution éclate. Florian avait trop de confiance dans la bonté de cœur de l'homme, il était trop ému des souffrances des braves gens du peuple, pour ne pas être persuadé que

l'ère nouvelle allait être précisément le retour de l'âge d'or. Il fut du parti de la Révolution. Il pérora à Paris dans sa section. Il déclama contre les tyrans : « Aucun obstacle dans l'univers, s'écriait-il, ne peut désormais résister à cette volonté générale; aucun sacrifice ne coûte dès qu'un peuple entier le fait en commun. Ainsi, les tyrans de l'Europe réunissent en vain leurs efforts pour détruire notre liberté; tous ces efforts viennent se briser contre le faisceau de la République. » Némorin avait beau faire la grosse voix; il parut trop timide. Mis au nombre des suspects il fut enfermé au Port-Libre. Il en sortit à la chute de Robespierre. Mais l'émotion avait été trop forte. Surtout la déception avait été trop cruelle. Eh quoi! voilà donc où avait abouti toute cette prédication humanitaire? On n'avait, des années durant, célébré que la vertu et l'innocence. On avait versé de douces larmes, la société avait adopté le costume lui-même des bergeries de Florian. Tout d'un coup l'animal humain se déchaînait. C'était une explosion de férocité. Il semblait que les faits eussent voulu donner aux utopies des philosophes et aux rêveries des littérateurs le plus cruel des démentis. Florian n'était pas préparé à un choc si rude. Il en mourut. Il avait trente-neuf ans. Il n'avait jamais fait de mal à personne. Il n'avait rien compris aux spectacles où il avait assisté. Il n'avait rien su des hom-

mes et des choses. Il avait vécu dans un rêve charmant et absurde. Il était resté jusqu'au bout le petit Florian, Florianet. Pauvre Florianet! Bien sûr on a raison de lui élever un monument, si cela doit lui faire plaisir.

2 août 1895.

LES PREMIÈRES ANNÉES

DE

JOSEPH DE MAISTRE

Sous le titre de *Joseph de Maistre inconnu* [1], M. François Descostes poursuit depuis quelques années la publication d'études intéressantes pour l'histoire de Chambéry et des localités circonvoisines, mais qui sont de moins de prix pour l'histoire des lettres. Ce qui rend décevante la lecture de ces gros volumes, c'est assurément l'abondance des détails insignifiants dont ils sont bourrés ; mais c'est aussi que nous ne supportons plus aujourd'hui, fût-ce dans un travail de biographie, ou pour mieux dire d'hagiographie, une si complète absence d'esprit critique. Comparer Joseph de Maistre à Ezéchiel, en vérité cela n'est suffisant ni pour nous le faire comprendre, ni même pour nous le faire aimer.

Certes on se représente sans peine la joie de

1. François Descostes, *Joseph de Maistre avant la Révolution*, 2 vol. in-8°, *Joseph de Maistre pendant la Révolution*, 1 vol. in-8° (Mame.) Cf. Cogordan, *Joseph de Maistre*, 1 vol. in-16 (Hachette).

l'érudit découvrant des documents qui vont jeter sur une question obscure un jour nouveau. Voici un écrivain qui a commencé d'écrire à quarante ans. Il est à l'âge où la formation intellectuelle est achevée, où le tour d'esprit est déterminé, où les idées sont arrêtées. Or, sur les premières et longues années de la préparation, ni l'auteur lui-même, ni ses contemporains ne nous ont laissé de renseignements. Quelle bonne fortune est celle qui va nous permettre de percer le mystère de ces années d'apprentissage!... Mais d'abord il se pourrait que ce que M. Descostes prend pour un mystère n'en fût pas un. Si on ne nous a rien conté de ce qui est arrivé à Joseph de Maistre avant le temps de l'exil, c'est qu'en effet il ne lui est rien arrivé. C'est précisément ce qui ressort du travail de son nouveau biographe. Pour ce qui est du milieu où il a vécu, des influences qu'il a subies, on ne laissait pas de les connaître. On peut se reporter à l'étude que publiait Sainte-Beuve, voilà un peu plus de cinquante ans, et antérieurement à la publication de la correspondance, on verra qu'il n'y manque rien d'essentiel. Cela même prouve une fois de plus tout ce qu'il y a de frivole et de vain dans ce goût que nous avons pour les petits papiers. Ils ne nous font pas mieux connaître l'homme, et ils nous détournent de son œuvre... Ensuite il est hors de doute que nous serions curieux d'assister à la for-

mation intellectuelle de Joseph de Maistre. Mais celui-ci étant un homme de pensée, de réflexion abstraite et de raisonnement, ce que nous aimerions à connaître, c'est le jeu et le progrès de ses idées, c'est l'impression qu'il emporta de certaines lectures, ce sont ses enthousiasmes et ses haines de jeune homme. De tout cela, M. Descostes ne nous dit rien.

Il a retrouvé le registre sur lequel un certain chevalier Gaspard Roze, ami de Joseph de Maistre et son collègue au parquet du Sénat de Savoie, notait au jour le jour toutes les particularités relatives à l'intérieur des Maistre. Ce chevalier, au témoignage même de Joseph de Maistre, semble avoir été un assez pauvre esprit. Son intimité n'a pas fait que Joseph de Maistre souffrît moins du tourment d'être « incompris ». Scrupuleusement il note sur son registre les naissances et les décès, les parties de campagne, les pique-niques et les macédoines. Il fait à peu près pour le compte de son ami le même travail que les Goncourt ont exécuté pour leur propre compte. Si quelque soir Joseph de Maistre a improvisé une pièce de vers sur des rimes en *ac*, en *ec*, en *ic*, en *oc*, en *uc*, il la transcrit religieusement. A coup sûr cela n'enlève rien à la gloire de l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Ce sont de petites drôleries qu'un homme d'esprit peut bien commettre, à condition de ne pas s'en vanter, et

qu'un fureteur, quand il les retrouve, doit avoir soin de laisser dormir dans leur poussière et dans leur pieux oubli. Néanmoins au cours de ces trois volumes on peut glaner çà et là quelques renseignements qui ne renouvellent pas l'étude de Joseph de Maistre, mais qui font mieux saillir certains traits de la physionomie de l'écrivain. C'est ce travail que nous essaierons.

Lorsque fut publiée pour la première fois la correspondance de Joseph de Maistre, toute pleine de bonhomie et de bonne grâce, on feignit une grande surprise. Eh quoi ! cet homme d'un si âpre génie n'avait aucune méchanceté de cœur ! Cet apologiste de la guerre n'avait pas une âme cruelle ! Ce défenseur du bourreau n'avait pas été lui-même une manière de valet de bourreau ! Ce prophète daignait parfois descendre de son trépied ! Il plaisantait, quoique avec gravité. Il badinait, quoique avec pédantisme. C'était un bon père qui aimait tendrement ses enfants, leur apprenait à conjuguer leurs verbes, et leur parlait, à l'occasion, de petits chiens et de petits singes. Véritablement cela était tout à fait extraordinaire. On se plut à faire ressortir le contraste. Le mot de Pascal reste toujours vrai : « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis. »

En fait, il n'est guère de vie où il y ait plus d'unité que dans celle de Joseph de Maistre, et guère d'écrivains chez qui l'œuvre et la vie se « tiennent » mieux. Il appartient à une famille qui est le type de la famille antique, telle que nous aimons à nous la représenter en contraste avec la famille moderne. Sa mère est une personne d'une piété exemplaire et d'une haute raison. Il a pour elle un amour fait d'admiration. Il ne l'appelle que sa « sublime mère ». C'est d'elle qu'il se souvient quand il écrit dans les *Soirées :* « Ce qu'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans ; et s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un profond malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais. » Son père était un homme terrible. Il suffit de regarder le portrait qu'on nous en montre pour être péniblement impressionné : des traits rudes, des sourcils froncés, des yeux qui interrogent, un nez qui menace, des lèvres rentrantes et serrées, un menton impitoyable, tout l'air d'un grand inquisiteur. Dans l'intérieur de la famille il était de ceux qui ne dédaignent pas d'abuser de leur pouvoir afin d'en mieux constater la réalité. Au tribunal il con-

damnait un homme à être pendu pour avoir volé trois cents francs; après quoi s'étant allé coucheril dormait d'un bon somme. L'attachement pour les Jésuites était dans la famille de Maistre une tradition. Élevé par eux, Joseph fut dès l'adolescence affilié à l'une de leurs congrégations, et fit partie de la confrérie des pénitents noirs. Les pénitents noirs de Savoie faisaient chaque année quatre processions solennelles, pieds nus, vêtus d'une cagoule noire, portant un cierge et psalmodiant des chants funèbres. Une de leurs attributions consistait à passer auprès des criminels qui devaient être pendus la « nuit du condamné » ; ils exhortaient le malheureux, le soutenaient, l'accompagnaient au lieu du supplice, recevaient son cadavre de la main du bourreau et l'ensevelissaient. Tels étaient les spectacles qui faisaient diversion à de sévères études. L'écolier de Chambéry se rend à Turin pour y étudier en droit ; il y est suivi par la surveillance paternelle et ne lit pas un livre dont la lecture n'ait été autorisée... Qu'on dise encore après cela que Joseph de Maistre n'a pas eu de jeunesse !... Au surplus l'éducation nous façonne assez ordinairement dans le sens de notre nature. Celle que reçut Joseph de Maistre devait, de toute évidence, lui donner le culte des principes où il avait été élevé — du moment qu'elle ne lui en inspirait pas l'horreur.

Joseph de Maistre est entré dans l'assemblée dont son père est le second président; il a contracté une union chrétienne, en sage qui demande au mariage moins l'agrément que la sécurité et ne voit dans la femme que l'épouse et la mère. Il accomplit régulièrement tous les devoirs de sa charge et pratique toutes les vertus, il vit dans la famille et ne fuit pas le monde, il lit, il prend des notes, il travaille, il s'ennuie, il compose à l'occasion des pièces de circonstance qui ne tranchent guère sur celles de ses collègues, il a passé l'âge où se déclare chez ceux qui doivent en être atteints la maladie d'être auteur ; il est probable qu'il va mener ainsi jusqu'au bout une vie sérieuse et médiocre et qu'il ira grossir le nombre de ces magistrats honnêtes et lettrés qui disparaissent sans laisser de traces... C'est alors qu'éclate la Révolution. Cette secousse est pour lui décisive. Elle éveille en lui le penseur. Elle suscite l'écrivain. Pourquoi donc a-t-elle eu sur lui plutôt que sur tout autre cette action déterminante ? Et comment se fait-il qu'elle ait donné à ses idées la direction que l'on sait ? Tel est le point dans l'histoire de l'esprit de Joseph de Maistre. Tel est le nœud de sa destinée.

Or, d'une part il a compris la Révolution. — Tandis que d'autres n'y voyaient qu'un événement ou un accident, il y a vu, comme il dit, une époque.

Apparemment, c'est qu'il était plus intelligent que les autres. On a beau s'ingénier et chercher de subtiles et de douteuses explications, en pareil cas c'est toujours à cette constatation initiale qu'il en faut modestement revenir. Peut-être aussi y a-t-il été aidé, comme Mme de Staël, par sa situation d'étranger, ami de la France, placé hors d'elle, et jugeant mieux des événements à distance. Pas un seul instant il n'a cru à une émeute passagère, résultat d'un concours fortuit de circonstances. Il en aperçoit les causes lointaines et profondes : « Les gouvernements d'Europe avaient vieilli et leur décrépitude n'était que trop connue de ceux qui voulaient en profiter pour l'exécution de leurs funestes projets ; mille abus dissimulés minaient les gouvernements. Celui de la France surtout tombait en pourriture. Plus d'exemple, plus d'énergie, plus d'esprit public : une révolution était inévitable ; car il faut qu'un gouvernement tombe lorsqu'il a à la fois contre lui le mépris des gens de bien et la haine des méchants. » Comme il en discerne les causes, il en prévoit les conséquences dans toute leur étendue et dans toute leur portée. Il se rend compte que c'est le « fait accompli » qu'il faut considérer comme tel et qui ne cessera de peser sur tout l'avenir. Qu'on ne songe plus à restaurer un passé aboli ! C'est fait de la monarchie absolue. « Dans ma manière de penser, le

projet de mettre le lac de Genève en bouteilles est beaucoup moins fort que celui de rétablir les choses précisément sur le même pied où elles étaient avant la Révolution. » Préparée de longue date, déchaînée avec une violence irrésistible, on peut détester la Révolution et au besoin la combattre, on ne peut ni l'ignorer ni la supprimer.

D'autre part Joseph de Maistre a personnellement souffert par la Révolution. — Elle l'a blessé au plus intime de lui-même, dans ce qu'il y avait en lui de plus profond et de meilleur. Il a le sentiment de la justice; et il assiste au triomphe de l'iniquité. Il est chrétien, et non seulement il voit ruiner les autels, mais il est témoin d'ignobles parodies. Il est attaché à son maître; il a pour la maison de Savoie cette fidélité tempérée par l'indépendance, qui était aussi bien chez nous celle des vieux parlementaires; et plus tard pour le service de ce roi sans royaume qui ne peut le récompenser et ne sait pas l'apprécier, il affrontera l'exil et supportera l'extrême misère. Il est patriote, et ses sympathies pour la France ne prévalent pas chez lui contre l'amour de la terre natale. Enfin un des sentiments qui chez lui sont le plus intenses est celui des affections de famille; il a vécu dans un intérieur patriarcal dont les membres étroitement unis vont être dispersés. Il a pour sa femme et pour ses petits une affection de bon bourgeois et de brave homme : ces êtres

tendrement aimés vont courir les derniers dangers, passer par toute sorte d'épreuves, souffrir loin de lui. De Maistre n'a pas ce stoïcisme de pensée et ce détachement intellectuel qui permettent de séparer les idées des faits et de juger des institutions indépendamment de ceux qui les appliquent : peu à peu et à mesure que chez lui la plaie s'avive il sent son aversion pour les choses de France se transformer en horreur.

Inévitable et haïssable, nécessaire et atroce, telle lui apparaît la Révolution. Qu'est-ce à dire sinon qu'il y faut voir un de ces fléaux que Dieu à de certains jours déchaîne sur les hommes pour leur rappeler leur néant et sa toute-puissance ? Il ne faut pas seulement que Dieu ait permis la Révolution, il faut qu'il l'ait voulue. De deux choses l'une : ou la Révolution est providentielle ou il n'y a pas de Providence. C'est le dilemme auquel on ne peut échapper. Dans quel sens un esprit désintéressé de tout *credo* résoudrait-il ce dilemme ? La question subsiste tout entière. Pour un croyant elle ne se pose pas. Toute hésitation est impossible. La foi elle-même est engagée et dicte d'avance la réponse. Il n'y a qu'un moyen pour que le crime ne serve pas à nier la Providence, c'est qu'il serve à la prouver. — C'est ainsi que Joseph de Maistre est amené comme nécessairement à l'idée maîtresse de son œuvre, et logiquement con-

duit à devenir le théoricien de la Providence. Seulement la façon dont il entend sa tâche n'est pas la façon commune, ni la plus propre à rassurer les timides. Elle serait bien plutôt de nature à inquiéter les forts. La cause qu'il a en mains n'est pas si facile à gagner, puisqu'il s'agit de montrer qu'il y a de l'ordre là où les faits n'accusent que le désordre et semblent autant de démentis à la justice et au bon sens. Il choisit à plaisir le terrain le plus défavorable, et n'invoque que les arguments les plus périlleux. Comme s'il n'y avait pas assez de mal dans le monde, il en ajoute. Non content de défendre, il attaque. Il joue la difficulté. On songe à ces avocats dont les plaidoiries éloquentes font condamner le client au maximum. Ce théologien est un rhéteur. Ce représentant de l'orthodoxie est tout plein des idées des philosophes qu'il combat. Ce logicien est un sophiste. Ce prophète est un bel esprit. Il fait des mots. D'autres, par la vigueur de l'argumentation, nous entraînent alors même que nous sentons qu'ils ont tort. Aux moments où Joseph de Maistre a le plus sûrement raison, nous avons peine à être de son avis. D'un lieu commun de la doctrine théologique il a su faire un paradoxe. Cela est tout à fait particulier ; c'est ce qui distingue Joseph de Maistre entre les champions de la même cause ; c'est sa note... Mais peut-être en effet voit-on assez nettement ce tour d'es-

prit se dessiner chez lui pendant les années de formation.

On ne passe pas impunément quarante années de sa vie dans Chambéry : on en arrive à être de Chambéry. Chez Joseph de Maistre il y a de l'homme de petite ville. Il le sait et il le déplore. Il considère que ce fut une erreur du sort et conte plaisamment comment la chose arriva. La Nature le portait dans son tablier, de Nice en France; elle fit sur les Alpes un faux pas, bien excusable de la part d'une femme âgée, et le laissa tomber platement à Chambéry. Il en a souffert, et il convient de l'en plaindre. « Je me rappelle, dira-t-il plus tard, ce temps où, dans une petite ville de ta connaissance, la tête appuyée sur un autre dossier et ne voyant autour de notre cercle étroit que de petits hommes et de petites choses, je me disais : Suis-je donc condamné à vivre et mourir ici comme une huître attachée à son rocher ? Alors je souffrais beaucoup, j'avais la tête chargée, fatiguée, aplatie par l'énorme poids du rien... » Il étouffe faute d'air et d'espace. Il songe, en les enviant, à ceux que leur destinée a placés sur une scène assez vaste. Il rêve de Paris, à la manière de ceux qui, n'en étant pas, mettent leur coquetterie à paraître plus parisiens que les Parisiens. Il y viendra plus tard et y paraîtra lourd. Là-bas, dans sa petite ville où il se promène entre le chevalier Roze et le vicomte Sal-

teur, ni l'amitié qu'il a pour ses fidèles compagnons ni l'humilité chrétienne elle-même ne peuvent l'empêcher de voir qu'il est très supérieur au vicomte Salteur et au chevalier Roze. Il lui manque d'être quelquefois contredit. Il prend l'habitude de tenir peu de compte de l'opinion d'autrui et d'avoir trop aisément raison. De là ce quelque chose d'étroit et de tranchant, de guindé et de raide.

Telle est l'attitude que nous verrons prendre de bonne heure à Joseph de Maistre dans la conversation. Comme presque tout le monde au XVIIIe siècle, il a le goût et le besoin de la conversation. Lui-même est un causeur éblouissant; et telle est à ce point de vue sa marque : il est non de ceux qui charment, qui séduisent, qui s'insinuent, mais de ceux qui forcent l'attention et qui surprennent. Encore, ce terme de causeur, pour le lui appliquer, faut-il le prendre dans un sens un peu spécial. La causerie, avec lui, n'est pas un échange d'idées ; il a tôt fait de l'accaparer pour la tourner au monologue. Il a si peu coutume qu'on lui donne la réplique, qu'il ne l'attend ni ne l'entend. Il n'écoute pas les réponses. Quand la parole passe à d'autres, il est sujet à de brusques somnolences. Il s'endormit pendant que parlait Mme de Staël, ce qui est proprement dormir pendant la tempête. C'est ainsi. Il n'entend que sa voix, dont il ne remarque pas que le ton monte insensiblement. Il ne lui revient

d'autres idées que les siennes. Rien ne l'empêche de les pousser jusqu'au bout. S'il se rend compte qu'il force la note et qu'il dépasse la mesure, cela n'est pas pour l'arrêter. Il ne lui déplaît pas de « faire enrager » les gens. Il aime qu'on se récrie. C'est chez lui la faiblesse d'un grand esprit, qu'il trouve du plaisir à étonner. Cette tendance restera toujours la sienne. Elle aboutira à une contradiction qui peut paraître assez bizarre. Penseur orthodoxe, Joseph de Maistre a l'horreur qui convient pour les « opinions particulières ». Homme d'esprit, il ne peut s'empêcher de rechercher les opinions les plus particulières et même les plus singulières. Le dernier terme en ce genre est ce qu'on appelle le paradoxe. Joseph de Maistre s'y adonne, non par goût seulement, mais par principe et raison démonstrative. Il le cultive méthodiquement. Il pratique et met la pratique en théorie.

Nous avons à ce sujet de curieux documents, qui aussi bien se lisent tout au long dans la *Correspondance*. C'est une série de cinq dissertations rédigées à la requête d'une dame et qui auraient fait pâmer d'aise Madelon ou Philaminte. Dans la lettre où elle les demande à l'auteur, la marquise de Nav... lui rappelle certaines conversations qu'ils eurent à Lausanne : « Ce mot de paradoxe m'a rappelé une de nos charmantes soirées helvétien-

nes où vous traitâtes si longuement de l'utilité des paradoxes. Vous savez si vous fûtes soutenu. Et véritablement il faut vous rendre justice, l'approbation générale vous donna tant d'émulation que pendant huit jours au moins vous nous dîtes des choses de l'autre monde. » Ces quelques lignes n'ont-elles pas tout l'air d'être prises sur le vif et ne mettent-elles pas bien en scène le causeur qu'est Joseph de Maistre, amusé par ce scandale de salon, excité par l'applaudissement, jaloux de se surpasser, rivalisant avec lui-même, prolongeant la plaisanterie un peu au-delà peut-être des limites accordées à la plaisanterie, qui pour être bonne doit être courte, et s'attardant à ce qu'il appelle lui-même des « extravagances méthodiques »? La marquise ajoutait: « Mais pourquoi, je vous prie, ne me griffonneriez-vous pas quelques paradoxes pour m'amuser? Six au moins, par charité, autant que nous en a laissé Cicéron. Aussi bien il me semble que vous êtes là en Suisse, les mains dans vos poches, comme un véritable *sfacendato*, et que c'est vous rendre service que de vous tirer de votre apathie. » A ces aimables provocations le comte répond de la façon la plus galante. De cette expression un peu vulgaire des « mains dans les poches » il sait tirer un si bon parti, il prend prétexte à de si agréables variations, qu'on se reprocherait de ne pas les citer: « Ces mains paresseu-

ses, dit-il, qui ont fait un effort pour vous obéir, veulent rentrer dans mes poches, où vous les avez très distinctement vues. Je ne puis aujourd'hui obtenir d'elles que l'assurance écrite de ces sentiments, qui n'ont plus besoin, j'espère, d'aucune assurance. » Ces gentillesses accompagnent l'envoi des paradoxes demandés. Ils ne sont qu'au nombre de cinq, mais, comme on dit, ils sont de taille. On en jugera par les titres : Que le duel n'est pas un crime ; Que les femmes sont plus aptes que les hommes au gouvernement des États ; Que la chose la plus utile aux hommes est le jeu ; Que le beau n'est qu'une convention et une habitude ; Que la réputation des livres ne dépend point de leur mérite...

Ce n'est, dira-t-on, qu'un jeu de société, auquel on peut tout juste reprocher un certaine lourdeur dans la grâce. Ne serait-ce pas plutôt une escrime où le lutteur s'exerce en vue de combats plus sérieux? C'est bien sa pensée qu'exprime Joseph de Maistre quand il écrit : « Il y a des moments où l'opinion sur certains sujets importants penche trop d'un certain côté. Il est bon de la traiter alors comme les arbres qui se courbent, et de la tirer avec force du côté opposé. » Il dira de même : « Dans toutes les questions j'ai deux ambitions. La première, le croiriez-vous? ce n'est pas d'avoir raison, c'est de forcer l'auditeur bénévole de savoir ce qu'il dit. » C'est à quoi lui sert le pa-

radoxe. Réellement il croit à l'utilité du paradoxe en tant que moyen de discussion et procédé de recherche de la vérité. Comme si du faux on pouvait jamais tirer autre chose que le faux ! La plume à la main, Joseph de Maistre a ce tort de conserver un peu trop les habitudes du causeur. La conversation, qui de soi est une jolie chose, inutile et précieuse, comme toutes les choses d'art, a chez nous rendu quelques mauvais services à la littérature. Je crains que Joseph de Maistre n'en ait été parfois dupe et victime, et qu'il ne soit, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, resté fidèle plus qu'il n'aurait fallu aux procédés qui lui avaient valu tant de succès dans les soirées helvétiennes.

Si nous constatons chez Joseph de Maistre ce pli du bel esprit contracté de bonne heure et resté ineffaçable, il est une autre influence à laquelle il n'a pas su résister, celle de la rhétorique. Entendez le mot dans son sens le plus fâcheux. C'était l'usage au Sénat de Chambéry, comme aussi bien dans tous les tribunaux, de prononcer pour la séance de rentrée un discours d'apparat. On sait à quel genre appartiennent ces harangues : c'est le genre démonstratif et académique, mais rehaussé de toute la pompe d'une solennité de magistrature, avec l'éclat des hermines, l'ampleur des robes, des manches et des périodes. Joseph de Maistre en entendit et il en composa. Nous en avons deux de

sa façon. Nous ne demanderions pas mieux que d'ignorer ces premiers essais ; mais puisqu'on nous les met sous les yeux et qu'on nous en signale les beautés, force nous est bien d'y voir ce qui s'y trouve. Or, ce que nous révèle le premier discours de rentrée prononcé par Joseph de Maistre en 1777, c'est le lecteur tout imprégné de Rousseau. Cela est visible non pas seulement à l'emphase du style et à l'emploi de termes tels que l'Être des êtres, l'Être suprême, les préjugés, etc., mais au fond même de l'œuvre et à la nature des idées exprimées. L'orateur a choisi pour sujet la vertu, et la vertu considérée comme gage de bonheur et source d'ineffables émotions : « Ah! sans doute le vice n'est qu'une erreur, un faux calcul de l'esprit; les malheureux qui outragent la vertu ne l'ont jamais connue : ils n'ont jamais éprouvé ces transports, ces jouissances délicieuses qu'on ne décrit point, parce que l'expression est toujours trop au-dessous du sentiment. » Il n'est pas jusqu'aux idées les plus particulières à Rousseau que Joseph de Maistre n'adopte provisoirement : « Représentez-vous, s'écrie-t-il, la naissance de la société; voyez ces hommes, las du pouvoir de tout faire, réunis en foule autour des autels sacrés de la patrie qui vient de naître : tous abdiquent volontairement une partie de leur liberté, tous consentent à faire courber les volontés particulières sous le sceptre de la vo-

lonté générale : la hiérarchie sociale va se former. » Cette idée que l'institution de la société résulte d'un contrat est l'une de celles que plus tard Joseph de Maistre combattra le plus vigoureusement. Il est significatif qu'il ait commencé par la soutenir. On voit assez par là comment, chez ce représentant des idées traditionnelles, s'étaient infiltrées les idées de la philosophie contemporaine. L'ancien élève des Jésuites s'était trop complu à des lectures que ses maîtres auraient sans doute qualifiées de « mauvaises lectures » et que le président de Maistre n'eût pas autorisées.

Les discours de rentrée tenaient une assez grande place dans la vie forcément monotone et dépourvue d'incidents de ces parlementaires de province. Il advint que le chevalier Roze fut appelé à son tour à payer son tribut. Le bon chevalier, qui se défiait de ses talents, voulut avoir les conseils de ses amis et leur soumit son manuscrit. Aussitôt Joseph de Maistre et l'inévitable vicomte Salteur se convoquent, se constituent en assemblée, s'érigent en tribunal et ouvrent la série des audiences. Le vicomte lisait, Joseph tenait la plume. Il rédigea ainsi un cahier de dix-sept pages d'« animadversions » à la fin duquel se trouvent les signatures des deux correcteurs. Ces gens ne pouvaient rien faire avec simplicité. M. Descostes nous donne les dix-sept pages d'animadversions de Joseph de

Maistre. Il faut convenir qu'elles nous renseignent assez bien sur un point précis de sa théorie du style. L'une des remarques qui revient le plus souvent est celle-ci : « Cette phrase manque de noblesse. » Le chevalier ayant employé les termes de « ferment », de « branche gourmande », on lui objecte qu'« aucun terme technique ne doit paraître dans un ouvrage d'éloquence ». Il a écrit : « Des hommes en cheveux gris »; on souligne l'expression et on ajoute : « Mettez vite : cheveux blancs ! » Voici quelques autres spécimens de corrections : « *Petits maîtres*... dans une harangue ! y pensez-vous? — *Cet homme-là*... nous semble tenir du style familier. — *Si je puis ainsi dire*... il faut : Si je puis m'exprimer ainsi. Cette dernière expression est plus noble. » Ce qui n'est pas moins instructif que de relever les corrections de Joseph de Maistre, c'est de se reporter aux passages qu'il n'a pas soulignés, que par conséquent, et comme il le déclare hautement, il approuvait. Le chevalier énumère les plus fameux disciples de l'école stoïcienne : « Cet orateur immortel, dont la vaste érudition nous étonne encore maintenant, a consulté l'école des stoïciens; elle a formé ce patriote inflexible qui ravit aux dieux les hommages de la terre, et celui qui tente de briser les fers dont le premier des Césars vient de l'accabler. » Comprenez : Cicéron, Caton, Brutus. Ailleurs c'est une prosopo-

pée, et voici plus loin l'hypotypose elle-même. Déclamation à la Rousseau, termes nobles d'après le conseil de Buffon, périphrases, tels sont pour ces sortes de « lectures publiques » les justes ornements. Si la rhétorique est un art d'ajouter par les mots à l'idée, comment nier que de Maistre ne soit resté toute sa vie un rhéteur? On a coutume de le juger d'après deux morceaux : la page sur le bourreau et le développement sur la guerre. On a tort. On ferait mieux de le lire en entier et de suite. On aurait chance d'y apprendre beaucoup et on ne courrait pas risque de s'ennuyer. Néanmoins ces deux morceaux ne donnent pas de son œuvre une idée fausse, attendu qu'ils ne sont que les spécimens les plus achevés de sa manière.

Ces traits imprimés de bonne heure sur l'esprit de l'écrivain, le temps par la suite ne les a pas effacés. Ç'a été le malheur de Joseph de Maistre qu'il a toujours vécu dans la solitude. Aigri par la souffrance, blessé dans son amour-propre, il s'est entêté dans ses opinions. Ministre d'un roitelet, il se sentait par trop supérieur à sa situation et à sa besogne; il étouffait dans ces fonctions comme jadis il avait étouffé dans Chambéry. Si encore il avait pu se faire quelque illusion! Mais il avait trop de preuves de son impuissance. Il plaidait la cause de son souverain auprès des cours étrangères où l'on faisait la sourde oreille; il envoyait à la cour de Cagliari des

avertissements dont on ne profitait pas et qui le faisaient tenir en suspicion. Personne ne l'écoutait : il se vengea à sa manière. On ne voulait pas de ses avis : il se mit à rendre des oracles. De là cette manie de prophétiser qui suffirait à nous mettre en garde contre l'ensemble des opinions de Joseph de Maistre. Je me méfie de quelqu'un qui lit si couramment dans l'avenir. Sans doute il arrive parfois que le devin devine juste ; il profite de ces coups de chance qui firent de tout temps la fortune des sibylles. Mais quelle liste on pourrait faire de ses erreurs ! erreurs qu'au surplus on n'a pas le droit de lui reprocher, puisqu'elles sont inhérentes à l'humaine faiblesse. Il en est de divertissantes, et il en est d'énormes. Contentons-nous de feuilleter les premiers chapitres des *Considérations sur la France*. On projette d'élever en Amérique, pour les réunions du Congrès, une ville qui s'appellera Washington. Joseph de Maistre gage « mille contre un que la ville ne se bâtira pas, ou qu'elle ne s'appellera pas Washington, ou que le Congrès n'y résidera pas ». Il trace le programme de la Contre-Révolution et fait appel à Louis XVIII : c'est Bonaparte qui lui répond. Il déclare que la Révolution aura pour résultat « une exaltation du christianisme et de la monarchie ». Il nous semble bien que nous eussions prophétisé le contraire. Mais c'est que nous sommes mieux placés que Joseph de Maistre.

Nous employons le seul moyen qui convienne pour émettre une prédiction de quelque valeur : c'est de prédire après coup. Rien d'ailleurs n'est plus séduisant, et, à tout prendre, moins dangereux que ce rôle de prophète. On dispose du temps; on n'a pas à redouter les démentis immédiats; on s'étourdit du bruit de sa voix qui vous revient enflé par les échos du désert. *Vox clamans in deserto.*

Ce goût pour une argumentation périlleuse, cette tendance à l'exagération dont il a dit quelque part que c'est le « mensonge des honnêtes gens », ce quelque chose de mêlé et de trouble qu'il y a dans les éléments de sa constitution intellectuelle, ce manque de sang-froid et de mesure, et enfin cette horreur d'être banal qui chez lui égale l'horreur qu'il a pour la Révolution, — tout cela a empêché Joseph de Maistre d'avoir dans sa lutte contre les idées du XVIIIe siècle ou toute l'influence qu'il aurait voulue ou celle précisément qu'il voulait. C'est lui qui a donné cette règle pour juger des livres : « Il suffit de savoir par qui ils sont aimés et par qui ils sont haïs. » Des sympathies lui sont venues de côtés d'où lui-même il ne les aurait pas prévues. Ce ne sont pas seulement les saints-simoniens ou cet illuminé de Ballanche qui se recommandent de lui : Auguste Comte le tient pour un de ses maîtres. L'auteur du *Pape* a pour continuateur celui du *Cours de philosophie positive*. Par contre, de bons

chrétiens fermement attachés à leur religion ont refusé de suivre un pareil guide. C'est qu'il a manqué de détachement; il ne s'est pas oublié; il a mis de l'esprit dans des matières qui n'en comportaient pas; il a voulu faire briller son esprit, fût-ce aux dépens de la cause qu'il défendait. Il a voulu allier à la raison des docteurs de l'Église la verve de Voltaire : elles ont fait mauvais ménage. Nous avons beau connaître sa sincérité, respecter sa loyauté, le résultat ne laisse pas que d'être inquiétant. Quand on lit un livre de Joseph de Maistre on songe moins à un traité de Bossuet qu'à une préface d'Alexandre Dumas fils. Au surplus, ce qui diminue la portée de l'œuvre du penseur pourrait bien être ce qui par ailleurs a contribué à l'originalité de Joseph de Maistre et qui a fait de lui, au lieu d'un simple Bonald, un grand écrivain. Plus il est irritant et plus il échappe au reproche d'être banal ou médiocre. Un théologien gâté ou, si l'on préfère, égayé par un styliste, tel semble bien avoir été de Maistre. Il est de ces brillants avocats qui compromettent les meilleures causes. Il est de ces orateurs qui contribuent puissamment à nous détourner du parti qu'ils nous recommandent. Il est de ces éloquents apologistes qui rendent la religion méconnaissable. Je n'ai pas dit qu'il n'ait point fait école.

15 septembre 1895.

BENJAMIN CONSTANT

D'APRÈS SON JOURNAL INTIME

On s'est, en ces dernières années, beaucoup occupé de Benjamin Constant, non pas du tribun, ni de l'orateur, ni du théoricien politique, ni de l'historien des religions, mais de l'homme. Diverses publications ont remis sa figure dans une vive lumière, et particulièrement celle du *Journal intime* où il notait avec autant de sincérité que de clairvoyance les multiples incidents de sa vie intérieure et les états successifs de son âme changeante. Il se trouva que vers la même époque on se reprenait de goût pour les études morales. Le roman d'analyse recommençait d'être à la mode. L'auteur d'*Adolphe* bénéficia de cette coïncidence. Les psychologues à la manière de M. Bourget lui surent gré de la complexité de sa nature. Les sceptiques à la manière de M. Anatole France goûtèrent l'ironie de sa destinée. M. Maurice Barrès le célébra pour s'être déconsidéré. Tous ils furent attirés par ce qu'il y a

de déconcertant dans sa physionomie, séduits par ce qu'elle a d'irritant, conquis par ce qu'elle a de suspect. Ils trouvèrent ses erreurs distinguées. Ils lui rendirent hommage parce qu'il avait scandalisé les simples. En ce temps-là le dilettantisme passait pour une élégance.

Ce *Journal intime*, enfoui jusqu'à présent dans les collections d'une revue étrangère et disparue, vient d'être publié en volume. Mlle Melegari, qui s'est chargée de cette tâche, s'en est acquittée avec intelligence et avec soin. C'est pour nous une occasion d'étudier le « cas » de Benjamin Constant. Il est curieux et il est instructif. C'est l'un des exemples les plus frappants qu'il y ait d'une vie manquée. On y saisit dans le jour le plus révélateur comment et jusqu'à quel point une belle intelligence peut être desservie par un caractère.

Benjamin Constant du côté de l'esprit est doué admirablement. Sa précocité éclate dans ses lettres d'enfant, si peu enfantines qu'on a attendu d'en retrouver les originaux pour en admettre l'authenticité. Il a le brillant et le solide, un jugement pé-

1. *Journal intime de Benjamin Constant*, publié par Mlle Melegari, 1 vol. in-8 ; Ollendorff. — Cf. *Lettres de Benjamin Constant à sa famille*, publiées par J.-H. Menos, 1 vol. in-12 ; Savine. — *Lettres à Mme Récamier*, 1 vol. in-8 ; Calmann Lévy. — Consulter sur Benjamin Constant : Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française*, Fischbacher, et surtout le bel article de M. E. Faguet dans le numéro de la *Revue* du 1er juin 1888.

nétrant et sûr, une intelligence facile et largement ouverte à laquelle ne manque pas même la force. Il connaît les hommes et comprend les idées. Il a, à défaut d'une autre, la fidélité aux idées. S'étant de bonne heure, au temps de son premier séjour en Angleterre, épris de la liberté, il s'est donné pour mission de l'acclimater en France. Sur ce point il n'a jamais varié. Les plus graves problèmes auxquels est attaché le sort de l'humanité ne le rebutaient pas ; ce n'est pas un mince honneur pour lui que d'avoir, sa vie durant, travaillé à un grand ouvrage sur la question religieuse. Avec cela il a des qualités charmantes. Il a une vivacité spirituelle qui fait qu'on le recherche dans le monde et qu'il s'y plaît. Il est brave, avec ce grain de folie dans la bravoure que nous aimons en France. Il est capable de dévouement et de délicatesse, comme le prouvent ses rapports avec son père et avec les enfants que celui-ci eut d'un second mariage. Il a plus d'une fois sacrifié ses intérêts à ses sentiments. Il n'a pas de méchanceté foncière. — De tous ces dons heureux quel parti a-t-il su tirer? Ce n'est pas à un autre qu'à lui que nous le demanderons. Son journal et ses lettres contiennent à ce sujet les aveux les plus désespérés. C'est un homme poursuivi par le sentiment qu'il n'accomplit pas sa destinée, qu'il ne remplit pas sa mesure, et qu'il se manque à lui-même. Il essaie de se res-

saisir sans y arriver jamais. Tous ses élans sont arrêtés, toutes ses vélléités sont stérilisées, tous ses efforts sont frappés d'on ne sait quelle impuissance. Il comprend qu'il devrait arranger sa vie « avec indépendance et régularité ». Il en forme chaque jour le projet et s'en fait la promesse ; c'est à recommencer le jour qui vient. « Si je continue à me laisser mener et à vivre au jour le jour sans prendre un parti décisif pour que ma vie ne se passe pas comme cette journée, comme cette semaine, comme ce mois, tout est perdu. Mais en aurai-je la force ? » Il savait bien, à part lui, que cette force lui ferait toujours défaut.

C'est pourquoi il se borne la plupart du temps à faire le bilan de ses pertes et à constater l'échec irréparable de ses espérances : « La destinée semble se plaire à me condamner à user ma santé qui est bonne et des talents assez distingués, sans qu'il en résulte ni plaisir ni gloire... Je mourrai sans avoir rien fait pour cette gloire tant désirée, doué que j'étais de facultés universellement reconnues... Je n'ai pas fait le quart de ce que je devais faire... Il est difficile d'avoir moins profité de ses diverses situations et plus gaspillé son temps, sa santé, sa fortune et sa vie. » Ces phrases et d'autres toutes pareilles reviennent en manière de litanies monotones et plates. Ni la réputation que malgré tout il s'est acquise, ni la popularité qui lui vint sur le

tard ne lui donnent le change. Il ne se fait pas d'illusions sur l'état qu'il tient dans l'opinion des hommes. Bien avant le scandale de son revirement politique, il sent peser sur lui le poids de la mésestime. Dès 1809 il ne voulait traverser les rues de Paris qu'en voiture fermée, parce qu'il craignait d'être montré au doigt. Il souffre de cette hostilité dont il se sent entouré; mais il ne peut ni s'en étonner ni en appeler. « Les autres m'ont méconnu. Il ne faut pas que je le leur reproche, car je me suis méconnu moi-même. » Pour réclamer des autres de l'estime, il lui manque de croire qu'il y ait droit. Au spectacle de sa propre vie et dans la conscience de sa misère intime, le sentiment qu'il éprouve, c'est, nous dit-il, « une sorte de mépris et de découragement de moi-même ». Parfois il s'emporte en de subits accès de révolte: « C'est trop fort de n'avoir ni le plaisir auquel on sacrifie sa dignité, ni la dignité à laquelle on sacrifie le plaisir! » Le plus ordinairement il s'abandonne à la douleur qui s'est installée au plus profond de lui, à une mélancolie morne, sans secousses et sans réveil. Comme il arrive, il généralise son expérience individuelle et prend texte de son infortune particulière pour jeter l'anathème à la vie tout entière. « Tout arrive trop tard dans la vie. Quand le cœur est susceptible de bonheur, le bonheur n'y est pas; quand le bonheur vient, le cœur n'y est plus. » Désormais il ira ainsi

traînant misérablement une vie dont il a cessé même de rien espérer, « une existence agitée qui vieillit sans s'asseoir et qui n'a pas la dignité de son âge». Et l'éclat posthume, le prestige des funérailles pompeuses n'effacent pas dans notre mémoire le souvenir de ces années désolées où le vieillard usé de corps, usé d'âme, ne se ranimait que pour les émotions du jeu : « Je mange ma soupe aux herbes et je vas au tripot. »

D'où provient, comme d'une source cachée, cette ombre qui s'est répandue sur toute la vie de cet homme, l'un des plus éminents entre les hommes distingués? Dans cette organisation, à tant de points de vue privilégiée, quel a été le vice intérieur? Dans ce concours de tant de belles facultés, laquelle a fait défaut, et de telle sorte que toutes les autres, pour avoir été privées de ce seul support, en soient devenues comme inutiles? Nous le verrons assez clairement en recherchant de quels éléments et sous quelles influences s'est formée la complexion morale de Benjamin Constant.

C'est lui qui signale « ce mélange d'égoïsme et de sensibilité qui se combine dans la nature d'Adolphe pour son malheur et celui des autres. » Il est impossible d'avoir mieux lu en soi-même, et nous n'avons qu'à creuser dans le sens qu'on nous indique. Une sensibilité très vive et très exigeante, avide d'émotions et de jouissances, tel est bien chez

Benjamin Constant le fond même de la nature. Chez lui le désir impétueux et impérieux veut être satisfait sitôt que conçu et se traduit en emportements fébriles. La résistance l'irrite, et le refus le rendra fou. Ce qu'il demande, il l'exige. On l'aimera, ou il se tuera. Or son désir s'étend à toutes choses. « Au fond, dit-il, je ne puis me passer de rien. » Pour contenter ce besoin de sensibilité, il est parti dans toutes les directions. Il s'est de bonne heure mêlé à la vie, et d'abord adressé à l'amour : « La plus grande cause de l'agitation de ma vie est le besoin d'aimer : il faut le satisfaire à tout prix. » Déçu par l'amour, il s'est rejeté vers l'ambition, quitte à les mêler trop souvent et à embrouiller les intrigues de la politique avec les intrigues de l'amour. Enfin ce que ne lui avaient donné ni le hasard des affaires ni l'imprévu du cœur de la femme, il le demanda au jeu : c'est à savoir l'émotion sans objet, à l'état pur et à vide, l'émotion pour elle-même.

Une pareille disposition d'esprit fait les grands passionnés ou les grands aventuriers. Benjamin ne fut ni l'un ni l'autre, n'ayant été marqué par la destinée pour aucune sorte d'héroïsme. C'est la faute du temps. Ceux qui, étant de race affinée et d'intelligence cultivée, passèrent leur jeunesse dans cette fin du XVIIIe siècle défaillant et qui s'affaissait sous tant de ruines, y respirèrent une influence

mortelle : ils furent impropres à la vie. C'est la génération de Werther et celle de René. Étrange lassitude qui précède l'expérience et la condamne par avance à n'être qu'une série de déboires! Adolphe a souffert plus qu'un autre de ce mal, apporté en naissant, de la satiété. Ce qu'il a souhaité le plus ardemment, à l'instant qu'il l'obtient ne lui donne pas ce qu'il avait espéré. Ce qu'il s'est efforcé de saisir lui échappe dans l'effort même qu'il fait pour le posséder. Il s'étonne, une fois l'élan brisé, d'être travaillé encore par la même inquiétude. « Tout me semble précaire et prêt à m'échapper. Ce que j'ai ne me rend pas heureux... J'ai désiré beaucoup de choses dans ma vie; je les ai presque toutes obtenues, et, après les avoir obtenues, j'ai déploré mon succès... Mon cœur se fatigue de tout ce qu'il a et regrette tout ce qu'il n'a pas... » Ce désenchantement s'étend sur toutes les choses; il semble qu'un souffle venu on ne sait d'où en ternisse à mesure les vives couleurs. C'est le souffle même du néant. Derrière tous ces effondrements partiels, on découvre et on aperçoit surgir l'image de la mort. Benjamin, très jeune, en est obsédé : « J'ai, comme vous le savez, ce malheur particulier, que l'idée de la mort ne me quitte pas. Elle pèse sur ma vie, elle foudroie tous mes projets... » Ainsi toujours jetée en avant par les impulsions de la sensibilité et repoussée toujours par les échecs

que le désenchantement lui fait subir, l'âme n'arrive pas à trouver le repos. Partagé entre le désir et le regret, qui se succèdent invariablement en elle et qui presque s'y accompagnent, elle oscille de l'un à l'autre, en proie à une perpétuelle mobilité.

D'autres raisons, les influences extérieures qui par malheur allaient dans le même sens où tendait sa nature, ont contribué à faire de la mobilité la loi elle-même du caractère de Benjamin Constant. Il ne trouve dans les conditions de sa vie aucune fixité, mais au contraire rien que de changeant, d'errant et de décousu. Né en Suisse, transplanté en Hollande, promené d'Oxford à Erlangen, d'Édimbourg à Paris, séjournant tantôt à la cour de Brunswick et tantôt à celle de Weimar, en réalité il n'a pas de patrie. Son éducation est sans règle. Il passe de la tendresse de deux femmes qui le choient en enfant gâté à la tutelle d'un précepteur sèvère. De bonne heure il est laissé à lui-même. Il fait des sottises qu'il qualifiera plus tard d'énormes. J'allais dire qu'il est sans famille. Mais plutôt de sa famille lui est venue cette autre tendance qui, le mettant sans cesse en lutte avec lui-même, a définitivement installé dans son cœur le désaccord et la contradiction.

Faisant quelque part l'inventaire des qualités qu'il a trouvées dans l'héritage des de Constant, Benjamin signale « ce ton d'ironie qui est le style

de ma famille, cette affectation de persifler le sentiment, de n'attacher du prix qu'à l'esprit et à la gloire... ». Il put tout à l'aise observer ce tour d'esprit chez son père, M. Juste de Constant, pauvre homme, inhabile à se conduire, maladroit et pusillanime, à moitié déclassé par son second mariage. Ce père, chez qui la sécheresse du cœur se compliquait et s'augmentait par la timidité de l'esprit, ne sut inspirer à son fils nulle confiance. Il fut pour lui « non pas un censeur, mais un observateur froid et caustique, qui souriait d'abord de pitié et qui finissait bientôt la conversation avec impatience ». Cette contrainte est, dans les rapports de père à fils, ce qu'on peut imaginer de plus fâcheux. La confiance a besoin pour se développer d'être encouragée ou peut-être sollicitée. L'abandon est une habitude autant qu'un besoin. Faute de pouvoir se livrer, et toute expansion étant impossible, Benjamin s'accoutume de bonne heure à se replier sur soi. On a dit justement qu'il n'avait pas eu d'enfance.

Forcé de se replier ainsi sur soi-même, on en vient par une pente insensible à ne vivre que par soi et que pour soi. La nécessité se change en habitude et l'habitude en plaisir. On s'observe, on s'analyse. On n'est occupé que de ses souffrances et plutôt des imaginaires. On se complaît dans le spectacle de sa misère. On prolonge sous les yeux

de l'âme le spectacle de ses erreurs. On trouve à se les reprocher un charme stérile. On est la substance de sa propre pensée. On est à soi-même tout l'univers. C'est l'égoïsme intellectuel, si voisin de l'autre qu'il se confond souvent avec lui. — Cette habitude qu'a Benjamin Constant de rédiger son journal, de tenir registre des états de son âme et de noter les nuances de sa sensibilité, prouve assez que, quoi qu'il puisse dire, il s'intéresse à lui-même. Mais il ne s'intéresse pas à ce qui n'est pas lui. Il est indifférent aux autres. Cela mène à les mépriser. « Le genre humain est né sot et mené par les fripons. C'est la règle... » Voilà une règle bien étroite et bientôt formulée. Mais Benjamin s'empresse d'accepter cet aphorisme qui autorise tous ses dédains.

Le meilleur moyen pour élever une barrière entre les autres et nous, c'est la raillerie. Tel est aussi le ton habituel de la conversation de Benjamin Constant. Il avoue qu'il ne peut causer sérieusement. Cela n'a pas laissé que de lui nuire auprès de ses contemporains déconcertés et indisposés par cette manie de persiflage : « Ce qui m'a toujours fait du tort, ce sont mes paroles. » Les gens n'aiment guère à s'apercevoir qu'on se moque d'eux. L'avantage que trouve Benjamin à cette plaisanterie perpétuelle c'est qu'elle lui permet « de cacher ses véritables pensées », de réserver l'intérieur et de

s'assurer cette indépendance dont il est si jaloux. Seulement le jeu qu'il joue est dangereux : on ne s'y livre guère impunément. Le pli de l'ironie une fois contracté ne s'efface plus. Ayant commencé par railler les autres on finit par se railler soi-même. Ainsi fait Benjamin, et il s'en vante : « Il y a en moi deux personnes, dont l'une observe l'autre... Je m'amuse de tous les embarras où je me trouve, comme si c'étaient ceux d'un autre. Je suis furieux, j'enrage ; mais au fond cela m'est absolument égal... La meilleure qualité que le ciel m'ait donnée, *c'est celle de m'amuser de moi-même.* » C'est lui qui souligne ces derniers mots. Échapper à la duperie de soi-même, n'est-ce pas le suprême effort d'un esprit libre ? Ce détachement lui semble très philosophique et signe d'une intelligence supérieure. Il ne sait pas, ce moraliste pénétrant, que la dernière illusion à laquelle nous ayons le droit de renoncer c'est celle qui nous fait croire en nous.

Cette sensibilité ardente et désenchantée et ce tour d'esprit ironique, en se combinant, aboutissent à faire de Benjamin le plus irrésolu des hommes et le plus inconsistant. Son esprit indécis et flottant est incapable de se fixer. Il hésite, perd le temps d'agir et ne conçoit un projet que pour l'abandonner au moment de l'exécution. « Après avoir pris toutes mes précautions pour partir et voyager toute la nuit, ma chambre était chaude, mon lit

bon : je suis resté, et c'est l'image de tous mes projets. » Ç'a été le supplice de toute sa vie. — Il ne fait pas difficulté de l'avouer quand il est seul avec lui-même et quand il s'examine. Il essaie de s'en défendre quand on le lui reproche ; et comme il est raisonneur subtil et sophiste ingénieux, il se trouve des excuses qui peuvent faire illusion. Ce qu'on appelle du nom d'indécision et pour quoi les hommes ont coutume d'être sévères, ne serait-ce pas tout simplement le produit d'une intelligence plus clairvoyante et qui aperçoit d'abord les objections? « C'est une accusation à laquelle tous les gens éclairés sont exposés parce qu'ils voient les deux ou pour mieux dire les mille côtés des objets et qu'il leur est impossible de se décider, de sorte qu'ils ont l'air de chanceler tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. » L'argument est spécieux, et il est commode de faire de l'aptitude à se résoudre l'apanage de la sottise. Parce que ceux qui ont l'esprit obtus sont volontiers entêtés, il ne s'ensuit pas que la fermeté procède de l'inintelligence. Ceux qui prennent parti, ce n'est pas qu'ils soient incapables d'apercevoir plus d'une idée, mais c'est qu'apercevant plusieurs idées ils sont capables de les comparer et de les subordonner. — De même Adolphe professe une insurmontable aversion pour toutes les maximes communes et pour toutes les formules dogmatiques. « Lorsque j'entendais la médiocrité

disserter avec complaisance sur des principes bien établis, bien incontestables en fait de morale, de convenance ou de religion... je me sentais poussé à les contredire... Les sots font de leur morale une masse compacte et indivisible. » Ils ont tort sans doute. Les gens d'esprit savent combien ces maximes sont inégales à la réalité et combien les faits dépassent ces formules où on prétend les enserrer. S'ils acceptent pourtant ces principes, tout grossiers qu'ils soient, ce n'est pas parce qu'ils en sont dupes, mais c'est qu'ils ont reconnu qu'il y a plus d'inconvénients à s'en passer qu'à s'y soumettre. Il est des mots pour discréditer les idées et des artifices de langage merveilleux pour brouiller les notions. Benjamin Constant est un des maîtres de la langue. Il a l'esprit fertile et souple. — Ou encore l'indécision ne serait-elle pas un effet de la bonté? Il est aisé d'aller droit devant soi quand on ne songe qu'à soi. On hésite pour peu qu'on regarde autour de soi et quand on craint de faire souffrir. Or Benjamin déclare que tout ce qu'il respecte sur la terre, c'est la douleur. Il est convaincu que « la véritable moralité consiste à éviter le plus qu'on peut de la douleur ». Pour lui, devant Dieu et devant sa conscience, il proteste que, dans tout ce qu'il a fait il n'a jamais eu que de bons motifs. Les tergiversations, les atermoiements, les repentirs et les retours, et toutes ces lenteurs qu'on lui a

tant reprochées ne partaient que des intentions les meilleures. Il est dommage seulement que ces intentions si bonnes aient eu des résultats si fâcheux. Il n'a su que prolonger les situations les plus douloureuses et non pas épargner la souffrance, mais la faire durer. Apparemment c'est qu'une pitié passagère et languissante n'est pas la même chose que la bonté, et que la notion de bonté ne se conçoit même pas si elle n'est complétée par celle d'énergie. Mais l'énergie est ce qui fait à Benjamin Constant le plus cruellement défaut. Il est incapable de vouloir. Cela chez lui est essentiel. Sa volonté est paralysée et frappée d'une sorte d'ataxie. Il souffre d'une lésion de la volonté. Le trait dominant de son caractère, c'en est l'irrémédiable faiblesse.

Ceux qui sont atteints de cette sorte d'infirmité recueillent de coutume, à défaut de l'indulgence, la pitié. On devine que si grande doit être leur détresse! Ils se sentent ridicules dans ce tiraillement perpétuel de leurs projets contradictoires. Une bibliothèque promenée à travers l'Europe avec ses volumes dépareillés et usés par le voyage, tel est l'emblème qui semble à Benjamin symboliser assez exactement son âme. Avec sa manie de l'indépendance il est sans cesse dépendant d'autrui, en quête d'un conseil, en train de plaider sa cause et cherchant à justifier ses actions. Ne se suffisant pas

à lui-même, il a besoin d'être approuvé. Il s'occupe de cette opinion qu'il affecte de dédaigner. Les personnes à qui il confie ses incertitudes et dont il implore dans des cas particulièrement embarrassés les bons offices, sont attristées, révoltées parfois de cet excès de timidité. C'est ce qui arrivait à celle qui fut son amie la plus fidèle et la plus dévouée, à sa cousine Rosalie de Constant. Elle remarque que la faiblesse de caractère a pour effet habituel de vicier les meilleures natures, et d'y produire les pires défauts. L'un de ceux qu'elle lui reproche, c'est qu'avec un cœur sincère il trompe tout le monde. Cela même est inévitable et l'auteur du *Journal* en fait maintes fois l'aveu. « Je dois passer mon temps à mentir et à tromper la fureur qui m'épouvante... Soumettons-nous et dissimulons, c'est l'art du faible. » C'est un art sujet à beaucoup de mécomptes. Faute d'avoir assez de courage pour faire face aux difficultés, et parce qu'on veut sans cesse biaiser et ruser, finalement on s'embarrasse dans ses propres habiletés. On s'engage en des impasses d'où l'on n'a pas d'espoir de sortir à son honneur. On s'irrite. On s'emporte en violences. Cette amertume de langage, cette sécheresse et cette dureté dont Benjamin s'est rendu tant de fois coupable, ce n'étaient que d'autres aspects de la même faiblesse.

Aussi bien il s'est lassé de bonne heure d'essayer

de donner à sa vie une direction qui lui échappe toujours. Il se résigne à y assister en témoin ennuyé et en spectateur narquois. Un demi-fatalisme lui sert à excuser cette défaillance suprême : « Je me laisse conduire en grande partie par la destinée, parce que je crois qu'elle est présidée par une intelligence bienveillante. » Il dira d'autres fois et plus simplement : « Il faut s'en remettre aux événements... Que faire contre le sort ?... Faut-il se confier au hasard? Va pour le hasard ! » Il sait pourtant mieux qu'un autre que ce mot de hasard est un mot vide de sens. C'est lui qui a écrit cette phrase profonde : « Les circonstances sont bien peu de chose, le caractère est tout. » Mais dans la déroute du caractère les circonstances reprennent leur empire. Elle s'en va à la dérive, prenant toutes les directions, subissant tous les heurts, virant à tous les détours de la route, cette vie sans guide... Quelle pitié ! Et comme il est juste ce mot de Benjamin Constant sur Adolphe « si misérable dans sa faiblesse » !

Faut-il voir comment se traduit dans les actes le caractère dont nous venons d'analyser la complexion maladive et faut-il suivre les vaines agitations de ce cœur désemparé ? Benjamin Constant a vingt ans ; il a déjà commis plus d'une sottise. Le hasard, maître de sa vie, fait qu'il rencontre sur son chemin Mme de Charrière et qu'il lui plaît pour sa grâce de gamin désabusé et pour les boucles de

ses cheveux blonds. Il devient le chérubin de cette marraine très quadragénaire. Elle achève de le déniaiser et complète l'œuvre bien commencée de son scepticisme. Elle aura à s'en repentir et souffrira du ton des lettres qu'il lui adresse, léger jusqu'à l'impertinence et indélicat jusqu'au cynisme. Il fera si bien qu'il tuera chez elle même le regret. Elle le reverra sans émotion et sans plaisir : « Nous n'avons ri ensemble de rien, sinon de nous-mêmes, ou plutôt l'un de l'autre. » — Le hasard a parfois des jeux méchants. Benjamin se laisse marier à Wilhelmine, baronne de Cram, qui est sans beauté, sans esprit et sans cœur. Comme bien on pense, il fut dominé par elle : « Ah ! ce n'est pas l'esprit qui est une arme, c'est le caractère. J'avais bien plus d'esprit qu'elle, et elle me foulait aux pieds. » Par bonheur, Wilhelmine abusa du droit qu'a la femme d'être une peste. Ses intrigues étaient d'ailleurs publiques et internationales. Suivant le mot de son mari, elle tâtait de toutes les nations. Un divorce intervint. — Tout autre que Benjamin eût été à jamais dégoûté du mariage ; mais l'imprévu est l'unique règle de sa conduite : il ne rêve que de recommencer l'épreuve. Il se fait des félicités légitimes une image délicieuse : il avait l'âme conjugale. Son journal et sa correspondance sont remplis de projets de mariage parmi lesquels il en est de saugrenus et dont au surplus aucun n'aboutit. Il s'adresse

à tous les échos, demandant une femme. La liste des candidates est longue et variée : Julie Talma, femme divorcée du grand tragédien; Mme Lindsay, quarante ans et mère de deux enfants naturels; Amélie, « trente-deux ans, point de fortune, et des ridicules que l'âge a consolidés »; Antoinette, « vingt ans, de la fortune et point de ridicules, commune de figure et n'a rien de français »; Rosette, qui malheureusement est laide; Adrienne, qu'il est dans la nécessité de refuser, bien que sa tante la comtesse de Nassau lui promette une fortune considérable. — Pour ce qui est de sa conduite envers Mme de Staël, elle est assez connue sans que nous ayons besoin d'en recommencer l'histoire.

Cependant, au cours d'une lettre datée de 1800, il s'informe de ce que peut être devenue une Mme de Mahrenholtz ou de Hardenberg, qui doit avoir trente et un ans. Quatre ans plus tard le journal intime mentionne une lettre d'elle lui annonçant qu'elle vient de se remarier avec le général Dutertre, que Benjamin à ce propos n'hésite pas à traiter de sot. Bientôt après il la rencontre et reste indifférent. Il la revoit à Paris en 1806. Charlotte devient sa maîtresse. « Journées folles, délices d'amour! que diable cela veut-il dire? Il y a douze ans que je n'ai rien éprouvé de pareil : c'est par trop fou! » Poussez jusqu'au paragraphe suivant : « Soirée avec Charlotte. La fièvre passe-

rait-elle, et l'ennui commencerait-il? J'en ai diablement peur. » Après quoi il l'épouse.

Benjamin a quarante-sept ans. Il va connaître la passion pour la première fois. C'est bien la passion toute pure, à la fois brûlante et respectueuse, exigeante et timide, enragée par la coquetterie, consolée par un sourire, jalouse de tout, heureuse d'un rien, la passion telle qu'elle éclate dans le cœur novice des très jeunes gens. C'est le malheur de Benjamin que son cœur n'a jamais consulté son âge. Cette passion pour Mme Récamier lui a fait commettre la plus retentissante de ses erreurs. Tant qu'enfin, lassé de toujours demander sans rien obtenir, et la déception éclairant à ses propres yeux la folie de cet amour, il céda lui-même à « l'inextinguible fou rire ». Il n'avait pas cessé, d'ailleurs, de faire des vœux pour le bonheur de Charlotte et de protester, fût-ce auprès de Juliette, de son inébranlable attachement pour son « ange de femme ».

On dira : « Où est dans tout cela le crime de Benjamin ? Va-t-on lui reprocher d'avoir eu part à l'humaine faiblesse? N'est-ce pas la condition du cœur de changer sans cesse ? et dans quel temps l'a-t-on vu demander à la raison la loi de son changement ? » A beaucoup ces variations semblent charmantes ; elles sont l'unique cause de leur sympathie pour Benjamin Constant. Il est pourtant dans cette vie où abondent les spectacles étranges

tels épisodes devant lesquels l'indulgence la plus déterminée se trouve à bout et à court d'excuses. Il n'y avait qu'un Benjamin pour proposer à la femme qu'il épouse de l'épouser secrètement et de prolonger le mystère afin de ne pas porter ombrage à une maîtresse impérieuse. Mais surtout il n'y avait que lui pour s'applaudir d'une pareille combinaison et y voir le triomphe de l'incomparable délicatesse de ses sentiments : « Nous avons tout combiné de la manière qui nous a paru la meilleure et la plus délicate comme sentiment... » Qu'il puisse y avoir dans un arrangement si ingénieux quelque chose d'humiliant pour celle à qui on l'impose, ce scrupule ne se présente même pas à son esprit. Il s'étonne, la chose faite, que sa femme en ressente malgré tout quelque tristesse. Il se rendra compte un peu tard de la véritable nature de son action : « Je sens très bien ma situation, le mal que je fais et que je laisse faire, et la manière dont j'abuse d'une personne vraiment angélique qui, malgré sa douceur, a plus d'une fois été malade de désespoir. » En fait, elle avait tenté de s'empoisonner.

Il est à peine besoin de rappeler la conduite que tint Benjamin Constant aux Cent-Jours. Le 19 mars 1815 il lançait le fameux article du *Journal des Débats :* « Je n'irai pas, misérable transfuge, me traîner d'un pouvoir à l'autre, couvrir l'infamie par le sophisme et balbutier des mots profanés

pour racheter une vie honteuse. » Un mois s'était à peine écoulé, Benjamin acceptait d'entrer au service du « rusé demi-sauvage échappé de la Corse ». Il était conseiller d'État et rédigeait l'acte additionnel. Dans son *Mémoire sur les Cent-Jours*, il a fait l'apologie de sa soudaine conversion. D'autres ont plaidé pour lui les circonstances atténuantes. Il a subi, dit-on, le même entraînement général qui ramenait alors toute la France à Napoléon ; en se rapprochant du pouvoir il n'a abdiqué aucune de ses idées ; il a fait acte de politique et servi la cause du libéralisme. Nous sommes devenus assez sceptiques en matière politique et nous ne voulons pas mal de mort à ceux qui se plient à la nécessité des temps... La vérité est que Benjamin Constant écrivit l'article des *Débats* pour plaire à Mme Récamier et sous l'influence d'une société qui devait le mois d'après le regarder « comme un pestiféré ». Sollicité par Napoléon il céda à la tentation parce qu'il était dans sa nature de toujours céder. Il n'y eut dans cette affaire ni calcul, ni souci d'aucun intérêt relevé. Il n'y eut qu'inconséquence et maladresse. — En 1830, ruiné par le jeu, Benjamin accepte que le roi Louis-Philippe lui paie ses dettes. L'offre fut faite avec ménagements, reçue avec défiance ; il n'en reste pas moins que pour un chef d'opposition c'est une fin médiocre, alors même qu'on se montre bien déterminé à n'avoir aucune

reconnaissance du service rendu. Au temps de sa prime jeunesse, Benjamin se demandait : « Qu'est-ce que la dignité ? » Et il répondait que ce n'est rien. Ce point de vue a influé sur toute sa vie.

Les défauts chez Benjamin Constant sont les défauts du caractère ; mais comme tout se tient dans les natures mêmes où semblent régner le désaccord et la contradiction, ces défauts affectent toute la personne et du cœur remontent à l'esprit. C'est aussi bien la vérité dont nous aurions trouvé la confirmation dans l'œuvre même de Benjamin Constant, si nous avions eu la place et le loisir d'examiner l'influence exercée par le publiciste sur les affaires de son temps et de soumettre à l'analyse les écrits qu'il a laissés. Que si ses idées n'ont pas eu sur le développement de la pensée contemporaine une action en rapport avec leur justesse, leur hardiesse et leur générosité, ce n'est pas pour une autre cause. Il n'est pas indifférent, quand on écrit un livre pour défendre l'idée religieuse, de l'avoir commencé dans le dessein justement contraire. Benjamin Constant admire l'utilité des faits et aussi leur complaisance. Ces dix mille faits dont il avait noté les premiers sur des cartes à jouer à la table de Mme de Charrière, il n'avait eu dans toutes les vicissitudes de son ouvrage qu'à en modifier la disposition. Il s'en était servi comme on se sert de soldats, en chan-

geant de temps en temps l'ordre de bataille et leur faisant faire volte-face au commandement. Cela est d'un habile tacticien ou d'un prestidigitateur adroit, plus que d'un apologiste très convaincu. Or, il n'est que la conviction qui se communique et qui s'impose. Pour lui, Benjamin Constant n'est jamais entièrement de son avis. On reproche à son éloquence d'être froide, à son argumentation d'être lucide plutôt qu'entraînante. C'est qu'il est indifférent aux intérêts de l'humanité ; mauvaise condition pour les défendre avec chaleur. Il méprise les hommes ; disposition fâcheuse pour qui a mission de revendiquer leurs droits. Grand homme devant la liberté !... s'il y croyait. L'égoïsme est cause d'infériorité dans la vie intellectuelle qui a besoin comme l'autre de sympathie et d'abnégation. Et il se retourne contre nous. Car ce n'est pas en nous, c'est en dehors et au-dessus, que réside le principe qui peut mettre la paix dans l'âme, l'harmonie dans les facultés et l'unité dans la vie. Benjamin le comprenait, comme il comprenait tout, et il l'a dit à l'occasion : « Le sentiment du devoir accompli est une chose admirable et donne un calme qui diminue la moitié de la peine qu'on éprouve dans quelque circonstance que ce soit. L'indécision est le grand supplice de la vie. Or, il n'y a que le devoir qui nous en préserve. »

Mais il était dans la destinée de cet homme si

intelligent de n'appliquer aucune des idées qu'il concevait le plus nettement et de ne jamais vouloir ce qu'il souhaitait le mieux. Si nous nous placions à ce point de vue du « bien » qui est celui même que Benjamin Constant nous indique, nous aurions contre lui trop beau jeu. Au surplus, il n'a jamais pris fantaisie à personne de saluer en lui un héros du devoir. On l'admire pour le raffinement de son esprit, et pour l'incomparable distinction de sa nature. Donc nous nous sommes demandé à quoi ont abouti ces qualités éminentes : c'est à lui faire commettre quelques fautes véritablement trop lourdes et à le mettre en telles occurrences sensiblement au-dessous de l'humanité moyenne. Nous avons laissé de côté ces « maximes communes » où se complaisent les sots. Nous constatons seulement qu'en des circonstances signalées et dans des occasions éclatantes cet homme supérieur, à l'esprit si fin, à l'ironie si nuancée, aux contradictions si distinguées, au scepticisme si délicat, s'est montré décidément par trop inélégant.

15 janvier 1895.

PROSPER MÉRIMÉE

On n'a pas oublié l'intérêt de curiosité qu'éveillèrent, lorsqu'ils parurent dans la *Revue des Deux Mondes*, les articles de M. Augustin Filon sur *Mérimée et ses Amis*. Ce sont ces articles complétés et corrigés sur quelques points que l'auteur a réunis en volume [1]. La lecture en est singulièrement attachante. M. Filon y a mis cette pénétration morale, cette finesse d'analyse, cet art des nuances délicat et savant et cette aisance spirituelle qu'aussi bien il serait superflu de louer auprès de ses lecteurs habituels. Il ne s'est pas proposé de découvrir un Mérimée inconnu, mais seulement « de remettre à neuf l'ancien qui est le seul vrai ». Il le suit depuis les années de la jeunesse brillante et impertinente jusqu'au temps du déclin. Il décrit à mesure les milieux qu'il a traversés. Il nous fait pénétrer dans son intimité. A côté du personnage que Mérimée voulut paraître, il nous montre l'homme qu'il fut réellement. Il énumère ce qu'il appelle « ses

1. *Mérimée et ses Amis*, par M. Augustin Filon. — 1 vol. in-12. Hachette.

vertus ». On ne lui eût pas pardonné de nous présenter de son modèle un portrait atténué et une image édulcorée. On lui sait gré d'avoir tiré de l'ombre certains côtés de sa physionomie, de façon à le rendre plus humain, plus voisin de nous et partant plus intelligible.

Ce qui fait l'attrait de la figure de Mérimée c'est justement le mystère dont il s'est enveloppé. Les auteurs qui entretiennent le public d'eux-mêmes et s'épanchent en confidences qu'on ne leur demandait pas, manquent leur but. On est choqué par leur infatuation et gêné par leur indiscrétion. Plus ils se racontent et moins nous avons envie de les connaître. A mesure que leur personnalité s'étale et devient plus encombrante, le besoin grandit chez nous de leur échapper en nous détournant. Mérimée a été d'avis qu'un auteur doit mettre de soi dans ses livres le moins qu'il peut. Il s'est effacé derrière ses personnages. Il n'a pas laissé voir s'il était intéressé par leurs aventures, ému par leurs passions; au contraire, les drames qu'il nous conte c'est avec la tranquillité d'un narrateur indifférent. Ceux qui le rencontraient dans la vie n'étaient guère mieux renseignés sur lui que ceux qui ne le connaissaient que par ses livres. L'attitude était d'une réserve hautaine et d'une froideur qui tenait l'interlocuteur à distance. L'ironie était faite pour dépister les gens, et la raillerie pour les déconcer-

ter. Mérimée lit-il quelqu'une de ses œuvres? C'est d'une voix monotone et sans accent. De même dans sa conversation : il dit des choses épouvantables sans avoir l'air de s'en soucier, des choses spirituelles sans avoir l'air d'y toucher. L'effort est visible pour ne rien laisser paraître de soi. C'est une volonté de s'enfermer et de se dérober. — Il n'en faut pas davantage pour piquer notre curiosité. Nous pensons qu'on nous cache quelque chose. C'est pourquoi nous avons une furieuse envie de nous informer et de savoir.

Ces dehors mystérieux cachaient-ils véritablement un mystère et cette âme fermée avait-elle son secret? Il semble naturel de le supposer. C'est ce qu'ont fait plusieurs des amis de Mérimée qui, au témoignage de M. Filon, le tenaient pour un « faux sceptique ». Quelques indications échappées à Mérimée iraient dans le même sens. En 1870 il écrit : « J'ai toute ma vie cherché à me dégager des pré-« jugés, à être citoyen du monde avant d'être Fran-« çais; mais tous ces manteaux philosophiques ne « servent de rien. Je saigne aujourd'hui des bles-« sures de ces imbéciles de Français; je pleure de « leurs humiliations, et, quelque ingrats et absurdes « qu'ils soient, je les aime toujours. » Il semble par là trahir une âme qu'il avait dissimulée pendant soixante ans et des sentiments qui se trouvaient en fin de compte plus forts que la volonté qu'il avait

eue de les étouffer. Un jour il écrit à l'Inconnue : « Quand vous aurez un cœur pour tout de bon vous « m'en direz des nouvelles. » C'est donc qu'il aurait souffert des battements trop violents de son cœur. Il s'accuse d'avoir été vaurien pendant quelque trois ans « uniquement par tristesse ». On se souvient enfin des traits sous lesquels il nous a dépeint Saint-Clair, le héros du *Vase étrusque*, dans lequel on veut qu'il se soit représenté lui-même : « Il était né avec un cœur tendre et aimant; mais à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré les railleries de ses camarades. Il était fier, ambitieux; il tenait à l'opinion comme y tiennent les enfants. Dès lors, il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante. Il atteignit son but, mais sa victoire lui coûta cher. Il put celer aux autres les émotions de son âme trop tendre; mais en les renfermant en lui-même il se les rendit cent fois plus cruelles. Dans le monde, il obtint la triste réputation d'insensible et d'insouciant; et dans la solitude son imagination inquiète lui créait des tourments d'autant plus affreux qu'il n'aurait voulu en confier le secret à personne. » Le passage a été souvent cité. On en a conclu que Mérimée ne s'était montré si insensible que parce qu'il sentait trop vivement et que sa froideur pro-

venait de trop de chaleur de cœur. Il y a des gens hardis dans leurs conclusions.

Ce qui rend une pareille hypothèse tout à fait inadmissible c'est que le rôle qu'aurait joué Mérimée, il l'a choisi de trop bonne heure et il l'a trop bien joué. On parle de certaines impressions d'enfance, un pardon injustement refusé, telles taquineries maladroites. Ce sont là bien légères impressions, trop peu durables, et qui n'étaient guère suffisantes pour mettre sur le caractère une empreinte indélébile. D'autres ont fait, dès les premières années, un cruel apprentissage de la vie. L'enfance de Mérimée ne ressemble guère à ces enfances-là. On parle d'épreuves d'où il serait sorti à jamais meurtri. Mais ne sait-on pas que les événements de la vie sont impuissants à façonner notre sensibilité : ils sont bien plutôt pour elle une occasion de se manifester. Il en faut toujours revenir aux dispositions premières de notre nature. On ne devient pas sceptique si l'on n'avait de fortes tendances à le devenir. C'est nous qui interprétons à notre manière les faits extérieurs, purs accidents qui n'ont pas de sens par eux-mêmes. Et l'interprétation de chacun lui est dictée par son caractère. Aussi bien, le désenchantement ne s'exprime guère de la façon que parle Mérimée : il n'a ni cette assurance, ni cette hardiesse provocante. La sensibilité la mieux réfrénée ne l'est jamais si complète-

ment qu'elle ne s'échappe par moments et ne déjoue la surveillance de l'esprit. Il y a dans l'attitude de Mérimée une continuité et une perfection à laquelle toute la subtilité de l'art et toute la tension de la volonté ne sauraient atteindre, si elles allaient à l'encontre du naturel. Mérimée est un « vrai sceptique », s'il n'est même un des exemplaires les plus accomplis et l'un des types les plus achevés du scepticisme.

Ce scepticisme chez lui provient d'abord de sécheresse de cœur. Et puisqu'aujourd'hui nous voulons tout expliquer par l'hérédité, on voit très bien d'où Mérimée a pu tenir cette disposition de nature. On nous fait de sa mère ce portrait : « Un caractère ferme, un esprit prompt, de nature sèche et gaie, très vive, mais prudente, paisiblement et invinciblement irréligieuse, peu perméable à l'attendrissement... » Tout cela est aussi vrai du fils que de la mère. Ajoutez les influences qui s'exercèrent sur Mérimée. Il vécut dans un milieu où se perpétuaient les traditions du dix-huitième siècle et dans un temps où l'atmosphère morale était encore tout imprégnée des idées des philosophes. Son premier initiateur à la science de la vie fut Henri Beyle. Mérimée a lui-même constaté à quel point cette influence fut puissante sur lui ; plus tard, lisant la correspondance de Beyle, il y retrouvait toutes sortes d'impressions restées

chez lui vivantes. « C'est comme si je faisais l'au-
« topsie des pensées d'un homme que j'ai intime-
« ment connu et dont les idées des hommes et des
« choses ont singulièrement déteint sur les mien-
« nes. » C'est de Beyle, suivant les apparences, que sont venus à Mérimée les traits les plus irritants et les plus déplaisants de sa physionomie, l'affectation de dilettantisme, de dandysme et de satanisme.

Comme il arrive, ce qui était instinct de nature, résultat de l'éducation et des fréquentations, se tourna chez Mérimée en théorie. Chez lui le scepticisme de tête s'ajoute, pour le compléter, au scepticisme de cœur. Il fait profession de mépriser toute l'humanité : il répète à qui veut l'entendre qu'il la déteste et qu'il la hait. Telle est l'inspiration constante de toute son œuvre. Il ne se lasse pas de peindre l'égoïsme et la férocité de l'animal humain ; nous offrir de la perversité féminine des images toujours variées et toujours semblables, ce lui est un plaisir qu'il savoure voluptueusement. La passion antireligieuse est la seule qui ait été chez lui une passion et qui parfois l'ait fait sortir de son habituel sang-froid. A ce propos, son biographe retrace la scène curieuse qui eut lieu lors des obsèques de l'écrivain. Au grand étonnement des assistants on vit un pasteur s'approcher de la fosse, dire les prières et prononcer un discours. On était

tout près de croire à un excès de zèle des deux dames anglaises qui avaient soigné les dernières années de Mérimée, ou peut-être à quelque faiblesse de la dernière heure. « Rien de tel ne s'était passé. Miss Lagden et Mrs Ewers se retranchèrent derrière la volonté écrite de leur ami, et cette volonté s'était manifestée près de dix-huit mois avant le moment fatal. » Par une suprême convenance et concession à l'opinion du monde, Mérimée avait voulu que sa mort ne fût pour personne un scandale. Il était jusqu'au bout resté fidèle à son horreur des manifestations bruyantes où les imbéciles se complaisent. Il avait voulu partir comme il avait vécu, en homme de goût. Rien ne ressemble moins à une conversion et à un démenti qu'il aurait opposé aux croyances de toute sa vie. L'irréligion de Mérimée est profonde, sans révolte, sans inquiétude et sans trouble. Par là se complète l'ensemble de ses idées aboutissant en philosophie et en morale au plus complet nihilisme.

Tel est Mérimée dans le fond de sa nature et dans l'habitude de son esprit. C'est ce qu'il ne faut pas oublier quand on étudie sa vie. Et c'est aussi bien ce qui fait l'intérêt de cette étude. On y voit comment se comporte dans l'ordinaire de l'existence un sceptique qui est un honnête homme. L'histoire de ses affections, de ses relations d'amitié, de ses actes de loyauté ou de dévouement, et,

comme dit M. Filon, la liste de ses « vertus », c'est justement le bilan d'un sceptique.

Est-il besoin de rappeler que Mérimée fut bon fils, ami fidèle et sûr, capable de rendre service et incapable seulement de s'en vanter? Il a été dans sa vie publique parfaitement intègre, désintéressé et dévoué. Il était l'un des hôtes intimes des Tuileries, étant le plus vieil ami de la famille de Montijo, et ayant jadis fait jouer et travailler, conduit chez le pâtissier et guidé dans ses thèmes français la future souveraine de la France. Homme de cour, il ne fut pas courtisan et sut toujours sauvegarder son indépendance et sa dignité. Fonctionnaire de l'État, il a rempli sa fonction avec une compétence et une conscience qui sont des qualités rares, même dans l'administration française. Il a rendu des services considérables comme inspecteur des monuments historiques. Écrivain, il a eu au plus haut degré cette « conscience d'artiste » dont plusieurs, qui ne l'ont pas, font tant d'affaires. Il n'a rien laissé sortir de ses mains qui ne fût achevé; c'est même ce qui fait la marque particulière de son œuvre et ce qui explique que moins que sur aucune autre dans ce siècle le temps ait eu prise sur elle. Érudit, il savait à fond ce dont il parlait, encore qu'il se donnât des airs d'en traiter en amateur. Il a aidé à la naissance du réalisme chez nous et à l'importation en France

des littératures étrangères; et il a laissé à d'autres le soin de s'en glorifier. — Mais c'est l'amour qui est pour chacun de nous l'épreuve du caractère ; c'est à la façon dont nous nous comportons en amour que se révèle la valeur morale de chacun de nous. Tel est aussi le chapitre qui, dans la psychologie de ce sceptique, nous réserve les plus piquantes et les plus jolies surprises.

« Il y a beaucoup d'hommes qui ont l'air d'écrire des livres, de peindre des tableaux, de construire des chemins de fer et de gouverner les républiques; en réalité, l'unique affaire de leur vie est de plaire aux femmes... » Cette remarque de M. Filon est fine et profonde; et elle s'applique exactement à Mérimée. Il a le goût de la femme. Il l'aime pour ce qu'il y a justement en elle de plus féminin, pour le mystère de sa nature, pour ce qu'elle a en elle de troublant et d'inquiétant, pour le mélange de cruauté et d'ingénuité. Il aime à se trouver dans l'atmosphère féminine. Il se plaît aux coquetteries et aux mièvreries et il se prête aux menues servitudes de l'intimité des femmes. Il cause chiffons avec elles, opine sur les toilettes, dessine des costumes de bal masqué, accepte des missions auprès de la grande couturière, court tout Paris pour acheter des robes et des chapeaux, pour commander un costume de bergère rococo. Ceux qui le lui reprocheront ou qui y verront une

nuance de ridicule, c'est qu'ils n'ont ni l'intelligence ni le goût des choses féminines; leur opinion ne compte pas. — Mérimée a été un homme à bonnes fortunes : dans toute sa vie il passe des silhouettes de femmes à peine entrevues, amenées par le caprice et qui n'ont pas laissé de souvenir. Cette habitude et cette facilité des expériences amoureuses, c'est pour le cœur l'épreuve la plus dangereuse. Elle a pour effet ordinaire de tuer le sentiment. Mérimée est resté capable non seulement de délicatesse et de fidélité, mais de sacrifice, mais de renoncement, mais de rêverie.

Sa principale liaison a duré dix-huit ans; c'est une honnête durée pour un épisode sentimental. Encore n'est-ce pas lui qui s'est lassé le premier. Il a eu ce spectacle douloureux de voir diminuer et mourir l'affection qu'il inspirait; il a été quitté, sans s'être repris : il en a souffert. — L'amour passe pour être un sentiment égoïste; et il n'a pas volé sa réputation. Mérimée écrit : « J'allais être amoureux quand je suis parti pour l'Espagne. C'est une des belles actions de ma vie. La personne qui a causé mon voyage n'en a jamais rien su. Si j'étais resté, j'aurais peut-être fait une grande sottise : celle d'offrir à une femme digne de tout le bonheur dont on peut jouir sur terre, de lui offrir, dis-je, en échange de la perte de toutes les choses qui lui étaient chères, une ten-

dresse que je sentais moi-même très inférieure au sacrifice qu'elle aurait peut-être fait. » Plus tard, et comme la vieillesse approchait, on voulut le marier. Il répondit : « Le seul avantage que le mariage maintenant pourrait m'offrir, c'est quelque douceur pendant les maladies et surtout au moment toujours désagréable où il faut partir pour l'autre monde. Peut-être, en ne faisant qu'un calcul égoïste, cet avantage mériterait-il réflexion. Mais, d'un autre côté, la responsabilité d'une femme, les soins qu'il lui faut, l'avenir qu'on lui laisse, tout cela est effrayant. Lorsque j'avais un chat, j'aimais beaucoup à jouer avec lui, mais lorsqu'il avait envie d'aller voir les chattes sur les toits ou les souris à la cave, je me demandais si j'avais le droit de le retenir pour mon amusement personnel. Je me ferais cette question de conscience avec plus de scrupule à l'égard d'une femme. » La raillerie ne perd jamais ses droits avec Mérimée. Mais rappelez-vous quel langage tient l'égoïste de la comédie. On lui cite l'exemple d'un mariage disproportionné. « La jeune femme fut très malheureuse. — Et le mari? — Lui? Il fut parfaitement heureux. — Eh bien! Alors?... » C'est un autre style, parce que ce sont d'autres sentiments.

Si enfin vous appréciez en amour la sincérité et le désintéressement, si vous goûtez pour leur can-

deur les amourettes passionnées des très jeunes gens, et pour leur durée des attachements qui ne finissent qu'avec la vie, relisez les lettres à l'Inconnue et suivez dans toutes ses phases le roman d'amour de M. Prosper Mérimée, âgé de trente-sept ans, auteur à la mode et homme à succès, avec cette petite provinciale, Jenny Dacquin, fille d'un notaire à Boulogne-sur-Mer. Les gentillesses accoutumées des amoureux très neufs, on les retrouve à chaque page dans ces lettres d'un blasé. C'est le roman le plus romanesque; et il a été vécu. Cela d'abord se passa en flirt épistolaire; puis ce furent des entrevues dans un musée, au théâtre; puis des promenades dans les bois de Meudon. C'est Mérimée qui implore chaque fois la faveur de ces courses idylliques. Il sollicite timidement de menues privautés; s'il lui est arrivé de faire mine d'être plus hardi, il s'excuse et demande son pardon avec confusion, humilité et repentir. Dans ses voyages, son premier soin est de courir à la poste chercher les lettres de Jenny Dacquin; il les attend, il les relit, il envoie des réponses toutes pleines de choses charmantes, de fleurettes cueillies dans les champs et des fleurettes de son esprit. Quelle n'est pas la puissance d'un amour sincère et sa vertu secrète pour modifier notre nature! Mérimée, qui fait profession d'être un esprit fort, devient subitement superstitieux. Il a vu dans les arènes de Nîmes un

oiseau à l'aile noire s'envoler des ruines; des histoires fantastiques lui reviennent à l'esprit, qu'il contait jadis pour effrayer les naïfs et dont il est maintenant inquiété dans son âme. Il redoute quelque présage sinistre. Il n'est rassuré que lorsqu'une lettre de la jeune fille lui prouve que l'oiseau à l'aile noire n'était pas un messager de mort. Ce sont les deux amis du Monomotapa... Mais si Mérimée avait entendu conter de quelque autre l'aventure dont il était lui-même le héros, quelle matière à son ironie !

Voilà donc ce qu'est un sceptique, à prendre pour modèle un de ceux dont le scepticisme est le plus avéré; tels sont les démentis que donne aux conceptions de l'esprit la conduite qu'on tient, et telle est la complexité du cœur ! On passe son temps à railler les idées reçues et les préjugés de la morale courante; l'occasion venue, on s'y conforme. On est très persuadé de la vanité de toutes choses, on a le cœur sec et l'esprit méchant; on vit comme la plupart des hommes, mieux que beaucoup qui font montre d'optimisme, étalage de sensibilité. On se représente l'existence comme un combat, et on va répétant « que nous sommes dans ce monde pour nous battre envers et contre tous » ; au besoin, on oublie que ces combattants sont des adversaires et on vient à leur secours. On a méprisé les hommes en général, et on vient en aide aux individus. « Il

n'y a rien que je méprise et même que je déteste autant que l'humanité en général ; mais je voudrais être assez riche pour écarter de moi toutes les souffrances des individus. » Mérimée avait fait inscrire sur son cachet cette devise : *Mémnés'apistein:* souviens-toi de te méfier. Il a vécu sur cette perpétuelle attitude de méfiance, de réserve et même d'hostilité. Cela ne l'a pas empêché plusieurs fois d'être dupe ; et c'est son honneur que de l'avoir été. Ne serait-ce pas qu'en dernière analyse le scepticisme est lui-même une illusion aussi décevante que les autres ? A quoi bon s'armer pour une lutte impossible où l'on ne peut espérer et l'on ne doit pas souhaiter la victoire ? La suprême ironie et la sagesse véritable, c'est de savoir être dupe, — dupe des autres et de soi.

30 novembre 1894.

LES LETTRES

DE

LA DUCHESSE DE BROGLIE

Avez-vous peut-être dans vos souvenirs celui d'une heure de conversation où une femme d'élite vous a confié quelques-unes de ses plus sérieuses et plus intimes pensées? Elle y a mis ce mélange de raison et de sensibilité dont seule une femme est capable, et ce naturel dans la gravité qui est le signe même où se reconnaissent les âmes choisies. Vous en avez emporté une impression qui depuis ne s'est plus effacée, et vous n'y repensez pas sans un peu d'émotion. C'est un souvenir de ce genre qu'on emporte de la lecture de ce recueil qui contient quelques lettres de la duchesse de Broglie [1]. Aussi ne saurait-on trop remercier M. le duc de Broglie de nous les avoir données; et, si on n'ose le louer d'avoir fait cette publication avec un tact si délicat et une si pieuse discrétion, c'est qu'un pareil éloge n'irait pas sans quelque impertinence.

1. *Lettres de la duchesse de Broglie*, 1 vol. Calmann Lévy.

Albertine de Staël qui fut la duchesse de Broglie était la fille de Mme de Staël. Ce qui frappe tout de suite, c'est le contraste des deux figures ; on se plaît à évoquer l'âme tumultueuse de la mère, devant le charme sévère, un peu triste, qu'a la physionomie de la fille. Le contraste est indéniable ; encore ne faut-il pas qu'il nous cache certaines affinités de nature et qu'il nous empêche de voir tout ce que Mme de Staël a mis d'elle-même chez celle dont elle a voulu être la seule éducatrice. Chez l'une et chez l'autre on trouverait le même goût pour les idées, le même attachement à certaines croyances généreuses auxquelles la réalité ne donne guère que des démentis et où on ne peut donc persévérer que par un constant effort de l'intelligence et de la volonté. Cette imagination qui, unie au bon sens, rendit tragique l'existence de Mme de Staël, la duchesse de Broglie se plaint d'en être tourmentée à son tour et c'est l'ennemie qu'elle ne se lasse pas de combattre. Et enfin cette tendance religieuse qui est le fond même de sa nature et explique le tour habituel comme le progrès de sa pensée, c'est bien à Mme de Staël qu'elle la doit. Elle le reconnaît et y insiste à plusieurs reprises; elle se remet en mémoire le caractère des enseignements de sa mère et le ton de ses entretiens des dernières années. Rien ne fait plus d'honneur à Mme de Staël que le culte qu'avaient conservé pour elle ses enfants; en

sorte que l'historien qui voudra tracer d'elle un portrait entièrement véridique devra mettre en regard celui de sa fille et noter entre les deux images des traits d'intime ressemblance.

La duchesse de Broglie ayant été mêlée à toute la haute société et au monde politique du temps de la Restauration et de la monarchie de Juillet, il semble qu'on doive trouver dans sa correspondance un écho des principaux événements d'alors, un reflet de l'état des esprits. On l'y trouve en effet. Ce sont des élans d'indignation contre les *ultras*, contre l'étroitesse et la mauvaise foi des partis. « Il y a des maisons où, quand on défend M. Decazes, on vous dit qu'il a été votre amant. » Ce sont des doléances sur l'intensité des haines politiques ou sur le degré de perversité des journaux qui est à son comble. Cela nous amuse et nous console un peu, de voir que dans une époque qui à distance nous paraît meilleure que la nôtre, on déplorât déjà, dans les mêmes termes dont nous nous servons aujourd'hui, le malheur des temps. Hélas! est-ce bien une consolation? C'est la preuve plutôt que l'on ne prévoit jamais les hontes plus grandes et les ruines plus douloureuses du lendemain. Au reste, la duchesse de Broglie parle de politique le moins qu'il lui est possible. On s'en occupe trop autour d'elle. Elle en subit à contre-cœur ce qu'elle appelle le rabâchage pénible et

continuel. Elle lui en veut de tout envahir, au point qu'on n'ait plus le temps de lire, de se plaire, de s'aimer. Et nous lui savons beaucoup de gré d'avoir apprécié comme il convient ces agitations stériles.

De même on est curieux de savoir quelle impression produisirent sur une intelligence très cultivée, et comment furent accueillis dans le milieu le plus distingué quelques-uns des livres d'alors. La duchesse de Broglie n'est pas hostile, de parti pris, à la littérature nouvelle. « Vraiment, écrit-elle, il y a aujourd'hui des jeunes gens de talent. » Ces jeunes gens de talent s'appelaient Casimir Delavigne, mais aussi Lamartine. « Il y a eu aussi des poésies d'un jeune M. de Lamartine qui ont fait fureur... Il a la plus belle figure du monde, c'est un vrai héros de roman. » La lettre sur Victor Hugo serait à citer tout entière. J'en détache ces quelques lignes : « J'ai fini tout M. Hugo; mais cela me donne autant de peine à comprendre qu'une langue étrangère... Il n'est ni de son temps, ni de sa langue. » Voilà qui est de bon augure. Et c'est donc qu'il ne faut pas désespérer de voir, avant qu'il soit cinquante ans, jaillir la lumière des ténèbres où se complaisent nos poètes. La duchesse de Broglie ne se borne pas à se tenir au courant de l'actualité; elle reprend des livres d'autrefois. Elle lit Pascal en même temps que Jouffroy, et

Mme de Maintenon en même temps que l'abbé de Lamennais. Les cours de Villemain ne la satisfont pas complètement et elle y préfère telle leçon de Guizot où « il y a une lettre de Sidoine Apollinaire qui est la plus originale du monde ». — Je ne songe guère à médire des femmes de mon temps; je sais trop que sans elles les livres sérieux n'auraient personne pour les lire. Tout de même, parmi les moins « modernes » d'entre elles, combien y en a-t-il qui trouveraient du contentement dans Sidoine Apollinaire?...

Mais ce ne sont ni les événements de la politique ou de la littérature, ni les petites nouvelles de la société qui nous intéressent dans cette correspondance. Ce qu'il faut chercher dans les lettres de la duchesse de Broglie, c'est elle-même. Nous assistons au travail que fait sur soi une pensée éprise de perfection. Nous suivons l'effort continu de la réflexion. Nous écoutons le retentissement d'émotions douloureuses dans une âme profonde. C'est là ce qui donne son caractère à ce recueil; c'est ce qui en fait le prix inestimable.

Celle qui se raconte à nous au jour le jour dans ces lettres de simples et de sincères confidences était douée plus qu'une autre pour la vie intérieure. Cela explique qu'elle n'ait guère aimé « le monde ». Obligée d'y vivre, elle n'avait garde d'y paraître morose; elle savait y plaire; elle y avait des « suc-

cès de figure et d'esprit ». Mais elle ne s'y sentait pas à l'aise; elle le redoutait. Elle disait : « Le monde est mauvais quand on est jeune, et insipide quand on ne l'est plus. » Ce qu'elle en haïssait, ce n'était pas tant la méchanceté ou la perfidie, c'était ce qu'elle appelle d'un mot si juste : « la pédanterie de la frivolité. » Elle fuyait, sitôt qu'elle le pouvait, vers les retraites de Broglie ou de Coppet. Alors seulement il lui semblait qu'elle commençât de vivre, dans la campagne, dans la solitude, en présence de la nature. On croit volontiers que ceux qui vivent beaucoup en eux-mêmes et qui s'analysent n'ont pas le sentiment de la nature. On se trompe. Sans doute ils sont peu touchés par l'agrément pittoresque du paysage. Ils voient mal ce qui les entoure. Mais du fond de leur cœur montent des voix qu'ailleurs les bruits du monde les avaient empêchés d'entendre. Il y en a parmi ces voix qui viennent du passé, d'un passé dont les souvenirs sont épurés, pacifiés; il y en a qui sont comme l'appel de nos aspirations vers l'infini. C'est ce qu'il y a d'essentiel en nous qui se révèle alors à la conscience. « Il semble qu'on entende le bruit du temps à Coppet, » dit la duchesse de Broglie; et encore : « Ce lieu est si calme qu'on y entend bien mieux le passé! Il y a une voix qui parle dans le silence de la nature, et le bruit l'étouffe. » Qu'est-ce que le plaisir du jeu des couleurs et des formes

en comparaison de ce sentiment recueilli et de cette émotion sacrée?

Les âmes sûres d'elles-mêmes et dont rien n'a troublé la vigueur tranquille, nous les admirons sans doute, mais nous n'arrivons pas à nous trouver en sympathie avec elles. Elles nous sont comme étrangères; nous n'en sommes pas curieux. Elles n'ont rien à nous apprendre; car ce dont nous avons besoin, c'est de secours contre des défaillances qu'elles n'ont pas connues. L'âme qui se révèle à nous dans ces lettres n'est pas une de ces âmes inhumaines. La duchesse de Broglie a une imagination inquiète. Elle nous parle de sa nature, si agitée, si malheureuse, si disposée à se créer et à s'exagérer les maux. C'est là chez elle le point de départ. A mesure que nous avançons dans la lecture du livre, nous voyons disparaître sous sa plume l'expression de cette inquiétude; et elle en viendra à faire cet aveu, qu'elle a réalisé en elle la paix complète. Comment a-t-elle opéré ce miracle? C'est d'abord parce qu'elle l'a voulu; et peut-être est-ce uniquement pour cela. Elle a été très persuadée que la grande affaire de la vie c'est d'arriver à se rendre maître de soi et à se prendre au collet. « A quoi se passerait la vie, si ce n'était à se gouverner soi-même? » C'est de là que tout dépend; mais cela dépend de nous. Dans la vie de l'âme on peut ce qu'on veut; mais souvent on ne veut pas vouloir.

La foi elle-même et le sentiment religieux sont beaucoup moins un don d'en haut qu'un produit de notre volonté. Il faut se forcer à accepter l'inévitable : « Quand une chose est la condition humaine, il faut savoir y soumettre son âme; sinon, on arriverait à la folie. » Il faut se résigner. Ce à quoi on arrive ainsi ce n'est pas au bonheur qu'il ne faut ni chercher, ni espérer, ni peut-être souhaiter. Mais on évite les révoltes inutiles, les colères déclamatoires et impuissantes. On arrive à cet état, le meilleur où l'âme puisse se reposer : la tristesse sans l'amertume.

Au lendemain d'une épreuve terrible, la perte d'une fille âgée de quatorze ans, parvenue à ce tournant de la vie où l'on dit l'adieu définitif aux illusions de la jeunesse exigeante et trompeuse, la duchesse de Broglie écrit cette page de méditation sereine : « Toute une carrière triste et calme s'ouvre pour toujours devant moi. Pour toujours! Ce mot a un singulier sens. Les plus grandes douleurs à vingt ans ne sont pas cela. Il y a même dans la violence des impressions quelque chose qui garantit contre leur durée; mais quand la tristesse s'allie avec l'ordre, le calme, une certaine liberté d'esprit, on sent que c'est un hôte qui ne vous quittera plus. Alors reparaissent à la fois, avec les rêves de l'enfance et de la jeunesse, toutes les espérances, tous les mécomptes; tout cela se groupe autour d'une

grande douleur et le tout ensemble apparaît comme ces paysages mélancoliques d'où les derniers rayons du soleil se retirent. » C'est dans ce cadre de mélancolie où elle se place comme d'elle-même que nous apparaîtra désormais cette figure de femme, dont le charme, aussi pénétrant et plus durable qu'aucun autre, est fait de grâce sérieuse.

Ceux qu'attire vers les Correspondances et les Mémoires l'intérêt d'une vaine curiosité et qui y cherchent le plaisir des révélations piquantes et des indiscrétions mondaines, feront bien de ne pas ouvrir les Lettres de la duchesse de Broglie : ils n'y trouveraient pas leur affaire. Elles ne s'adressent qu'au petit nombre de ceux pour qui la vie intérieure est la seule qui compte, et qui ne se lassent pas de chercher le mot de l'énigme qu'ils savent insoluble. Mais pour ceux-là je ne serais pas surpris que ce petit livre devînt un de ces livres d'élection où l'on se réfugie aux heures d'angoisse et de solitude afin d'entendre le conseil d'une âme qui fut très près de Dieu.

1er janvier 1896.

LITTÉRATURE ET DÉGÉNÉRESCENCE[1]

Entre plusieurs manières qu'il y a d'obscurcir les questions de littérature, celle qu'on peut citer d'abord comme étant en possession d'y accumuler le plus de nuages, c'est l'introduction dans la critique littéraire des dernières modes médicales. Le livre que M. Max Nordau, écrivain allemand et docteur de la Faculté de médecine de Paris, a publié sous ce titre : *Dégénérescence*, — et qui vient d'être habilement traduit par M. Auguste Dietrich, — en est un frappant exemple.

Depuis longtemps, M. Nordau se montre préoccupé du malaise dont souffre l'esprit moderne. Dans son volume : *les Mensonges conventionnels de notre civilisation*, paru à Leipsig en 1883, il assignait pour cause à ce malaise le désaccord qu'il y aurait entre le genre vie que nous continuons de mener et la conception scientifique du monde qui s'impose aujourd'hui à tout homme instruit. Il utilise cette fois la théorie de la « dégénérescence »

1. Max Nordau, *Dégénérescence*, traduit par M. Aug. Dietrich, 1 vol. in-8, Alcan.

introduite dans la médecine par les aliénistes français, transportée par Lombroso dans les études de criminalité, et que lui-même, à son tour, il applique à la littérature. Il étudie à la lumière de l'expérience clinique les tendances artistiques et littéraires les plus récemment parues en Europe. Elles témoignent à ses yeux de troubles cérébraux, bien connus des aliénistes, décrits et classés par eux. Il en conclut que nous assistons au phénomène d'une sorte de « crépuscule des peuples » qui ne saurait être comparé qu'à l'agonie du monde antique, mais qui est singulièrement plus inquiétant.

Voici comment M. Nordau établit sa thèse. Il constate que le romantisme allemand a engendré le romantisme français, qui a engendré en Angleterre le préraphaélisme, en France le symbolisme. De Russie nous est venu le culte de Tolstoï, des pays germaniques le culte de Wagner. Toutes ces tendances ont, d'après M. Nordau, un caractère pathologique ; elles présentent les symptômes dans lesquels on a coutume de voir les « stigmates intellectuels » de la dégénérescence ; c'est à savoir : la folie morale ou absence du sentiment moral, l'émotivité, l'aboulie ou impuissance de vouloir, l'amour de la rêverie creuse, enfin et surtout le mysticisme. C'est donc que ceux qui ont inventé ces modes nouvelles sont des malades, et précisément de l'espèce de ceux que Magnan ap-

pelle « dégénérés supérieurs », que Lombroso appelle « mattoïdes » et encore « graphomanes », c'est-à-dire demi-fous ressentant le besoin d'écrire. Mais si elles ont réussi, c'est qu'elles se trouvaient être en accord avec l'état des nerfs du public. A la dégénérescence des écrivains répond l'hystérie des lecteurs. Que si on demande pourquoi ces phénomènes ont apparu dans notre temps plutôt que dans tout autre, la réponse est très simple : ils sont le résultat des conditions de vie nouvelles faites en ce siècle à l'humanité. A la suite des récentes découvertes de la science et de leur application dans l'industrie, la révolution économique a été si générale et si brusque que tout d'un coup toutes les habitudes ont été bouleversées. On a afflué des campagnes aux villes. On s'est soumis à un travail sans mesure, à une trop grande dépense de forces. L'humanité n'a pas eu le temps de s'adapter à ces conditions pour lesquelles elle n'était pas préparée. De là une immense fatigue et un soudain épuisement.

A entendre M. Nordau, c'est en France surtout que le mal a fait ses ravages. C'est chez nous de préférence que l'auteur allemand en étudie le développement. C'est à notre société et à nos mœurs, comme à nos livres et à nos tableaux, qu'il emprunte le plus d'exemples. Il incrimine jusqu'à la façon dont nous meublons nos appartements ; et il

n'est pas jusqu'à la coiffure de nos femmes et à la taille de notre barbe qui ne lui apparaissent comme autant de signes révélateurs. C'est en tant qu'elle s'applique à nous que l'expression de « fin de siècle » ou celle plutôt de « fin de race » a tout son sens. Paris est l'endroit désigné pour observer les manifestations variées de cet état morbide. C'est en fait le centre d'observation où s'établit M. Nordau... Néanmoins, et quels que soient ses efforts pour ramener sans cesse l'attention sur le procès qu'il nous fait, il n'hésite pas à reconnaître que « l'humanité civilisée tout entière semble convertie à l'esthétique du crépuscule des peuples ». Toutes les nationalités sont convoquées à ces grandes assises de l'hystérie. L'Angleterre et l'Allemagne y sont citées, comme la Belgique et la Russie. Et ils y passent tous, venus d'origines différentes, hommes de génie, hommes de talent, ceux qui portent des noms glorieux et ceux dont la gloire est ridicule. Ils défilent en une procession burlesque de maniaques et d'agités. Cette énumération arrive à la longue à produire un effet de comique d'une espèce particulière. On est arrêté à chaque instant par des phrases délicieuses : « Swinburne est un dégénéré supérieur dans le sens de Magnan, tandis que Rossetti doit être rangé parmi les imbéciles de Sollier. » (O merveilles de la classification !) « Ruskin met au service d'idées complètement délirantes le sauvage

acharnement du fanatique dérangé d'esprit... » — « Le dialogue de Mœterlinck donne un tableau clinique des plus fidèles d'un incurable crétinisme... » — « Un autre graphomane, l'auteur du livre imbécile *Rembrandt éducateur*, radote à peu près de la même façon... Dans un petit écrit qui est devenu une sorte d'évangile des imbéciles et des idiots, l'auteur, M. Paul Desjardins..., » etc., etc.

C'est ainsi. Un vent de folie a soufflé sur les races épuisées. Cette vieille Europe, semblable à une vaste maison d'aliénés, n'abrite plus que le radotage sénile, le balbutiement de l'idiot et le délire, efforts suprêmes et vains de sa pensée débilitée. Le poète Lucrèce, voilà deux mille ans, se lamentait sur les souffrances de la terre fatiguée d'avoir tant produit, affaissée et lasse comme une aïeule. De même sur l'humanité d'aujourd'hui s'épaississent les ténèbres de la dégénérescence et les signes s'amoncellent avant-coureurs du final anéantissement..

Telle est la démonstration où se complaît M. Nordau. Elle est pathétique et dramatique, si fort que cela puisse surprendre, venant d'un écrivain positiviste. Elle est oratoire et même déclamatoire. Par bonheur, ce dont elle manque le plus, c'est des caractères d'une véritable démonstration scientifique.

Sans doute ce livre se donne pour être un livre de science. L'appareil déployé au début est des plus

imposants. Les premiers chapitres, comme dans un traité de médecine, s'y intitulent : *Symptômes*, *Diagnostic*, *Étiologie*. Cela est pour faire tout de suite impression sur l'esprit du lecteur. Dans la suite et par tout le cours de l'ouvrage abondent les termes du langage spécial. Mais qu'on y regarde d'un peu près, et qu'on écarte cette fantasmagorie des mots; on sera étonné de voir combien les procédés employés diffèrent de ces procédés rigoureux qui, en matière de science, peuvent seuls être reçus. « Il y aurait un moyen sûr, dit quelque part M. Nordau, de prouver que les auteurs de tous les mouvements « fin de siècle » en art et en littérature sont des dégénérés : ce serait d'examiner soigneusement leur personne physique et leur arbre généalogique. On *rencontrerait indubitablement* chez presque tous des proches parents dégénérés et un ou plusieurs stigmates qui mettent hors de doute le diagnostic dégénérescence... » Quelle est cette façon de raisonner, qui raisonne au conditionnel sans admettre toutefois de doute possible ? Quelle est cette analyse médicale qui remplace les constatations par des suppositions ! A-t-on le droit de transformer ainsi des probabilités en certitudes ? Et que valent des conclusions étayées sur cet appui fragile? Mais ce n'est pas seulement par des remarques de détail que se traduit l'esprit aventureux de l'auteur; l'ensemble lui-même de sa démonstra-

tion offre le même caractère de fantaisie systématique. C'est l'idée même sur laquelle tout repose qu'il importe d'interroger, afin de vérifier si, par hasard, elle ne serait pas une pure hypothèse.

Car il faudrait d'abord définir les mots dont on se sert, et il ne serait pas mauvais de savoir sur quoi on discute. Ce mot de dégénérescence, par l'abus qu'on en a fait et parce qu'on l'a employé à tort et à travers, est devenu un de ces mots vagues dont on ne sait plus ce qu'ils signifient. En lui donnant une extension démesurée, on l'a vidé de tout sens précis. Primitivement le phénomène qu'il désigne s'applique à une famille et implique l'idée de descendance. Les enfants issus de parents malades descendent en quelques générations et par degrés jusqu'à l'idiotie, après quoi la race disparaît. On assiste ainsi, pendant une période relativement courte, au développement d'une maladie mortelle dans une race, comme il y a des maladies mortelles pour un individu. Ce cas, du reste, par l'effet du croisement des races, ne se produit que rarement. Par la suite on a appliqué le mot de dégénérescence non plus à des familles, mais à tous les individus qui présentaient certains symptômes. Or ces symptômes, — outre qu'il en est dans le nombre de peu importants, comme ceux qu'on tire de la forme des oreilles ou de la bouche, — peuvent être accidentels, relatifs à l'individu, et ne rien prouver par rapport

à la race. On n'est pas autorisé, parce qu'on a rencontré chez plusieurs individus des symptômes de dégénérescence, à conclure qu'on se trouve en présence d'une race dégénérée.

Vient ensuite la question de l'interprétation. Elle est capitale et peut changer toute la face du problème. Ici non seulement l'interprétation de M. Nordau n'est pas la seule qu'on puisse donner, mais il est permis d'en adopter une qui serait précisément inverse. Où il ne voit que symptômes d'anéantissement, il est permis de voir des symptômes d'évolution. L'être peut se transformer en montant aussi bien qu'en descendant ; c'est une transformation pénible autant que l'autre et qui s'accompagne des mêmes troubles morbides. Ces troubles accompagnent la puberté. On les rencontre chez l'homme de génie : c'est que l'homme de génie avance sur son temps, et c'est qu'il accomplit rapidement, en payant de ces souffrances un tel privilège, ce que les autres hommes ne font que lentement et progressivement. En sorte que les phénomènes de dégénérescence peuvent s'interpréter, non comme des signes de décadence, mais au contraire comme des signes de transformation ascendante, d'effort et de progrès. — Ces symptômes au surplus sont-ils plus fréquents aujourd'hui qu'ils ne l'ont jamais été ? Cela même n'est pas au-dessus de toute contestation. Ce que nous appelons hystérie a, sous d'autres noms, existé de tout temps.

Qu'était-ce en effet que démoniaques, possédés et extatiques ? Et croit-on que nous ayons inventé les craintes superstitieuses et les doutes? Que si les problèmes de ce genre s'imposent à nous avec plus d'âpreté, peut-être est-ce surtout parce que les maladies nous sont mieux connues, que nous en discernons mieux les symptômes, et que les statistiques sont mieux faites. Ce qu'on peut dire seulement, c'est que ces troubles se sont multipliés aux époques de bouleversement moral, dans le temps des révolutions, autour des religions naissantes. Mais ne voit-on pas qu'ils étaient des signes de vitalité? De ces époques troublées toutes les grandes choses sont sorties. Au prix de ces élaborations douloureuses, un idéal se formait, sur lequel allait vivre l'humanité pendant un grand espace de temps.

Pour notre part, nous ne prétendons pas substituer à la théorie de M. Nordau une autre théorie. Ce que nous avons voulu montrer seulement, c'est que, dans l'état actuel de la science, il est permis sur tous les points de penser autrement que M. Nordau. Il étend ou modifie arbitrairement le sens des mots et l'incline vers une conclusion établie d'avance. Il simplifie à son gré un problème des plus complexes. Il prend pour démontré ce qui ne l'est pas. Il bâtit sur des conjectures. La question reste entière. Nous avons le droit de repousser le pré-

tendu secours qu'on nous offre. Ou plutôt c'est notre devoir de revenir à la littérature pour revenir à quelque chose de précis, et d'écarter les hypothèses pour nous mettre directement en présence des faits.

Certes nous n'ignorons pas qu'il y a dans nos récentes modes esthétiques matière aux railleries d'un écrivain satirique ou simplement aux réclamations d'un observateur impartial. L'époque de l'engouement scientifique ayant passé, quelques-uns l'ont remplacé par un dédain des choses de la science qui est pour le moins aussi déplaisant. On était, voilà dix ans, positiviste et réaliste. On se vantait d'avoir exorcisé le mystère. On tenait pour un étroit déterminisme. On ne connaissait que les lois de la nécessité. On était brutal et sans pitié. Nous feignons d'être simples de cœur et nous affectons la naïveté. Notre âme se dissout en de vains attendrissements et dans la religiosité la plus vague. — Une école surtout pendant ces années dernières a occupé le devant de la scène : c'est l'école symboliste, qui s'appelle encore instrumentiste, et d'autres fois décadente ou romane. Les productions de cette école, pour le cas où toutes ne refléteraient pas les mêmes tendances, se reconnaissent à un signe commun : l'obscurité. Cette obscurité vient de plusieurs causes ; mais elle vient d'abord de ce que les auteurs ne savent pas clairement ce qu'ils veulent dire ; et

elle vient ensuite de ce qu'ils ne savent pas leur langue. Ils se sont proposé de réformer notre versification ou tout au moins d'en modifier le mécanisme ; et en cela ils n'ont point tort. Mais le principe d'où ils partent est un principe faux. Leur théorie repose sur la méconnaissance de la nature propre à chaque art. Comme l'école de Gautier et celle des Parnassiens qui en est issue s'étaient proposé d'appliquer à la poésie les procédés des arts plastiques, ils essaient d'y introduire les procédés de la musique. Ils dépouillent les mots de leur sens et les vident de leur contenu intellectuel pour ne s'attacher qu'à la sonorité des syllabes. On ne gagne rien à vouloir ainsi transposer les modes d'expression de chaque art, et à leur demander des effets qu'il n'est pas de leur essence de produire. Parmi les écrivains de ce groupe il est de simples mystificateurs ; ce ne sont apparemment pas les plus intéressants. Il en est de ridicules, comme ce Stéphane Mallarmé, parvenu à la notoriété pour n'avoir rien écrit et dont la critique dut respecter le mystérieux génie tant qu'il n'était que l'auteur de quelques plaquettes introuvables ; mais depuis, il a commis l'imprudence de publier un recueil où tout le monde peut lire l'*Après-midi d'un faune*, si personne n'y peut rien débrouiller. Et il y a parmi eux un vrai poète : c'est Paul Verlaine. Il ne saurait être question d'étudier ici les poésies de Verlaine et d'indiquer quelle

en est exactement la valeur. Mais, au surplus, ce n'est pas la valeur de l'œuvre qui a déterminé le courant de l'enthousiasme chez la plupart des admirateurs de Verlaine : c'est la physionomie de l'homme et c'est le genre de sa vie. On a pris plaisir à voir en lui un irrégulier au milieu de notre société régulière et de notre monde bourgeois. On s'est hâté de saluer un autre Villon. On a trouvé du charme au cynisme de ses mœurs. On lui a su plus de gré de ses hôpitaux et de sa prison que de ses vers, et plus des tares de son existence que des qualités de son esprit.

Cependant notre littérature était envahie par toutes sortes d'importations venues de l'étranger. Pour les romans comme pour les pièces de théâtre, une teinte d'exotisme était une recommandation suffisante. — A ces fantaisies littéraires d'autres s'ajoutaient qui avaient leurs origines dans les préoccupations morales et sociales de ce temps. Depuis que les problèmes relatifs à l'organisation de la société ont atteint le degré d'acuïté que l'on sait, le socialisme et l'anarchie elle-même ont eu leurs dilettantes. Ils comparent allègrement l'époque que nous traversons à celle qui vit l'aurore du christianisme. Ils assimilent sans scrupules les compagnons et les théoriciens de la propagande par le fait aux premiers martyrs; et ils ne font pas attention que ceux-ci, au lieu de tuer, se faisaient tuer, et qu'au lieu d'aspirer aux

jouissances d'ici-bas ils plaçaient leur idéal dans une autre vie. — Que si d'ailleurs ces sophismes et ces affectations trouvent crédit auprès du public, la faute en est évidemment au public; mais elle incombe en outre à ceux qui, ayant charge d'éclairer l'opinion publique, ne se soucient guère des devoirs de leur charge. M. Nordau n'est pas tendre pour les critiques complaisants. Il gourmande vertement ceux qui, pour s'attirer une clientèle, ou pour s'acquérir le renom d'avoir une remarquable largeur d'idées et une extraordinaire ouverture d'esprit, font profession de tout comprendre et de louer tout. Et quoiqu'il s'exprime sur ce sujet avec une extrême brutalité, il faut bien convenir qu'il a raison.

Nous connaissons ces modes et nous les déplorons. Mais ce que nous ne pouvons accorder, c'est que l'état d'esprit qu'elles dénotent atteigne en France à une intensité particulière. M. Nordau l'affirme gratuitement. Ou plutôt, il est obligé de se contredire en maints endroits. En fait, Tolstoï, Ibsen, Wagner, et d'autres à qui s'attaque la verve morose de l'écrivain allemand étaient célèbres en Europe devant qu'ils ne fussent seulement connus à Paris. Et où donc M. Nordau a-t-il vu que le symbolisme eût en France et qu'il eût à nos yeux l'importance considérable qu'il lui prête? Car il semblerait à l'entendre que toute la France fût attentive aux vaticinations des « esthètes » et qu'on ne fût

occupé à rien autre, dans la capitale et dans les provinces, qu'à rechercher si vraiment, aux termes du sonnet souvent cité, A est noir, E est blanc, et si les cuivres correspondent au rouge comme les violons au bleu. Absorbé dans la contemplation des bizarreries d'une petite école, il n'aperçoit rien en dehors. Comme M. Zola jadis ne reconnaissait d'autres romanciers que les romanciers édités par la maison Charpentier, à son tour il fait tenir toute notre littérature dans la boutique de l'éditeur Vanier. Il rapporte avec gravité que M. René Ghil nomme le *Pèlerin passionné* des vers de mirliton, et que M. Gustave Kahn prononce ce jugement : « Moréas n'a pas de talent... » Mais qui s'inquiète de savoir ce que pense M. René Ghil du *Pèlerin passionné* et si M. Gustave Kahn est d'avis que Moréas n'a pas de talent? M. Nordau se demande : « M. Péladan croit-il à la réalité de ses représentations illusoires ? Autrement dit, se prend-il au sérieux ?... » Mais puisque nous ne le prenons pas au sérieux, que nous importe qu'il soit dupe de lui-même ? Il peut bien, s'il le veut, et sans que cela nous chagrine, croire à la réalité de ses représentations illusoires. Quelle est encore, au regard de notre histoire, cette date de 1880 où il paraît que M. Émile Goudeau fonda le groupe des Hydropathes ? Et quelle est cette « haute célébrité » que se serait acquise le café François Ier ? Ce n'est que hors de

chez nous qu'on traite nos symbolistes avec tant de déférence ; cela, dans une intention d'hostilité à notre égard. Parmi nous, et auprès de ceux-là mêmes qui pensent qu'il faut tenir compte de leurs vagues aspirations, ils n'ont recueilli que des railleries. Aussi bien, voilà du temps déjà qu'ils n'ont fait parler d'eux, soit que, persuadés que leur œuvre est terminée, ils se reposent comme de bons ouvriers leur tâche étant finie, ou soit qu'ils se reconnaissent impuissants à la continuer.

Enfin et surtout le spectacle auquel nous assistons dans la période actuelle n'est pas tellement nouveau et inouï qu'on n'en puisse trouver d'analogues dans un passé même rapproché, et qu'il faille recourir, afin d'en rendre compte, à un genre d'explication encore inédit. Mais la méthode consiste à rechercher dans notre histoire littéraire des exemples de crises analogues, pour inférer du passé à l'avenir.

Qu'on se reporte aux premières années du XVIIe siècle ; qu'on suive cette période qui se prolonge jusqu'au temps de la Fronde ; on y trouvera en abondance les mêmes signes de malaise, les mêmes désordres et les mêmes tares que quelque contemporain, pessimiste et médecin, aurait pu, s'il lui en avait pris fantaisie, interpréter dans le sens de la sénilité et de l'épuisement. Pétrarchisme, gongorisme et marinisme, ce n'étaient qu'autant

de noms de l'obscurité et de l'affectation. L'*Adone* était pour le moins aussi délirant que *Pelléas et Mélisande*. Et si l'Espagne et l'Italie nous servaient de modèles au lieu de la Russie et des pays scandinaves, les snobs d'alors n'en trouvaient pas moins à satisfaire leur manie d'exotisme. Le mauvais goût triomphait au théâtre, où chaque pièce de Hardy était comme une sorte de monstre. Cet auteur fécond aurait apparemment des droits au titre de graphomane ; et de même on ne fait point tort à la réputation de ce pauvre Georges de Scudéry en insinuant qu'il n'était pas parfaitement sain d'esprit. La préciosité avait passé des salons et des ruelles dans les livres : que d'exemples elle fournirait, cette littérature précieuse, de jeux de mots, d'assonances, de vains bavardages, et de tout ce que les aliénistes appellent l' « écholalie » et la « verbigération » ! Le calembour, auquel ils reconnaissent la délibilité d'esprit, sévissait sous le nom de turlupinade. L'explosion du burlesque pouvait être considérée comme le plus incontestable triomphe de la démence elle-même. Pour ce qui est de la bohème de l'art, on en voyait foisonner les exemplaires débraillés et cyniques, et les cabarets littéraires regorgeaient de poètes parmi lesquels on en cite qui ne manquaient ni d'esprit, ni de verve trouble, ni au besoin de véritable élan lyrique. Ils étaient obscènes à plaisir, et on pourrait étudier

chez eux toutes les formes de l' « érotomanie ». Cela d'ailleurs, quoique beaucoup d'entre eux fussent impies, ne les empêchait pas d'avoir leurs heures de rêverie pieuse, et tantôt de collaborer au *Parnasse satyrique*, tantôt de célébrer la religion et leur mère Marie au gré des phases de leur « folie circulaire ». Les médecins auraient-ils beaucoup de peine à retrouver chez Théophile ou chez Saint-Amant, chez Faret ou chez des Barreaux, « la forte asymétrie du crâne et la physionomie mongoloïde »? Il ne faudrait pas les en mettre au défi. Surtout quel admirable parti ils pourraient tirer du « cas » de Scarron et de la maladie mal définie de ce poète contrefait d'esprit comme de corps !... On pourrait multiplier les points de rapprochement, et accumuler les traits significatifs d'un état de décomposition. Or de cette littérature la plus folle qui soit, ce qui est sorti c'est la littérature la plus raisonnable ; comme si, pour retrouver toute sa vigueur, notre esprit avait eu besoin de rejeter d'abord tous ces éléments malsains, et comme si la raison avait dû se débarrasser de ces scories pour briller ensuite de tout son éclat.

Que l'on examine au même point de vue les dernières années du XVIIIe siècle ! Ceux qui alors influèrent le plus sur les esprits, ce sont Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, dont le premier était fou et l'autre fut pour le moins

bizarre. Les états d'âme les plus répandus sont la sensiblerie, qui est un nom plus élégant de l' « émotivité », la mélancolie, le doute, l'inquiétude ; et ce sont autant de stigmates de dégénérescence. Survient la secousse terrible de la Révolution. Après les luttes civiles, les terreurs et les exécutions, ce sont pendant quinze années les guerres du Consulat et de l'Empire ; après les enivrements du triomphe, ce sont les hontes de la défaite et de l'invasion. Tour à tour, toutes les causes se sont succédé qui devaient détraquer les nerfs et appauvrir le sang. Pour ce qui est de la littérature qui a suivi, on peut bien, si l'on veut, l'appeler une littérature de dégénérés. Les mots ne sont que des mots. Le fait est qu'elle a, par l'abondance et la richesse de la production, montré qu'elle était pleine de sève et donné les preuves d'une admirable vitalité.

C'est donc que, dans les lettres comme ailleurs, une transformation ne va pas sans accidents, que tout changement s'annonce par un bouleversement, et qu'on ne bâtit que sur des ruines. Un courant littéraire se continue jusqu'au jour où l'idéal qui l'avait déterminé se trouve épuisé ; à partir de ce jour-là et jusqu'à ce qu'un autre idéal se soit imposé, il y a forcément une période où la littérature, comme affolée, va en tous les sens et le plus souvent à rebours du bon sens. Il convient alors de

ne pas s'étonner outre mesure des bizarreries auxquelles on assiste. Mais plutôt il faut tâcher de discerner quels éléments sont en présence, afin d'aider, autant que possible, au travail de leur combinaison dans une forme nouvelle.

M. Nordau nous entretient de prétendues lois physio-psychologiques qui, fussent-elles même établies solidement, auraient encore ce défaut, de ne pas nous renseigner sur la marche des littératures. Mais l'évolution littéraire a ses lois qui sont justement les lois elles-mêmes de l'esprit humain. S'il se produit en littérature des mouvements de « réaction», ce n'est pas que les écrivains trouvent une satisfaction puérile à faire le contraire de ce qu'avaient fait leurs devanciers : c'est qu'il y a entre les différentes tendances de l'esprit une sorte d'équilibre instable, et que celles qui ont été pour un temps comprimées font effort pour reparaître au jour et s'y développer librement. C'est ce que M. Nordau méconnaît ; et cette méconnaissance vient de l'extraordinaire étroitesse de la conception qu'il se fait de la nature de notre esprit. Il n'admet comme étant normales que les facultés qui nous mènent à la connaissance positive de la réalité. Tout ce qui excède les qualités requises pour faire une expérience exacte ou un raisonnement juste est pour lui non avenu. Hors de l'activité logique de l'entendement, il ne voit rien qui ne soit déréglé et malsain. Il faut entendre de

quoi il sait gré à la science : « C'est, dit-il, qu'elle ne raconte rien d'une vie après la mort, de concerts, de harpes dans le paradis et de la transformation de cancres et de bécasses hystériques en anges vêtus de blanc aux ailes irisées. » On devine ce que ce peut être pour lui que théologie et métaphysique, et tout ce qui répond dans l'âme humaine à l'instinct de religion et à la catégorie de l'absolu. De même il n'admet d'autre association d'idées que celle qui est dirigée par la volonté, ni d'autre expression des idées que celle qui procède par l'emploi de termes précis aux contours arrêtés. Peut-être voit-on à quoi il faudrait renoncer si l'on adoptait un point de vue aussi restreint. Car ce que M. Nordau appelle « l'association d'idées déréglée » c'est celle même à laquelle nous devons les plus belles trouvailles poétiques ; j'ajoute : scientifiques aussi, car l'imagination a sa place elle aussi dans la science, et les grands savants sont d'abord de grands poètes. Ce que M. Nordau exclut sous prétexte de « rêvasseries », c'est aussi bien la rêverie et le rêve, c'est la fantaisie et l'imprévu et cette faculté d'apercevoir entre les idées, les sentiments et les objets des rapports dont toute analyse est impuissante à rendre compte. Il avoue lui-même que c'est une particularité de la poésie d'employer des mots qui, à côté des représentations nettes qu'ils renferment, doivent aussi éveiller des émo-

tions et les faire résonner dans le lointain de la conscience. En effet, et quoiqu'il s'en défende, c'est la poésie elle-même qu'il irait jusqu'à nier. Une appellation vague, celle de mysticisme, lui est d'un grand secours. Sous cette rubrique mal définie et d'autant plus commode, il fait rentrer tout ce qui lui est suspect : effusions du sentiment, mouvements de l'âme, aspiration de notre nature à la pleine possession de soi. Ce sont toutes ces tendances qu'il ne comprend et qu'il n'admet pas. Elles existent tout de même, et surtout elles ont droit à exister. Partant elles ont le droit de trouver leur traduction littéraire. C'est ce droit qu'elles réclament aujourd'hui.

Aussi bien M. Nordau procède suivant la manière habituelle des positivistes. Il prétend nous interdire toutes les questions auxquelles la science positive ne peut répondre. Il va plus loin. Et si ces questions se posent à nous malgré nous, il ne nous permet pas d'en souffrir. Pour lui, s'il les rencontre sur son passage, il les aborde avec un calme qu'au surplus nous ne lui envions pas, et c'est merveille de voir comme sur ces sujets il se satisfait à bon compte. La science explorera-t-elle quelque jour ce que Spencer appelle le domaine de l'inconnaissable? On peut en douter. Espère-t-on que les générations qui se succéderont jusque-là se résigneront à ne tenter sur l'inconnaissable aucune prise,

et qu'elles porteront patiemment le malheur d'une destinée qui les aura fait naître avant que la science n'eût achevé son œuvre? Il est des questions qu'on ne peut écarter, et qui appellent, vaille que vaille, une réponse immédiate. Mais la science est muette sur ces questions. C'est tout ce qu'on veut dire quand on parle aujourd'hui d'une banqueroute de la science. Et telle est dans ce qu'elle a de plus profond la cause de cette sorte de renaissance du mysticisme à laquelle nous assistons. Il ne faut pas que certaines parodies et fâcheuses contrefaçons nous en fassent contester la légitimité. Ou plutôt, c'est quand on voit ce que serait la littérature telle que la conçoit M. Nordau, c'est alors qu'on s'applaudit d'y voir rentrer tout ce que, sous prétexte de dégénérescence morbide, il en voudrait bannir.

Que sera d'ailleurs cette littérature qu'on nous prépare? Comment ce qu'il y a encore de vivant dans les anciennes tendances se mêlera-t-il aux éléments qu'apportent les tendances nouvelles? Et puisque, à tous les points de vue, nous traversons une époque critique, quel retentissement auront dans la littérature les questions qui se posent aujourd'hui de façon si pressante à notre société? De cela nul ne sait rien. En ces matières les prophéties sont vaines. Tout ce que peuvent faire les augures les mieux informés, c'est de prophétiser l'avènement

de leur propre idéal et la réalisation de leurs souhaits. Les tendances mystiques seront-elles assez fortes pour inspirer de grandes œuvres et nous rendre par exemple une poésie? Ou le goût de l'observation exacte et de l'étude minutieuse des faits va-t-il, après un discrédit passager, triompher de nouveau? Ce que nous souhaiterions, pour notre part, c'est que, sans renoncer aux habitudes de précision que nous a léguées la période écoulée, la littérature se fît intelligente de plus d'idées, compréhensive de plus de sentiments et d'émotions, et que, s'interdisant de mutiler l'âme humaine, elle mît tout l'homme en face de toute la nature. Verrons-nous ces belles choses? Il est encore permis, après la publication de *Dégénérescence*, de le souhaiter et peut-être de l'espérer. M. Nordau n'a nullement établi que l'Europe, ou même la France, fût à la veille de sombrer dans le radotage sénile et dans l'idiotie. Son livre est de ceux qui embrouillent l'examen des questions littéraires ; mais il ne contribuera pas à réconcilier avec la médecine les esprits chagrins qui seraient disposés à contester la prétention qu'elle a d'être une science.

15 janvier 1894.

L'ENSEIGNEMENT DU LATIN

ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

La question des études grecques et latines et de la part qu'il convient de leur faire dans l'enseignement est l'une de celles qui divisent le plus les esprits et qui les passionnent le plus justement. C'est qu'en effet, et personne ne s'y trompe, elle n'intéresse pas seulement la discipline intérieure des collèges, mais elle est grosse de conséquences, et la réponse qu'on y apporte diffère suivant l'idée qu'on se fait du rôle de l'éducation, idée qui dépend elle-même de la façon dont on conçoit l'avenir de notre société. Cela fait la difficulté du problème, que trop d'éléments et de nature trop complexe y sont engagés. Or voici que la question nous revient sous une forme quelque peu nouvelle et qui en tout cas a l'avantage d'être bien circonscrite et précise. Le Conseil supérieur de l'instruction publique, au cours de sa prochaine session, examinera un projet de réforme de la licence ès lettres, et il décidera si la dissertation latine doit être

maintenue comme exercice obligatoire. A ce propos, le directeur du *Journal des Débats* a imaginé de provoquer de la part des membres de l'Académie française une sorte de plébiscite. Il les invite à faire connaître au public comment à leur avis on apprend à écrire en français, et à citer à l'appui de leur opinion leur propre exemple. D'ailleurs il ne doute pas qu'ils n'aient tous les quarante réfléchi sur le sujet, et que chacun d'eux ne soit un maître de la langue... Est-il vrai que, pour apprendre le latin, il faille s'exercer à disserter ou à discourir en latin ? Est-il vrai, d'autre part, que, pour bien écrire en français, il soit nécessaire de savoir le latin ? Tels sont en substance les deux points sur lesquels porte la consultation. M. Jules Lemaître a déjà repris la question à son compte, et, nettement partisan du maintien des études classiques, il a donné à l'appui de son opinion des arguments très forts. Nous voudrions rechercher à notre tour en quoi le maintien ou la suppression de ces études, et plus spécialement de l'étude du latin, intéresse l'avenir de notre littérature.

Peut-être y aurait-il lieu de se demander d'abord s'il n'est pas utile, ou même indispensable, que les jeunes gens s'exercent à écrire dans une langue autre que la langue maternelle. Certes il convient qu'ils prennent de bonne heure l'habitude de composer, de donner forme à leurs idées, de les expri-

mer et de les développer en français. Mais ils ne peuvent encore se rendre compte de la valeur des mots. Le premier qui se présente à leur esprit est le bienvenu, aussitôt accueilli. Ils deviennent ainsi peu à peu incapables de tout travail de recherche et de comparaison; ils s'accoutument à une sorte de facilité banale et sans choix : or, écrire, cela consiste précisément à choisir entre les mots. Ce travail de recherche s'impose à qui est obligé de puiser dans un vocabulaire qui ne lui est pas familier. En courant après l'expression qui lui échappe, en faisant appel à ses souvenirs, en empruntant à ses lectures, ce que le jeune homme apprend, c'est cet art d'écrire difficilement qui est tout l'art d'écrire. On objecte qu'il arriverait au même résultat en se bornant à faire des thèmes dont on voit assez l'utilité immédiate, et sans se condamner à des exercices qui l'obligent à penser en latin. Mais le thème n'enseigne que l'équivalence des tournures et des mots; il ne laisse à l'imagination aucune liberté, à l'esprit aucune initiative; et d'ailleurs, si nous éprouvons de la difficulté à penser dans une langue qui n'est pas la nôtre, cela même est profitable et contribue à donner à l'esprit de la souplesse et de la vigueur. On dit encore qu'on pourrait attendre d'une langue vivante les mêmes avantages et qu'il suffirait de faire écrire les écoliers en allemand ou en anglais. Mais c'est là justement ce qui est en

cause, et nous sommes ainsi ramenés à la question du latin.

D'abord, pour apprendre le latin, est-il nécessaire d'écrire en latin? La réponse ne fait pas doute. Il suffit de raisonner par analogie avec les langues étrangères. Apprendre une langue étrangère, c'est apprendre à la parler. Tout le monde est ici d'accord et il n'y a pas deux méthodes. Voulez-vous savoir l'allemand ou l'anglais? exercez-vous à la conversation, passez, si vous le pouvez, la frontière ou le détroit, respirez l'air du pays; alors seulement vous pourrez comprendre un article de journal ou la page d'un écrivain, saisir les finesses de l'un et goûter les beautés de l'autre. C'est d'après ce principe qu'on avait essayé, dans les écoles du moyen âge et dans l'ancienne Université, de maintenir le latin comme une langue vivante et qui continuait d'être parlée soit par les maîtres dans leur enseignement, soit par les élèves dans leurs conversations. Le système apparemment présentait plus d'inconvénients que d'avantages. On ne ressuscite pas une langue morte; mais quand les langues ne se parlent plus, ce qu'on peut faire, en guise de les parler, c'est de les écrire.

Au surplus l'expérience scolaire est ici assez significative. Si les meilleurs élèves des lycées, après des années qu'on a passées à leur enseigner le grec, à leur faire apprendre la grammaire, expliquer les au-

teurs et traduire les textes les plus remarquables, restent tout de même de si pauvres hellénistes, cela vient en partie de ce qu'ils n'écrivent pas en grec. Ce qui s'est passé en ces derniers temps pour le latin est d'une force de démonstration encore plus éloquente. Car on parle de l'affaiblissement des études latines; et on n'a pas tort, quoiqu'on exagère. Aussi bien serait-il juste de se demander d'où procède ce fâcheux affaiblissement. La cause n'en est pas dans l'extension donnée à l'étude des autres matières du programme : sciences, histoire, géographie, dont on ne voit pas que les élèves sortent mieux pourvus que par le passé. Le temps réservé aux études latines est amplement suffisant. Ce sont les méthodes qui sont défectueuses, celles qui, introduites depuis tantôt quinze ans par des réformateurs bien intentionnés et soucieux de relever l'enseignement des langues classiques, l'ont amené à l'état où nous le voyons. Sous prétexte de rendre cet enseignement plus scientifique, on l'a surtout rendu plus rebutant. La part faite aux exercices écrits a été diminuée au profit de l'explication des textes. Le vers latin a succombé sous les épigrammes dont on l'avait criblé. La composition en prose s'est trouvée être frappée du même coup. Supprimée pour les examens du baccalauréat, elle ne figure plus qu'aux examens supérieurs de la licence et de l'École normale; et, s'il faut en croire les examinateurs, elle

y fait assez mauvaise figure. C'est bien pourquoi on parle aujourd'hui de la supprimer. Nul doute que cette suppression ne contribue à accélérer le mouvement commencé. Ce dont il s'agit c'est bien d'un affaiblissement des études latines en France; et quelques-uns s'en réjouiront qui rêvent de les voir disparaître. Mais en renonçant au latin, c'est à l'intelligence même de notre langue et au maintien de notre tradition littéraire que nous renoncerions, et c'est donc tout l'avenir de l'esprit français qui se trouverait compromis.

Car est-il besoin de redire que le français n'est dans son fond que le latin lui-même? C'est le latin, non celui de Virgile et de Cicéron, mais celui du peuple, des soldats et des marchands, qui, transplanté sous notre ciel, a continué d'y vivre, et qui, aujourd'hui encore, ne fait que développer la force de son principe intérieur. En sorte qu'on a beau faire, on peut déclarer que l'usage populaire est la seule autorité en matière de langage et que les crocheteurs du Port-au-Foin doivent être nos maîtres à parler; l'homme du peuple en France parle latin comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir et par impossibilité de faire autrement. — En outre, sur ce latin populaire qui est devenu le français une influence n'a cessé de s'exercer, celle du latin littéraire. La tradition, chez nous, n'en a été jamais interrompue. Avant la Renaissance, le

latin est la langue unique de l'Église et de la scolastique. A partir de la Renaissance, les écrivains français sont des érudits, et ceux mêmes qui font effort pour réagir contre le travail de formation savante qui s'accomplit dans la langue contribuent pour leur part à charger le vocabulaire de mots empruntés au latin. Rabelais a beau se moquer de l'écolier limousin, et Ronsard n'être pas coupable des baroques transcriptions de mots dont on l'a longtemps accusé, ils ont l'un et l'autre un vocabulaire tout latin. On se tromperait d'ailleurs si l'on croyait qu'après le XVIe siècle ce mode de formation soit tombé en désuétude ou même que le mouvement se soit ralenti. Dans son livre sur la *Formation des mots nouveaux*, M. Darmesteter écrivait naguère : « De nos jours, quoi que nous puissions faire, la formation latine est entrée si profondément dans la langue commune qu'on ne peut tenter de la combattre ou de la rejeter [1]. » Et, prenant les premières lignes d'un article de revue, il y constatait que les mots, pour plus de la moitié, n'y étaient pas français d'origine. Les historiens de notre langue ont sans doute raison de déplorer cette introduction violente de mots qui, n'ayant pas été d'abord travaillés suivant les lois de l'accent, sont de véritables monstres dans l'organisme de notre idiome. Il n'en est pas moins vrai que ces

1. P. 273.

mots, consacrés par l'usage de trois siècles et par l'exemple des grands écrivains, s'imposent à nous et viennent d'eux-mêmes sous notre plume. On ne conçoit pas qu'il soit possible de s'en passer, et nul ne propose de les bannir. — C'est donc de deux façons et à un double titre que le français procède du latin. Soit qu'ils aient conservé leur physionomie première ou qu'ils se soient lentement déformés, les mots de notre langue sont latins d'origine. Or, pour écrire correctement une langue il faut d'abord savoir le sens des mots, la nuance exacte de l'idée ou l'espèce particulière de l'image qui y est contenue. Et sans doute l'étude de l'étymologie serait ici d'un grand secours ; même elle suppléerait à la connaissance du latin, s'il n'était plus juste de dire qu'elle la suppose.

Ce qui est vrai du vocabulaire ne s'applique pas moins exactement à la syntaxe. Nombre de tournures nous sont venues directement du latin. Nos textes foisonnent de tours de phrase qui seraient autant d'énigmes indéchiffrables pour qui ne pourrait mettre en regard le tour latin correspondant. Quand Malherbe écrit : « Sept ou huit princes... avec tant d'autres seigneurs couverts et découverts, avoir fait une partie et l'avoir si mal jouée, cela nous apprend bien qu'il y a d'autres mains que celles des hommes [1] ; » ou quand Bossuet écrit : « C'est une

1. Malherbe, IV, 54.

passion violente à laquelle, quand nous nous sommes laissé dominer longtemps, nous sommes bien aises de croire qu'elle est invincible[1], » ce sont des exemples de latinismes dont on pourrait indéfiniment prolonger la liste. Mais la période française elle-même, telle qu'elle se déroule chez nos écrivains du XVIIe siècle, qui ne sait qu'elle a été calquée sur la période latine ? Elle est, dans les premières années du siècle, trop longue, trop embarrassée, et par là même obscure. Puis, s'étant éclaircie et simplifiée, elle devient pour la pensée le seul moyen qu'elle ait de s'exprimer complètement, en conservant le lien logique et l'ordre de subordination des idées. Peu à peu elle se désorganise, elle se morcelle; le sentiment s'en est perdu. A la grande phrase savamment ordonnée du XVIIe siècle, le siècle qui suit substitue des séries de petites phrases où l'on se contente de juxtaposer les idées sans plus se soucier de mettre chacune à son plan. C'est à tout prendre une perte pour la langue. C'est en ce sens que J.-J. Rousseau lui a rendu service en restaurant dans sa prose oratoire la période qu'il a léguée à Chateaubriand et qu'ont reprise après lui les poètes lyriques de ce siècle. Mais la période étant une application de l'esprit de synthèse qui en

1. Bossuet, *Efficacité de la pénitence*, 1re partie. — Cf., pour les exemples, l'excellente *Grammaire historique de la langue française*, par M. Ferdinand Brunot.

quelque manière contrarie l'esprit analytique de notre langue, elle aura tôt fait de lasser ceux qui n'y auront pas été initiés pour l'avoir constamment rencontrée dans leurs lectures latines.

En fait, il y a toujours eu intime union entre le développement du latinisme et l'état de notre langue. Rien qu'à voir la physionomie du langage, on peut être renseigné sur les variations qu'a subies chez nous la culture latine. Je remarque d'abord que c'est du jour seulement où il s'est mis à l'école des Latins que le français est devenu capable de porter une littérature. Car on reproche aux écrivains du XVIe siècle leur pédantisme, on les accuse d'être venus déranger la langue dans son développement normal et nous imposer une littérature d'imitation. Le fait est qu'ils n'ont pris la place de personne, et qu'avant eux la langue française, quelles qu'en pussent être les qualités de souplesse et de naïveté, attendait encore le moment de devenir une langue littéraire. — Puis on a constaté qu'il y a, dans l'histoire d'une littérature, des époques où tout le monde écrit bien. Le XVIIe siècle est chez nous cette époque où ceux qui n'ont dans le style ni originalité ni éclat écrivent du moins purement. C'est aussi le temps où les études classiques sont le plus florissantes. Elles déclinent au siècle suivant. Et si l'on voulait savoir en effet à quelle époque on a en France le plus mal écrit, il n'y aurait pas à

hésiter : c'est cette seconde moitié du XVIIIe siècle qu'il faudrait indiquer, en y ajoutant toutefois les premières années du nôtre. C'est alors que tout souci se perd de la composition des phrases et du choix des mots. C'est alors que l'emploi des termes les plus vagues, les plus décolorés et les plus constamment impropres aboutit à faire de la langue française ce jargon que parlent alors presque tous les écrivains de second ordre, et dont on ne retrouve que trop de traces chez les grands écrivains, à l'exception du seul Voltaire.

Nous assistons aujourd'hui à un autre travail de déformation de la langue, dont il est juste de faire honneur à des écrivains médiocrement pourvus d'éducation classique. La langue, qui avait conservé son intégrité chez les poètes parnassiens et chez les premiers représentants du roman réaliste, a commencé d'être entamée par les théoriciens de l'impressionnisme et de l'écriture artiste; elle continue de l'être par les décadents et par les écrivains des jeunes revues, dont quelques-uns sont influencés par leur connaissance des littératures étrangères et les autres ne relèvent que de leur ignorance. Ils réclament le droit de torturer la langue à leur fantaisie, et ils nous assurent qu'ils auront contribué à enrichir la langue précisément de ces tours que nous leur reprochons. Mais ils se trompent. Car une langue n'est pas cette chose amorphe que chacun pourrait façonner à son

gré. Elle enferme les mots dans des cadres formés d'avance : c'est la syntaxe, à laquelle nul n'a le droit de toucher et qu'ont dû respecter les plus hardis novateurs. Rabelais, l'un des plus grands inventeurs de mots que nous ayons, n'a eu que la syntaxe de tout le monde. Victor Hugo a fait de même. C'est lui qui avait raison quand il disait :

Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe;

ou c'était Théophile Gautier, qui aimait à répéter : « Le tout est d'avoir une bonne syntaxe. »

On cite l'exemple des femmes, qui ne savent ni le grec ni le latin, et longtemps même ont été peu instruites, ce qui n'a pas empêché quelques-unes d'entre elles d'être de bons, voire de grands écrivains. L'exemple n'est pas tout à fait probant, puisque les femmes écrivains ont vécu dans l'intimité et subi l'influence d'hommes tout imprégnés de culture classique. Même Mme de Sévigné lisait Tacite dans le texte, et il faut croire qu'elle l'entendait. Ménage avait enseigné le latin à Mlle de Lavergne, et on sait qu'il lui déclarait son amour en cette langue. Encore faudrait-il voir à quoi se réduisent les écrits des femmes et quels droits elles ont au titre d'écrivain. Elles excellent dans la correspondance, et leurs lettres ont un naturel, une vivacité, une aisance où n'atteignent presque jamais les lettres des hommes. C'est qu'en effet elles triomphent dans la

conversation ; elles en ont fait si bien leur propriété que là où il n'y a pas de femmes on disserte ou on discourt, on plaisante ou on ricane, mais on ne cause pas. C'est leur conversation que nous retrouvons dans leurs lettres ; et ici, tout ce qui dans un livre serait un défaut, l'abandon, le laisser-aller, la négligence, l'outrance et la subtilité sont autant de qualités. Elles écrivent des romans qui valent par la passion et par le sentiment plus que par les mérites d'art. Mais ce qui leur manque justement, c'est le sens de l'art; ce dont elles sont incapables, c'est de ce travail qui aboutit à donner à la pensée sa forme définitive. Cela est vrai des plus remarquables d'entre elles. Le style de la *Princesse de Clèves* vaut surtout par sa lucidité transparente. La phrase de George Sand se déroule avec une abondance uniforme et verbeuse qui en fait tout le charme. Pour ce qui est de Mme de Staël, autant elle a eu dans l'esprit de hardiesse, de vigueur et de précision, autant son style est lâche et diffus, tombant maintes fois dans la plus regrettable incorrection. Si nous voulions, au lieu de nous en tenir à ces réputations éclatantes, nous engager plus avant dans l'étude de la littérature féminine, il nous suffirait de quelques citations pour paraître avoir trop facilement raison. Je n'en excepterais même pas les écrits de ce temps où, suivant le mot de P.-L. Courier, la moindre femmelette écrivait mieux

que les hommes n'ont fait depuis. J'en appelle à ceux qui ont quelque expérience du style de Mlle de Scudéry ou qui ont subi celui de Mlle de Montpensier. Si l'on venait à perdre les écrits des femmes, à coup sûr on aurait perdu tout un côté original et charmant de notre littérature : on n'aurait perdu ni un livre, ni une page qui fasse date dans l'histoire de la langue.

Les femmes parlent bien ou mal suivant qu'elles entendent parler autour d'elles. En outre, elles ont sur le progrès de la langue une action réelle, et dont on peut aisément voir en quel sens elle s'exerce. Si elles lui ont rendu jadis un inappréciable service en l'épurant et en bannissant de la conversation des honnêtes gens et du style des auteurs les termes grossiers, cela même n'a pas été sans danger. Leur délicatesse fait qu'elles sont toujours en défiance à l'égard du mot propre : cela conduit insensiblement à énerver la langue. Leur goût est pour le raffiné et pour le précieux : c'est contre leur influence qu'ont dû réagir tous nos grands écrivains, et, en dépit de Molière et de Boileau, cette influence s'est retrouvée assez forte à la fin du siècle pour gâter Fontenelle avec Fléchier et Massillon et pour faire d'abord du futur auteur de *l'Esprit des Lois* celui des *Lettres persanes*. Elles aiment d'instinct tout ce qui est nouveau, et quand elles ne suffisent pas à faire la mode, elles veulent du moins

s'en emparer afin de l'exagérer. C'est grâce à elles que de tout temps les néologismes ont fait leur chemin. Elles se sont empressées jadis d'accueillir les termes italiens ou espagnols qui, étant termes du bel air, trouvaient par là un moyen suffisant de leur plaire. Elles acceptent aujourd'hui avec la même complaisance et répandent les mots empruntés à l'anglais. Toute locution nouvelle, pourvu qu'elle ne soit pas choquante, trouve fortune auprès d'elles. Ajoutez qu'il y a une sorte d'argot dont elles sont les ouvrières industrieuses : c'est l'argot mondain, la langue des salons, qui n'est pareille ni d'une année à l'autre ni d'un salon à un autre salon. On voit ce que pourrait devenir la langue si rien n'y venait contre-balancer l'action des femmes : abandonnée à toutes les influences, infiltration de l'étranger, modes d'un jour, déformations de toute sorte, et changeant sans cesse, elle serait dans un écoulement perpétuel. La rattacher à ses origines est le plus sûr moyen pour la fixer.

Nous nous sommes restreints jusqu'ici à montrer l'étroite dépendance de notre vocabulaire et de notre syntaxe par rapport au latin. Mais il y a dans une langue autre chose que des mots et les lois d'après lesquelles s'agencent ces mots. Ou plutôt sous les mots et dans les tours, ce qui vit c'est l'esprit même d'une race. Passant de la langue à la littérature, il ne nous sera que trop aisé de montrer que l'esprit

latin a véritablement façonné toute notre littérature.

Peut-être conviendrait-il d'écarter d'abord quelques écrivains qui chez nous appartiennent plutôt à la culture grecque. Le nombre n'en est pas si grand et ils se distinguent tous par des traits nettement caractérisés. Leur exemple nous servira au surplus pour établir quelle empreinte laisse sur l'esprit le commerce avec une de ces grandes littératures antiques. Au XVIe siècle, Montaigne et Calvin sont latins, mais Rabelais et Amyot sont tout pleins d'hellénisme. Ce que Rabelais a emprunté aux Grecs, ou peut-être ce qui fait qu'il est de leur famille, c'est d'abord la fécondité et si l'on peut dire l'énergie plastique de son imagination. Lui seul chez nous a eu ce don de créer des mythes, et lui seul a ressuscité la fantaisie d'Aristophane. On a coutume de louer l'abondance de son style on en admirerait plus justement encore la variété. Celui-là sait prendre tous les tons, donner une expression et une forme à tous les aspects de la vie. Pour ce qui est d'Amyot, sa phrase nonchalante est en contraste avec celle des écrivains de la même époque : telle en est la liberté d'allures et tel le charme qu'elle en arrive à donner au style du rhéteur grec un air de bonhomie. Au XVIIe siècle, si Corneille est Romain, Racine est Grec; et sans doute l'influence de l'hellénisme ne se traduit pas seulement chez lui par la pureté du goût, par le

fondu des nuances dans le style ou par l'harmonie qu'il est arrivé à mettre entre tant d'éléments disparates dont est faite sa tragédie. Mais s'il a su faire parler si naïvement la passion, et retrouver, sous toutes les corrections et les retouches, celles des usages et celles de la religion, la nature, n'est-ce pas parce que cet élève des jansénistes s'était mis aussi à l'école des Grecs, de ceux-là seuls qui ont traduit dans leur art la vérité de la nature dégagée de tout ce qui est pour la fausser ou pour la masquer? Bossuet est Romain, mais Fénelon est Grec, et jamais on ne saura trop louer la grâce insinuante, la souplesse et la perfection de son art. Au XVIIIe siècle, alors que la poésie se mourait d'élégance convenue et d'emphatique solennité, il suffit à André Chénier d'avoir retrouvé, par instinct de naissance, par affinité d'esprit et parti pris d'étude, la tradition de l'hellénisme, pour ranimer du coup cette poésie languissante et cette langue anémiée. C'est ainsi que, pour avoir pénétré le sens de l'antiquité grecque, ces privilégiés ont pu mettre dans leur œuvre personnelle des qualités de naturel et d'aisance, de liberté et de vie, où on les reconnaît tout de suite.

Pour ce qui est de l'élément latin, on voudrait pouvoir l'isoler de l'élément français, afin d'apprécier quel a été son apport dans notre littérature. Mais à vrai dire, depuis que nous avons une litté-

rature, jamais elle ne s'est développée en dehors du latinisme. On peut consulter la liste de nos grands écrivains, il n'en est pas un qui soit resté étranger à l'antiquité. Au XVIIe siècle, les irréguliers eux-mêmes et les indépendants ont d'abord subi la discipline classique. Ceux qui se piquent de n'être pas des écrivains ont d'abord appris chez les anciens l'art d'écrire. Retz est capable d'improviser des citations de Cicéron; et Saint-Simon, au besoin, retrouve dans sa mémoire un vocabulaire assez bien fourni pour haranguer en latin. Au XVIIIe siècle qu'est-ce qu'un Marivaux, un Sedaine, ou Beaumarchais lui-même, en comparaison de Montesquieu, de Buffon, de Diderot ou de Voltaire? J.-J. Rousseau apostrophe la grande âme de Fabricius. Les hommes de la Révolution ne sont que trop pleins de l'antiquité, dont ils parodient le costume et le langage en même temps que les institutions. Le XIXe siècle commençant est marqué par un effort vigoureux pour secouer le joug de l'antiquité. Mme de Staël nous révèle les littératures étrangères; le romantisme prétend reprendre racine dans le moyen âge; c'est au nom de Shakespeare que se fait la révolution au théâtre; Lamartine invoque Byron, et on reproche à Musset de l'imiter de trop près. Moyen âge chevaleresque, idéal germanique et anglo-saxon, c'est sur quoi on a compté pour nous délivrer des Grecs et des Romains. Et il est

exact que vers ce temps on a enfin brisé des formes surannées et qui entravaient la liberté de notre imagination. On a cessé de croire qu'il fallût continuer à composer des tragédies dans les trois unités, faire des épopées ornées de mythologie, et mettre des discours dans les livres d'histoire. Mais cherchez un peu ce qu'il y a d'allemand ou d'anglais dans la littérature romantique, et si par hasard il y aurait quelque chose de shakespearien dans le drame de Victor Hugo. Au contraire, Hugo est profondément et presque uniquement latin. Michelet, avec tant d'autres qu'on n'aurait que la peine de citer, avait fait de brillantes études classiques. Taine fut normalien, et Renan sulpicien. Et parmi les académiciens d'aujourd'hui, puisque c'est à eux que la question est déférée, combien en trouverons-nous qui n'aient point reçu la culture latine ? MM. Meilhac et Halévy ne renieront certes pas l'antiquité à laquelle ils doivent *la Belle Hélène*. M. François Coppée ne contestera pas qu'il ait passé par le collège, puisqu'il se vante, chaque fois qu'il préside une distribution de prix, d'y avoir été un élève déplorable. Quant aux autres, ils pourront bien prétendre, s'ils en ont envie, qu'ils ne doivent rien aux premiers enseignements qu'ils ont reçus, et même qu'ils ne doivent tout qu'à leur propre génie : il n'en reste pas moins qu'à leur insu cet enseignement les a pénétrés, et qu'infidèles ou

honteux ils sont tout de même les disciples des anciens. En fait, et étant donné qu'il n'y a pas chez nous de littérature populaire, nous n'avons que deux sortes d'écrivains : les écrivains lettrés, qui sont de formation gréco-latine, et les autres, qui sont en dehors de la littérature.

En France, ni la langue ni la littérature ne sont nées d'elles-mêmes. L'étude de notre langue et de notre littérature ne saurait donc se suffire. Elle a besoin d'être éclairée par une autre. C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Toute la question est là. — En voyant d'ailleurs ce qui a résulté de la collaboration de l'esprit latin avec l'esprit français nous n'avons rien à regretter. S'ils ont pu se fondre dans une si intime harmonie, c'est apparemment qu'il y avait entre le génie des deux races une étroite parenté. Les qualités qu'on retrouve à travers toute notre littérature et dont nous nous faisons justement honneur sont aussi bien des qualités latines. C'est d'abord la prédilection pour une forme nettement arrêtée, faisant contraste avec la tendance qu'ont les littératures du Nord, depuis l'allemande jusqu'à la scandinave, à laisser flotter les contours de la pensée. C'est le besoin de marquer dans l'expression de la pensée l'ordre et l'enchaînement logiques, tandis qu'ailleurs le lien logique est fréquemment brisé, et qu'au lieu de développer et de prouver une idée on se contente de la suggérer.

C'est le goût de ce qui est général, tandis que les littératures du Nord sont individualistes. Et c'est enfin une certaine pente moralisatrice grâce à laquelle nous ne nous contentons pas volontiers qu'une œuvre d'art soit seulement une œuvre d'art réalisant un type de beauté, mais nous voulons en outre qu'elle serve à réaliser quelqu'une de ces idées sur lesquelles vit la société des hommes.

Nous oublions trop aujourd'hui que nos véritables affinités sont avec les races néo-latines. Nous devons beaucoup à l'Italie et à l'Espagne, si peut-être d'ailleurs elles nous doivent davantage. C'est par l'Italie qu'ont pénétré chez nous les idées de la Renaissance, et par elle que nous est venu le sentiment de l'art. C'est en Espagne que Corneille a trouvé les initiateurs de son génie, Sénèque et Lucain avant Guilhem de Castro. Et l'auteur de *Gil Blas*, celui du *Barbier de Séville* et celui de *Hernani* n'ont pas eu tort de regarder vers la frontière des Pyrénées. Mais nous ne songeons plus qu'à ouvrir la porte toute grande aux influences du Nord. Notre philosophie nous vient d'Allemagne, pour la partie qui n'est pas anglaise. Aux romans anglais, on a adjoint les romans russes, avec quel enthousiasme et quelle fureur de zèle, chacun le sait! C'est en Norvège que nous allons chercher des modèles pour notre théâtre. Même tendance en art, dans la musique aussi bien que dans la peinture.

Sans doute il faut applaudir à ce mouvement de curiosité, grâce auquel un temps viendra où rien de la pensée européenne ne nous sera étranger ; mais encore ne devons-nous pas permettre que notre génie national ait à souffrir de cette invasion. Il y a là un danger qu'on ne saurait nier, et que quelques-uns ont senti. Il s'est fondé tout récemment une *Revue hispanique*, destinée à rétablir des rapports intellectuels avec nos voisins d'Espagne. Des préoccupations de même nature ont amené la création d'une *Société d'Etudes italiennes*, destinée à raviver chez nous le goût d'une littérature avec laquelle toute notre société polie fut pendant deux siècles familière, et qui nous est aujourd'hui profondément inconnue. De pareilles tentatives répondent au besoin qui s'impose aux littératures d'origine latine d'organiser, en quelque manière, l'union pour la résistance ; mais il est clair que le moment serait mal choisi pour supprimer ou même pour affaiblir chez nous l'étude du latin.

Telle est, en effet, la question qui est engagée dans cette question pédagogique : ce n'est rien de moins que celle de l'intégrité de notre génie. Il s'agit de savoir si la tradition, qui, en dépit des influences venues de toutes parts, du changement des mœurs, et des révolutions, s'est maintenue jusqu'aujourd'hui, sera brusquement interrompue.

C'est ce qui arriverait le jour où le latin, chez nous, ne serait plus enseigné, et pareillement le jour où l'étude en serait réservée à une petite élite, comme celle de l'hébreu et du sanscrit. Il nous faudrait aussitôt renoncer à tout notre patrimoine littéraire : la langue et les idées, tout chez nos grands écrivains nous deviendrait aussi bien incompréhensible. Corneille et Bossuet nous paraîtraient plus surannés que ne paraissent actuellement Froissart et Jean de Meung. Une page de Voltaire, des vers de Hugo devraient être traduits comme un texte étranger. Que résulterait-il d'ailleurs de cette scission avec tout notre passé littéraire? On ne peut même l'imaginer, attendu que le développement normal d'une littérature est fait de ce qui du passé survit dans le présent et prépare l'avenir.

Toutes ces raisons font que si la suppression des études latines en France nous paraîtrait une faute sans excuse, à vrai dire nous ne craignons pas qu'elle soit jamais un fait accompli. On n'a pas attendu la date d'aujourd'hui pour gémir sur la vanité de la culture classique, et il n'a pas manqué de réformateurs pour déclarer qu'elle n'était plus en rapport avec les besoins de l'esprit moderne. A de certaines heures de notre histoire ces études ont été supprimées temporairement. Après quoi on s'est hâté de les rétablir, frappé qu'on a été de la nécessité de les conserver comme base et fondement

indispensable de notre propre littérature. La conclusion s'impose. C'est que si ces études doivent être conservées, on doit pareillement souhaiter qu'elles soient le plus florissantes qu'il se pourra, et chercher par tous les moyens à réveiller le goût des élèves et le zèle des maîtres. Ce qui serait le plus fâcheux, ce serait, en les laissant subsister, de faire peser sur elles une sorte de discrédit. La suppression de la composition latine serait interprétée en ce sens. Et c'est pourquoi les membres du Conseil hésiteront sans doute à s'y résigner ; car s'il est juste de maintenir l'enseignement du latin, c'est à condition de ne pas renoncer, l'un après l'autre, à tous les moyens dont on dispose pour l'enseigner.

15 juin 1894.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Les *Chroniques* de Froissart et les débuts de l'histoire en France..... 1
Saint François de Sales. L'*Introduction à la Vie dévote*. 29
L'égoïsme de Montaigne..... 53
Le moyen de parvenir. A propos des *Mémoires* de Gourville..... 97
L'opéra et la tragédie au XVIIe siècle..... 105
Diderot..... 131
Deux moralistes « fin de siècle » : Chamfort et Rivarol. 155
Le Monument de Florian..... 181
Les premières années de Joseph de Maistre..... 193
Benjamin Constant d'après son *Journal intime*..... 217
Prosper Mérimée..... 241
Les lettres de la duchesse de Broglie..... 259
Littérature et dégénérescence..... 269
L'enseignement du latin et la littérature française..... 293

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

CE